

ERICH SAUER

L'AUBE DE LA REDEMPTION

*Etude panoramique
de l'Ancien Testament*

Traduction de
R. F. DOULIERE

EDITIONS « LA VOIX DE L'ÉVANGILE »

Sommaire

<i>Préface de l'auteur</i>	5
<i>Introduction</i>	7
<hr/>	
<i>Première Partie : le fondement de la révélation</i>	8
Chapitre I : Avant la création	8
CHAPITRE II : La création de l'univers	13
I. L'origine de la création	13
II. Le but de la création	13
III. La grandeur de la création	14
CHAPITRE III : L'origine du mal	19
I. Satan avant la chute	19
II. La chute de Satan	20
III. Premier péché et état du monde	21
<i>Deuxième partie : La révélation originelle</i>	23
CHAPITRE I : La vocation de l'humanité dans le paradis	23
I. Le foyer d'une indescriptible béatitude	24
II. Le point de départ d'une mission glorieuse	24
III. L'arène d'un gigantesque conflit	29
IV. Le lieu d'une lutte tragique	29
V. Le but attendu d'une humanité nostalgique	30
CHAPITRE II Péché et grâce	32
I. Le principe du rachat	32
II. Le principe de l'auto-justification de Dieu	32
III. Le principe de la faillite humaine	33
IV. Le principe du résidu fidèle	34
V. Le principe de la primauté du second sur le premier	35
VI. Le principe de la réformation permanente	35
VII. Le principe de la progressivité de l'histoire du salut	35
CHAPITRE III : L'aube du salut	37
Chapitre IV : la voie de Caïn	41
I. La nature religieuse de Caïn	42
II. Signification politico-culturelle de Caïn	43
III. Les caractéristiques de la civilisation caïnite	44
CHAPITRE V : L'alliance divine avec Noé	47
I. Alliance avec la nature	47
II. Etablissement d'une autorité humaine	47
III. Ordonnance relative à la vie civile	47
IV. L'ordonnance du salut.....	48
CHAPITRE VI :Le développement des nations dans l'histoire du salut.	49
I. Malédiction ou absence de bénédiction pour les chamites.	49
II. Les sémites, intermédiaires spirituels de la rédemption	49
III. Extension de l'influence politique et intellectuelle des Japhtites.....	50
CHAPITRE VII :Babel : jugement sur l'humanité	53
I. Dispersion de l'humanité dans l'histoire des temps primitifs.....	53
II. La confusion du langage, une confusion de pensée	53

III. Dégénérescence de la foi et de la religion	54
IV. La tension internationale ;	56
V. La rédemption, but de l'histoire du salut	57
VI. Le triomphe final de Dieu	57
<i>Troisième chapitre : La révélation préparatoire au Salut.....</i>	59
CHAPITRE I le rayonnement vétéro testamentaire du salut	59
I. Le point de départ	59
II. Le fondement	59
III. L'accomplissement	61
IV. Le but	62
CHAPITRE II :La gloire de l'alliance avec Abraham	64
I. Le salut est inconditionnel	64
II. Base initiale du salut	66
III. Le médiateur du salut	68
IV. Le but du salut	69
V. L'époque des patriarches	70
Chapitre III :Appel et Tâche d'Israël.....	72
I. La tâche d'Israël	72
II. L'attente messianique d'Israël	72
III. L'aptitude d'Israël	73
IV. Le pays d'Israël	73
CHAPITRE IV : Israël, sa chute, ses errements	74
I. Education d'Israël	74
II. La chute d'Israël	75
III. Décadence d'Israël	76
IV. Préservation d'Israël	77
V. L'espérance d'Israël	79
CHAPITRE V :La signification de la loi.....	80
I. La loi en tant qu'addition	80
II. La loi en tant qu'insertion	81
III. La loi en tant que construction	81
CHAPITRE VI :La loi chemin de mort	83
I. Connaissance du péché	83
II. Pour le pécheur : connaissance de soi	85
CHAPITRE VII :La loi chemin de vie	87
II. Le tabernacle	91
CHAPITRE VIII Les prophètes de Dieu	95
CHAPITRE IX Le message prophétique	100
I. La prophétie illumine le passé	100
II. Jugement du présent	101
III. Prédiction de l'avenir	103
CHAPITRE X : Les prophéties messianiques	106
I. La personne du messie	106
II. L'œuvre du messie	110
III. Le silence de Dieu	111
CHAPITRE XI : Le « Temps des nations »	113
I. Le nouvel empire mondial Babylonnien	114
II. L'empire mondial mido-perse (588-332 avant Christ)	114
III. L'empire mondial gréco-macédonien (dès 833 avant Christ)	115
IV. L'empire mondial romain (de 201 [133] avant Christ au retour du Christ)	117
CHAPITRE XII : La plénitude des temps	119
I. Centralisation mondiale	120

II. Unité culturelle mondiale	121
III. Commerce et transports internationaux.....	121
IV. Paix mondiale.....	123
V. Dégénérescence mondiale	123
VI. Mélange religieux mondial	124
<i>Appendices</i>	128
I Les noms de Dieu	128
II : Le caractère graduel du plan du salut	131
III Table chronologique de l'histoire de l'Ancien Testament	134
IV les Rois d'Israël.....	140

Préface de l'auteur

L'histoire du salut telle que l'expose l'Ancien Testament repose sur l'autorité même de Jésus. N'en a-t-Il pas reconnu l'historicité littérale, même en ce qui concerne les parties les plus discutées ? C'est le cas, par exemple, de l'histoire d'Adam et Eve (Mat. 19 : 4), du déluge (Mat. 24 : 37-88) ou de l'expérience miraculeuse du prophète Joncs (Mat. 12 : 39-40). Parmi les confirmations données par le Christ à l'Ancien Testament, la plus frappante est peut-être celle qui concerne le livre de Daniel si attaqué par les incrédules. Le titre « Fils de l'homme » par lequel Il prend plaisir à se désigner lui-même, c'est en effet en Daniel qu'Il l'a puisé et c'est encore à ce livre qu'Il se réfère pour sa réponse lorsque le sacrificateur le presse et l'adjure de dire s'il est le Christ (Dan. 7 : 18-14; Mat. 26 : 64; c.f. Mat. 24 : 27-28).

En ce qui concerne l'avenir, Il attend son retour glorieux (Mat. 24 : 27-31) et l'établissement littéral du royaume messianique, de la manière dont les prophètes les ont annoncés (Mat. 19 : 28; Actes 1 : 6-7), fait d'ailleurs tout aussi évident chez les apôtres dont l'attitude vis-à-vis de l'Ancien Testament est conforme à la sienne. On peut le prouver aisément pour Paul (Rom. 5 : 12-21 ; I Tim. 2 : 13-14; Rom. 11 : 23-26), pour Jacques (Jacq. 3 : 9; 5 : 7) ou pour Jean (I Jean 3 : 12; Apoc. 20 : 2-7).

L'Ancien Testament qui fut la Bible du Seigneur Jésus (Jean 5 : 39) contient plus de 3800 fois l'affirmation « Ainsi parle l'Eternel ». Pour le Christ — « parole » vivante et personnelle (Jean 1 : 14 ; Apoc. 19 : 13) — un simple iota de la Parole écrite avait plus de valeur que l'univers même. « En vérité, en vérité, disait-il, tant que la terre et le ciel subsisteront, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou trait de lettre » (Mat. 5 : 18, c.f. 24 : 35; Jean 10 : 35). Paul, le grand apôtre, affirmait: « Je crois tout ce qui est écrit dans la loi et dans les prophètes » (Actes 24 : 14).

La foi en l'Ecriture sainte comme révélation divine et en son indestructible autorité n'est pourtant pas une déification inintelligente de la lettre ni un étroit et païen asservissement. Elle a, pour elle, l'exemple des plus grandes personnalités spirituelles de l'histoire du salut, et parmi cette phalange, le Christ lui-même, le Fils de Dieu. Selon les termes du grand théologien Karl Barth, « la révélation se dresse... non !..., elle se poursuit pour nous dans l'Ecriture; elle ne l'annule pas, elle se prolonge dans les textes bibliques, dans les mots et les phrases, dans ce que les prophètes désiraient dire et ont dit, comme leur témoignage ».

Ainsi, c'est du roi de l'histoire du salut que nous dégageons l'exposé de cette histoire. Toute la révélation est comme un cercle dont Jésus est le centre. Il est le soleil dont tout le cercle s'illumine¹.

En tant qu'annales du salut, les Ecritures sont un tout complet, un organisme palpitant de vie, et un ensemble ordonné de prophéties inscrites dans l'histoire suivant un plan déterminé. C'est une merveilleuse structure, un tout harmonieux, aux proportions parfaites, uni en tous ses aspects dans l'optique d'un but unique: le Christ. De cette majestueuse et divine symphonie, c'est le royaume de Dieu, en son développement progressif d'époques et de périodes successives, qui est la mélodie directrice et le canevas de base².

¹ Par contre, si, par incrédulité, nous adoptons une attitude mitigée et boiteuse à l'égard des Ecritures et en particulier vis-à-vis des premiers chapitres de la Genèse, des prophéties de Daniel, de la signification de la croix, de la résurrection corporelle ou du retour personnel du Christ..., alors le plan divin de rédemption nous paraîtra confus en tous ses aspects et le merveilleux temple divin qu'est l'histoire du salut demeurera, pour nous, semblable à une construction étrangement hermétique.

² Ce point de vue a été développé, dans les églises évangéliques, par des hommes tels que Cocceyus, Bengel, F. Delitzsch et Hofmann... Le XIXe siècle surtout fut, en fait, le siècle de l'histoire. Dans la sphère théologique, il a été celui du développement de la théologie de l'histoire du salut.

Mais pour interpréter correctement ces annales du plan rédempteur de Dieu et faire justice à la nature réelle et essentielle de l'Écriture, pour saisir toute l'harmonie des choses reconnues et existantes, nous avons besoin d'attention et d'humilité. La Bible doit être lue avec le « discernement des éons », c'est-à-dire en tenant compte des dispensations ou économies, des étapes et catégories. Ici, l'esprit humain peut d'un vaste coup d'oeil embrasser les mondes et les âges, s'élever au-dessus du cercle étroit de son propre cadre, au-dessus des frontières de nationalité ou de culture; oui, au-dessus même du présent ou de l'ensemble du temps. Ici, il embrasse en un seul regard le passé, le présent et l'avenir jusqu'à pénétrer dans les profondeurs mêmes du Très-Haut.

Nous entreprenons notre tâche dans cet esprit, notre propos étant de donner une esquisse du salut en son développement divin à travers les millénaires, de la création du monde au Rédempteur du monde. Nous n'avons pas la prétention de tout dire. Pas davantage d'établir une comparaison entre les conceptions bibliques et les conceptions philosophiques modernes. Nous ne voulons pas dresser face à face l'attitude critique positive et l'attitude de la critique libérale. Ce livre n'est pas une défense de la foi, mais une histoire du salut. Il ne serait pas sage de vouloir en étendre l'objet.

Considérant comme certain que la Bible est digne de confiance, notre livre traite de l'unité historique de la Bible; il s'efforce pour cela de passer en revue le plan biblique de l'histoire et le développement de l'humanité tels qu'ils se présentent, du point de vue divin, dans leur harmonieuse variété, leur universalité et leur enchaînement progressif.

Quant à la forme extérieure de cet ouvrage, un effort a été tenté en vue de le rendre également accessible. Le tout a été divisé en petites sections pour permettre une lecture plus aisée.

Je suis très conscient des imperfections nombreuses qu'il contient, mais je le remets au Seigneur et à sa grâce. Ma prière est qu'il puisse l'employer au service des saints.

A lui, le « roi des âges, immortel, invisible, seul Dieu, soient honneur et gloire, aux âges des âges! Amen » (I Tim. 1 : 17).

Erich Sauer

Institut biblique de Wiedenest, août 1937.

Introduction

*Bénis soient non pas ceux qui cherchent à
savoir quelque chose au sujet de l'Éternel,
mais ceux qui cherchent l'Éternel lui-même.*

H. v. Wolzogen

Création, rédemption et consommation du monde. Ces trois problèmes gardent leur sublime fascination tout au long de l'histoire spirituelle de l'humanité. Personne ne put jamais passer devant sans y réfléchir, fut-ce quelques instants seulement, et les plus grands esprits de tous les siècles se sont efforcés d'en découvrir la clé.

Les réponses proposées ont été variées, souvent inconciliables ou incompréhensibles. On a adopté système après système, on a suivi cosmogonie après cosmogonie. Sur les ruines du système de l'un, un autre a construit sa structure de pensée, et l'homme, maintenant encore, met dans le débat toute l'énergie de son entendement.

Pourtant la réponse n'a pas cessé d'être là, donnée sans réserve par Dieu lui-même. Ses desseins éternels ne sont aucunement des abstractions étrangères au cours des affaires terrestres. Ce sont des oeuvres créatrices qui s'incorporent directement à l'histoire tandis qu'elles s'y mêlent étroitement et profondément en se manifestant « en, avec et à l'intérieur de » chacune de nos affaires. «L'histoire des âges et l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire de Dieu» (Raabe).

La réponse que Dieu donne, c'est lui-même, en la personne de son Fils. En tant que «Verbe » éternel, le Fils est le centre de la révélation divine dans l'univers tout entier.

Toutes choses procèdent de Dieu : cela explique le présent, à savoir le processus de *rédemption* du monde (Rom. 11 : 36).

Toutes choses retournent à Dieu. En cela se révèle le but de toute eschatologie et le caractère essentiel de la *consommation* du monde entier (I Cor. 15 : 28).

Ainsi, Dieu est le Seigneur, révélé en Christ, le rocher de tous les âges, le fondement originel, personnel et vivant de toute existence.

Mais la Parole éternelle se révéla elle-même en la parole exprimée.

Ce verbe prononcé devint la parole écrite et la parole écrite devint la Bible. C'est pour cela que la Bible est la clé nécessaire des événements mondiaux, le livre de l'humanité, le livre de l'histoire.

Et c'est pour cela que tout dépend de l'entendement que l'on en a. Sans elle, nous ne sommes que créatures marchant à tâtons dans un obscur cachot. Mais sur celui qu'éclaire la Bible, le soleil se lève et, avec lui, les cieux dans tout leur éclat. Les pas de cet homme sont alors illuminés, sa vie devient lumière, le temps est transfiguré, ce qui est divin remporte la victoire, en sorte qu'il peut dès lors comprendre toujours davantage ce mot grandiose: « Maintenant est l'éternité ».

Première Partie : le fondement de la révélation

Chapitre I : Avant la création

Le sens que l'on peut saisir n'est pas le sens profond.

Dieu est l'Esprit unique, éternel, absolu (Jean 4 : 24). Spiritualité, unité et éternité sont les éléments essentiels de son existence; en ce qu'Il est lui-même le sommet de toute vie parfaite, Il constitue la plus vraie de toutes les réalités, volonté consciente personnifiée, supra-personnalité éternelle qu'aucun effort de l'homme fini ne pourra jamais expliquer.

Aucune « preuve » ne saurait être présentée en faveur de l'existence de Dieu. La Bible elle-même ne s'y efforce pas. L'idée de Dieu transcende toute forme humaine de pensée. Tout effort accompli par nous, créatures sorties de la poussière, pour essayer de « démontrer » Dieu (!) n'est que présomption et illusion. Par nature, Dieu est éternel et infini. Comment pourrait-Il, dès lors, devenir l'objet d'une aveugle spéculation d'homme ?

Il ne faut cependant pas sous-estimer ce que nous appelons les « preuves » de l'existence de Dieu. Dérisoires, elles ont pourtant le mérite de montrer que la foi en Dieu est compatible avec la raison, faisant du monde visible un symbole du monde invisible et **un** témoignage rendu à ce qui est éternel. Elles acculent notre entendement à ce dilemme final : ou notre pensée repose sur une chimère inévitable *ou* Dieu existe, et notre pensée est l'expression d'une réalité universelle inconditionnelle.

Tel est le témoignage de la création: Dieu est !

Il existe :

— *En tant que cause initiale de toutes choses, fondement originel du monde:*

On ne peut échapper à cette conviction lorsque, regardant vers le passé, on s'interroge sur les origines de tout ce qui existe, à savoir *d'où* viennent toutes choses. C'est la preuve cosmologique (Aristote, Cicéron, Leibnitz, Schleiermacher).

— *En tant que maître-architecte du monde, artisan habile et sage:*

Cette conviction naît d'une considération du présent où se reconnaît le *comment*, ou ordonnance de toute existence (Rom. 1 : 20; Ps. 104 : 24; 94 : 9). C'est la preuve physico-théologique (Socrate, Aristote, Leibnitz, Wolff).

— *En tant qu'ordonnateur dont le plan donne au monde but et raison d'être:*

Cette conviction s'impose lorsque, tournant le regard vers l'avenir, on s'interroge sur la signification et le *jusqu'où* de toute existence. C'est la preuve téléologique (du grec *telos* = but) de l'existence de Dieu (Socrate, Platon, Philon, les scholastiques).

L'âme humaine, elle aussi, témoigne de l'existence de Dieu :

— *En tant que conception ultime de l'entendement :*

Comment la pensée la plus élevée serait-elle irréaliste? C'est la preuve ontologique (Anselme, Descartes, Spinoza, Schelling, Hegel).

— *En tant que législateur suprême de la volonté et de la conscience:*

Comment la loi morale serait-elle venue à l'existence sans un législateur ? C'est la preuve morale (Kant).

— *En tant qu'unique source capable de satisfaire l'âme :*

Comment expliquer autrement que l'âme ne puisse trouver aucun repos jusqu'à ce qu'elle s'abandonne à Dieu? C'est la preuve psychologique (Tertullien, Augustin, Schleiermacher).

Ainsi, toutes choses ici-bas rendent témoignage à son existence: le monde qui est au-dedans au même titre que celui qui est en dehors de nous, l'homme extérieur autant que l'homme intérieur.

Sans Dieu, le monde ne serait qu'un tombeau dévorant, un monstre ruminant sans repos (Goethe), un organisme géant réglé avec exactitude et minutie jusque dans les plus petits détails et ordonné selon un dessein précis, mais dont le vrai motto en son étendue et dans sa totalité serait précisément de ne répondre à aucun but ou dessein quelconque.

Sans lui, les valeurs de ce monde ne seraient que fantaisie irréaliste, le fondement de ce qui est significatif serait à toujours l'absence de signification. Non, face à l'incommensurable sagesse déployée dans l'univers entier, l'incrédulité est folie et stupidité. Les insensés seuls disent en leur cœur: « Il n'y a point de Dieu ! » (Ps. 14: 1).

Dieu est amour (I Jean 4 : 16). L'amour est l'élément le plus profond de son être, le centre créateur dont procèdent son oeuvre et son gouvernement.

Mais l'amour est une tri-unité. Augustin a dit : « Si Dieu est amour, il doit y avoir en lui quelqu'un qui aime, un bien-aimé et un esprit d'amour; car aucun amour n'est concevable sans quelqu'un qui aime et quelqu'un qui soit aimé ».

Déjà parmi les hommes une dualité d'amour peut trouver sa satisfaction dans un lien d'amour, c'est-à-dire précisément en elle-même; néanmoins, le concept d'amour implique toujours une tri-unité:

- une *origine*, parce qu'il procède *de* celui qui aime;
- une *destination*, parce qu'il se déploie *envers* l'être aimé;
- une *communion*, parce qu'il unit les deux *en* un commun esprit d'unité.

« Là où il y a amour, il y a trinité » (*Ubi amor, ibi trinitas*) Augustin.

Jusque-là la pensée humaine peut trouver son chemin, bien que ce soit à tâtons. Mais que trois personnes de la divinité correspondent à ces trois conceptions fondamentales de l'idée de Dieu, cela, la seule révélation du Dieu éternel peut nous le faire connaître.

Le Père est Dieu *de* qui tout procède par nature; le Fils est Dieu *vers* qui tout s'oriente et l'Esprit est Dieu *par* qui tout se meut.

Le Père est celui qui aime, le Fils est le bien-aimé, l'Esprit-Saint est l'esprit d'amour. Trois personnes divines et pourtant *un* Dieu. Egalité de nature entre le Père et le Fils..., pourtant le Fils s'est volontairement soumis au Père (I Cor. 15 : 28). Cause de toute causalité, motif de toute raison, origine de toute cause et pourtant lui-même sans origine. Ici, le mystère est insondable, car l'esprit conditionné comme il l'est en nous par l'espace et le temps ne saurait atteindre la sphère de Dieu tellement au-delà de l'espace et du temps. La faculté de discerner les êtres ou les choses n'est en effet donnée qu'aux êtres de même nature et le discernement de Dieu n'est possible qu'à Dieu³.

³ I C'est d'une manière progressive que l'histoire sainte révèle ce divin mystère. Elle nous montre Dieu manifestant d'abord son unité en opposition au polythéisme environnant et aux inclinations polythéistes du peuple de l'alliance (par exemple: Ex. 20 : 1-2 ; Es. 45 : 5-6). Ce n'est que bien des siècles plus tard, lorsque la

Que fit Dieu avant la fondation du monde ?

A cette question, diverses réponses ont été proposées. Certains l'ont simplement rejetée comme étant sans fondement (Luther); d'autres ont tenté d'y apporter une réponse philosophique (Origène). La Bible adopte une attitude intermédiaire en ce que, pour habiller ses informations relatives à l'Éternel et au supra-temporel, elle voile et dévoile à la fois, tirant ses formes de pensée du domaine de la création et de l'espace (par exemple Es. 43 : 10)⁴.

Les Écritures donnent ainsi une septuple réponse à la question de savoir ce que Dieu fit antérieurement à la fondation du monde.

Avant la fondation de notre terre:

1. Dieu a créé les anges et les étoiles. De là cette question posée à l'homme insignifiant: Où étais-tu quand je fondais la terre P... Qui en a posé la pierre angulaire, alors que les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse, et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie? (Job 38:4,7. C.f. 1 : 6; 2:1).

2. Dieu était en communion d'amour éternel avec son Fils. Avant ses oeuvres les plus anciennes, Dieu « possédait » l'éternelle sagesse (Prov. 8 : 22, 23 litt.), la Parole qui, plus tard, allait apparaître en la personne du Christ (Jean 1 : 14). Cette Parole était déjà éternellement présente avec Dieu dès le commencement dans des rapports de mutuelle communion (Jean 1 : 2). Le Père aimait le Fils (« Tu m'as aimé dès avant la fondation du monde », allait dire Jésus en Jean 17 : 24 et, en Jean 17 : 5: « Glorifie-moi, Père, avec toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût ».) Le Fils était avec le Père.

Parole éternelle (Jean 1 1-2)

Sagesse éternelle (Prov. 8 : 22-23)

Éternel bien-aimé (Jean 17 : 24);

Éternel glorieux (Jean 17 : 5).

3. Dieu a préparé selon son dessein, le salut des individus. C'est pourquoi Il a écrit leurs noms dans le livre de vie de l'agneau, avant le commencement du monde (Apoc. 13 : 8 ; 17 : 8); en fait, Il les a prédestinés, dans l'amour, à l'adoption et à la sainteté, antérieurement à toute création (Eph. 1 : 4-5). De la même manière, Il leur a promis la vie (Tite 1 : 2), avant tous les temps. Du point de vue de Dieu qui est hors du temps, la grâce nous a été donnée « avant le temps des âges » (II Tim. 1 : 9 litt.).

foi en l'unité de Dieu fut profondément enracinée en Israël, que Dieu révéla, dans la nouvelle alliance, la pluralité de son unité. (Après les six siècles de captivité qu'Israël venait de passer en Babylonie, le polythéisme n'était plus une tentation pour lui.) Jésus de Nazareth était plus qu'un prophète ; Il était Dieu. Ainsi se révèle une dualité divine. De son côté, l'Esprit de Dieu n'est pas simplement une force ; c'est une personne divine. Il est ainsi possible de parler de tri-unité divine. Dans le Nouveau Testament, celle-ci apparaît pour la première fois au baptême de Jésus (Mat. 3 : 16-17). Elle apparaît ensuite au moment où le Christ charge ses disciples de ce que l'on a appelé la grande commission de Mat. 28: 19. Le mot trinité (en fait on aura remarqué que nous préférons le mot tri-unité) ne se trouve pas dans la Bible, mais le fait s'y trouve (voir par exemple II Cor. 18 : 13 I Pier re 1 : 2 ; II Thess. 2 : 13-14 ; Eph. 2 : 18-22 ; Hébr. 9 : 14). Toutes les spéculations philosophiques relatives au contenu du « problème trinitaire » sont dépourvues de tout but et sont en grande partie d'inspiration douteuse, comme ce fut le cas des controverses des 4^e, 5^e et 6^e siècles (Anus).

⁴ 2 Pour Dieu lui-même, parce qu'Il est éternel, il n'y a pas de chronologie, pas d'« avant » ou d'« après ». Il embrasse tous les temps en un seul regard, le monde en ses derniers prolongements étant pour lui, éternellement présent. C'est sa parole créatrice qui leur a donné l'existence temporelle et historique mais, dans sa pensée, tout était déjà présent de toute éternité en dehors de tout commencement ou durée. Cependant nulle créature ne peut rien concevoir de ce lien organique de l'éternité et du temps, pas plus d'ailleurs que de la pensée de Dieu.

4. Dieu a préparé, selon son conseil, le salut de l'Eglise. Depuis l'éternité déjà, cette étonnante structure qu'est le corps du Christ était déterminée par le Rédempteur. En Dieu était déjà caché le mystère du Christ, savoir que ceux des nations seraient, dans le Christ-Jésus, co-héritiers, co-membres et co-participants de sa promesse, par l'Évangile (Eph. 3 : 6).

5. Dieu a désigné son Fils pour être le médiateur de son plan de salut. Ce fils est l'agneau sans défaut et sans tache, pré-connu et immolé avant la fondation du monde (I Pierre 1 : 19-20)⁵.

6. Dès la fondation du monde, Dieu a préparé le royaume destiné aux siens. Le roi dira un jour à ceux qui sont à sa droite: «Prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde» (Mat. 25 : 34). C'est pour cela aussi que la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, avait été préordonnée par lui, pour notre gloire, déjà avant les âges (I Cor. 2 : 7).

7. C'est de toute éternité que le Fils voulait parfaire l'oeuvre de rédemption. C'est pourquoi sa mort ultérieure en croix a réellement été une offrande volontaire à Dieu «par un esprit éternel» (Héb. 9:14), ce même esprit par lequel aussi furent accomplies toutes ses autres oeuvres. Bien que subie dans le cadre du temps, la mort du Christ fut cependant supra-temporelle.

Ainsi, derrière le cours entier du temps, il existe des réalités éternelles. Ce qui est infini coule dans le temps, comme le temps, finalement, se fondra dans l'éternité. C'est ainsi que, suivant un plan éternel, le Père a choisi le Fils comme rédempteur afin de le donner au monde perdu (Jean 3 : 16; II Cor. 9 : 15) en même temps que, selon le même plan éternel, Il lui donnait pour héritage, à lui, médiateur du salut, l'armée des rachetés (Ps. 2 8 ; Eph. 1 : 4). Le Fils était le don du Père au monde tandis que le monde, dans la mesure où il est racheté, devenait le don «pré-temporel» du Père au Fils (Jean 17 : 6, 9, 24). Dans la prière sacerdotale, le Fils pouvait donc désigner ceux qui n'étaient pas encore nés de nouveau, mais qui plus tard, viendraient à la foi, comme ceux que le Père lui avait déjà donnés (Jean 17 : 24; c.f. 17 : 20) de même que Paul n'hésitait pas à écrire, comme un fait accompli, que « ceux que Dieu a justifiés, Il les a aussi glorifiés » (Rom. 8 : 30).

Le développement historique de cet éternel décret de rédemption prend, dans le temps, la forme d'alliances avec l'humanité et de testaments en sa faveur. Le but en est l'« alliance éternelle » qu'a inaugurée le sang du Fils de Dieu (Héb. 13 : 20).

Ces paroles ne sont pas dans l'Écriture pour la satisfaction de notre curiosité ou pour nous permettre de compléter notre connaissance intellectuelle de l'histoire du salut du monde... elles sont là afin de nous montrer *la grandeur de l'amour divin*. Même avant tous les âges du temps, le Très-Haut se préoccupait de votre gloire et de la mienne. Avant que les fondations de la terre fussent posées et que la mer fit rage, avant même que les étoiles du matin exultassent et que les fils de Dieu sautassent de joie, Dieu, le Tout-Puissant avait pensé à moi. A moi, le ver de terre qui déjà, par son péché, lui donnait tant de peine et de souffrance; Il avait pensé à moi, lui, le Dieu souverain, l'ancien des jours. Ce sont là des profondeurs insaisissables et que jamais homme ne pourra décrire avec des mots. Ici nous ne

⁵ Le Christ est le médiateur de la *création* du monde. «Car en lui, toutes choses ont été créées, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre » (Col. 1 : 16; Apoc. 3: 14; Jean 1 : 3). Il est le médiateur de la préservation du monde: Car « toutes choses subsistent par lui » (Col. 1 : 17 ; Héb. 1 : 3). Il est le médiateur de la rédemption du monde: Car «Dieu a voulu que toute plénitude habitât en lui ; Il a voulu par lui réconcilier tout avec lui-même (Col. 1:19-20; Eph. 3:11, 1:4; Héb. 1:2; IPierre 1:20). Il est le mandataire divin du jugement du monde: Car « le Père a remis tout jugement au Fils » (Jean 5 : 22).

pouvons qu'adorer, le front courbé, nous ne pouvons que déposer notre vie aux pieds du Tout-Puissant.

CHAPITRE II : La création de l'univers

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. Par la parole de sa puissance, Il appela à l'existence les soleils et leur cortège. Il parla et cela survint. Il commanda et cela fut (Ps. 33 : 9, c.f. 33 : 6).

I. L'origine de la création

A la question fréquente de savoir *pourquoi* Dieu créa l'univers, nul n'est à même de répondre. Etant l'Absolu, le « Dieu béni » (I Tim. 1 : 11), Il existe par lui-même, se suffisant éternellement à soi-même sans nul besoin de personne. Il est amour et l'amour demande un être à aimer, un autre *ego*. Mais cet *ego* était déjà éternellement présent. Dans le Fils, l'amour divin trouvait un plaisir sans commencement ni fin, un plein développement et une permanente satisfaction: « Tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17 : 24). La seule chose qui puisse donc être dite ici, c'est que Dieu a créé le monde parce qu'Il voulait le créer. Sa volonté et sa liberté ne sont pas incontrôlées pour autant, ni arbitraires. La décision de créer a dû découler de raisons éternelles; mais ce qu'elles sont, Dieu ne l'a point révélé (Rom. 11 : 33-34).

II. Le but de la création

Dans quel but Dieu créa-t-Il le monde? A cette question, Dieu donne lui-même une réponse dans l'Écriture.

1. La manifestation de la gloire de Dieu

Chacune des œuvres divines a Dieu pour but suprême; tout arrive « pour l'amour de son nom» (c.f. Ps. 23 : 3), à la louange de sa gloire (Eph. 1 : 6, 12, 14), afin que Dieu soit tout en tous (I Cor. 15 : 28). Par la vertu de sa perfection, Dieu ne peut souhaiter ou vouloir que l'ultime bien; or, Il est lui-même le bien suprême par la vertu de sa déité. Sa volonté ne peut, dès lors, avoir d'autre but que le contenu même de sa propre nature. Son oeuvre ne peut être ordonnée que de manière à conduire à lui, que de façon à ce qu'elle trouve sa fin en lui. Le but de la création du monde sera donc de manifester, en la déployant, la gloire de celui qui en est le commencement, le centre et le suprême objectif, le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga (Rom. 11 36; Col. 1 : 16; Hébr. 1 : 2).

2. La révélation de l'amour de Dieu

Le plan de Dieu ne peut être que parfait; aussi se développe-t-il d'une double manière. Non seulement par la manifestation de l'omnipotence, de l'omniprésence et de l'omniscience de Dieu, mais encore par le déploiement de sa justice, de son amour et de sa vérité.

Les premiers de ces attributs auraient pu apparaître dans le seul cadre de l'espace et de la matière, c'est-à-dire dans les règnes minéral, végétal et animal; les derniers, par contre, exigent pour s'extérioriser, la création de personnalités moralement libres, en d'autres mots, l'existence d'un royaume spirituel au sein de l'univers créé.

La sainteté étant la nature essentielle de Dieu, c'est le domaine moral qui aura la place la plus élevée. La création de personnalités morales libres, anges et hommes, pourra seule

magnifier les qualités morales du Dieu saint, du Dieu sage. En ces êtres seulement pourra resplendir parfaitement la gloire ineffable de Dieu.

Mais une telle vie spirituelle — et ceci est également vrai de toute vie morale — ne saurait être une simple manifestation extérieure et objective de respect à l'égard d'une loi, ni une simple indépendance légale par rapport au péché ou à la culpabilité; il faut qu'elle soit une participation personnelle, organique et libre, à la vie morale de la déité elle-même. En sa qualité de souverain juge, Dieu a, en effet, réglé l'ordre moral du monde selon sa nature. Et Il est amour, l'amour le plus parfait (I Jean 4 16). La destination des créatures libres ne peut donc être qu'une destination à *l'amour* et le but final de la création doit être l'auto-expression du Dieu parfait, saint et aimant, en même temps que l'établissement d'une communion de vie et d'amour entre le Créateur et les créatures. Cela veut dire que Dieu a appelé le monde à l'existence afin de pouvoir l'aimer, de pouvoir le conduire à une éternelle jouissance de sa sainteté et de son amour et, par là, à la bénédiction et à la gloire (c.f. Rom. 8 17).

Une fois reconnu en son élévation, le but pré-établi de la création du monde, nous ne trouverons rien de surprenant à ce que le cachet de la divinité repose d'une manière spéciale sur le récit biblique de la création.

Les six « jours » sont clairement divisés en deux triades dont les membres correspondent exactement les uns aux autres⁶ :

- le premier jour, Dieu créa la lumière; le quatrième jour, les étoiles porteuses de lumière;
- le second jour, Il fit l'atmosphère et la mer; le cinquième, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer;
- le troisième jour, la terre et les plantes - le plus humble degré de vie terrestre; le sixième jour, Il fit les animaux et l'homme - le plus haut degré de vie terrestre.

L'œuvre des six jours porte ainsi, sans contredit, le sceau du nombre 3, si souvent le symbole de la divinité dans la révélation écrite.

Après trois impulsions créatrices ascendantes intervient une pause. Alors, revenant à son point de départ comme pour un nouveau commencement, l'effort créateur atteint son point culminant par une nouvelle triple ascension. La création (ou ordonnance) de la lumière est le premier commencement; celle des luminaires, le second. Cette double triade devient ainsi prophétie numérique et symbole, relativement à l'origine et au but du système de la terre en général. Tout est *de lui, par lui et pour lui*. En tout, Il se magnifie lui-même.

III. La grandeur de la création

1. L'armée des étoiles

L'horizon de la Bible est incommensurable et universel. Le livre saint ne parle pas seulement de la terre et du temps, mais encore des cieux et de l'éternité. Il décrit le monde supérieur comme une multiplicité de sphères célestes. « Les cieux et les cieux des cieux ne peuvent le contenir » (I Rois 8 : 27)⁷

⁶ La première triade contient l'œuvre de séparation (la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'en bas d'avec les eaux d'en haut, la terre sèche d'avec les mers). La seconde triade représente l'œuvre de vivification et d'« ornementation» (soleil, lune et étoiles, poissons et oiseaux, animaux et homme).

⁷ 2 Le mot hébreu « ciel» est toujours au pluriel (Ha-schamayim). La terminaison im est celle d'un masculin pluriel comme en cherubim et seraphim. Le même pluriel se retrouve aussi en grec en Eph. 4 : 10 « tous les cieux » (cf. II Cor. 12 : 2 « troisième ciel »).

Loin de considérer notre petite terre comme le centre ou comme le point principal de l'univers, la Bible ne voit dans les nations qu'une « goutte dans un seau », « de la poussière dans une balance » (Es. 40: 15); les îles sont pour elle comme « une fine poussière qui s'envole » et les habitants de la terre, semblables « à des sauterelles » (Es. 40: 15, 22). Le globe en sa totalité n'est que « le marchepied » du trône céleste (Mat. 5 : 35; Actes 7 : 49). « Le ciel est mon trône et la terre, le marchepied de mes pieds » (Es. 66 : 1). Nul ne serait assez fou pour imaginer que le marchepied d'un trône puisse être le point central d'un palais. Non, les nations au contraire sont devant lui comme un rien (Es. 40: 17) et le psalmiste a pu dire: « Quand je regarde tes cieux, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as disposées: qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui et le fils de l'homme (hébr.: *Adam*), que tu le visites? (Ps. 8 : 3-4, Darby). Les dimensions de notre terre dépassent, en fait, toute pensée. Tout ce que l'homme a jamais construit, bâtiments, cités et villages n'occuperait pas, tout ensemble, un volume de 500 km³. Le professeur Bettex l'évalue à 145 km³. La terre contient, pour sa part, près de 400 000 millions de ces mêmes km³. Et pourtant, elle est en soi un atome parmi les constellations, un grain de poussière au sein de l'océan des soleils de l'univers. Dans le seul globe du soleil, il y aurait place pour plus d'un million et quart (exactement 1 297 000) de terres pareilles à la nôtre et le plus rapide de nos avions à réaction mettrait au moins douze années pour parcourir les 139 millions de kilomètres qui nous séparent du soleil. Mais celui-ci n'est à son tour qu'une étoile de second ordre évoluant dans un ensemble sphérique de 400 étoiles⁸.

Au-delà, les distances sont incommensurables. La lumière elle-même, pourtant assez rapide pour faire en une seule seconde sept fois le tour de la terre, met plus de quatre ans à atteindre notre plus proche voisine parmi les soleils, l'étoile fixe Alpha du Centaure⁹. La lumière, on le sait, voyage à 300 000 km à la seconde et la terre mesure environ quarante mille kilomètres de circonférence à l'équateur. Jusqu'à l'étoile 61 du Cygne – notre troisième voisine parmi les étoiles fixes – la voiture la plus rapide roulerait sans arrêt pendant cinquante millions d'années, ce qui équivaut à 9,7 années-lumière (selon prof. Klein). Pourtant, si l'on songe aux abîmes spatiaux sans étoile, celles de notre système sont *extraordinairement proches les unes des autres*.

Preuve en est cette multitude innombrable de points lumineux scintillant dans la constellation des Pléiades, non loin d'Orion, et qui forment ensemble un seul système solaire analogue au nôtre¹⁰. Que d'étoiles brillent là! La plaque photographique révèle 1681 étoiles sur une surface de ciel pas plus large que le disque de la lune et 5000 autres, environ, dans le voisinage immédiat (Klein). Et la distance qui les sépare les unes des autres, insignifiante à nos yeux, représente en fait des millions de millions de kilomètres.

Et tout cela n'est encore que le *commencement* de l'univers spatial... Quelles doivent donc être les distances qui s'étendent au-dessus et entre ces divers groupes d'îlots d'étoiles et jusqu'à ce que nous arrivions à l'anneau principal de la Voie lactée spirale dont les millions de poussières d'étoiles ravissent les yeux des habitants de la terre ! Puis, au-delà – à des distances encore plus inaccessibles à l'esprit – nous trouverions d'autres « voies lactées », comme par exemple Andromède avec ses soleils sans nombre, ou l'insondable nébuleuse spirale H 156 dans la constellation du Grand Lion dont l'éloignement est estimé à plus de

⁸ Comme il n'y a aucune relation perceptible entre la Voie lactée et l'ensemble des étoiles les plus voisines, celles-ci doivent former en réalité un grand groupe sphérique d'étoiles proches, groupe auquel notre soleil appartient et qui, selon le professeur Klein, serait constitué d'environ 400 soleils.

⁹ Dans l'hémisphère sud.

¹⁰ Le spectacle magnifique que les Pléiades présentent à l'œil dans l'objectif du télescope est encore plus émouvant quand on sait que ces étoiles scintillantes pareilles à des diamants dispersés sur le velours noir des cieux forment entre elles un seul grand système. C'est ensemble qu'elles se meuvent à travers l'espace, chacune gravitant avec les autres autour d'un centre commun. Les Pléiades ne sont donc pas uniquement un groupe d'étoiles fixes, mais un groupe d'étoiles en relation les unes avec les autres.

500 000 années-lumière (G. Wolff). En vérité, tout cela montre que les étoiles sont semblables à des têtes d'épingles que l'on disposerait tous les 30 à 100 km (prof. Schwarzschild), ou à un quart de litre d'eau dont on aspergerait les 510 millions de 1cm² de la surface de la terre (prof. Riem). Sans oublier que ces têtes d'épingles ou ces particules d'eau de moins d'un millimètre de diamètre seraient des mondes incandescents aux surfaces de millions de millions de km² et aux volumes étourdissants de plus de 1 trillion, soit mille milliards ou un million de millions de km³...¹¹.

On peut se demander comment notre terre, avec d'aussi dérisoires proportions, a pu avoir une place centrale dans l'univers, non sur le plan de l'espace, bien sûr, mais dans le plan moral en relation avec le salut. Nous répondrons que Waterloo est une commune insignifiante et que, cependant, en raison de la bataille décisive qui s'y livra, elle est mondialement fameuse et a réellement été un tournant de l'histoire de l'Europe. C'est à tel point vrai qu'elle en a acquis une signification historique hors de proportion avec son importance géographique. L'histoire du monde compte de nombreux exemples de batailles aux conséquences séculaires et qui, pourtant, n'eurent comme théâtre, que des lieux insignifiants en eux-mêmes.

C'est néanmoins la totalité de cette immensité qui constitue la charpente universelle de l'histoire du salut. « L'Eternel a établi son trône dans les cieux et son règne domine sur toutes choses » (Ps. 103 : 19). Face à l'immensité du monde des étoiles, nous pouvons comprendre, ou du moins prendre conscience, de l'étendue du conseil salvateur de Dieu. De là l'importance de placer le récit du salut, à l'instar de l'Écriture, sur l'arrière-plan flamboyant de sa supra-histoire cosmique. La croix de Golgotha, son foyer, est alors justement estimée: tout l'univers se range autour. Le pied de la croix demeure sur la terre, mais son sommet touche aux plus lointains des mondes étoilés. Ecrasés par tant de grandeur, nous pouvons néanmoins entendre la promesse du Seigneur: « Ne crains pas, *petit* troupeau; car c'est le bon plaisir de votre Père de *vous* donner le royaume » (Luc 12 : 32). « Levez vos yeux en haut, et regardez ! Qui a créé ces choses ? Qui fait marcher en ordre leur armée? Il les appelle toutes par leur nom... ; l'Eternel des armées est son nom.» (Es. 40 26 ; 51 : 15).

2. L'armée des anges

Et maintenant, à quelle fin ces mondes remplissent-ils l'espace éthéré? Dieu prend-Il quelque plaisir à la matière inerte? N'est-Il pas le Dieu des vivants ? La matière inanimée peut-elle louer Dieu, le prince de toute vie ? Ou bien le monde des étoiles est-il partout rempli d'êtres personnels vivants ?

Si, parmi les soleils tourbillonnants de l'univers, cette poussière qu'est notre terre est la seule à porter la vie organique, alors l'univers est un immense gaspillage au sein duquel une petite planète offre, comme merveilleuse exception, la fleur solitaire de la vie¹². La splendeur orgueilleuse des milliards de soleils n'illuminerait rien, pareille à un gigantesque feu d'artifice sans but ni signification dans l'immensité morte; toutes les étoiles et les corps célestes seraient seulement d'innombrables cratères allumés ou éteints. Bien différent est le langage des prophètes et apôtres de la révélation divine. La parole de Dieu mentionne des trônes et des dignités, des principautés et des autorités (Col. 1 : 16) ; elle parle de fils de Dieu et d'étoiles du matin (Job 38 : 7), de l'armée d'en haut, dans le ciel (Es. 24 : 21), de chérubins et de séraphins (Es. 6 : 2-3; Apoc. 4 : 6-8), d'archanges et d'anges (Jude 9; Apoc. 5 : 11 ; 12 : 7). Et

¹¹ Notre soleil qui compte parmi les plus petits a pour diamètre 1 390 000 km, pour surface 6 billions et 70 000 millions de km² et pour volume 1 trillion 406 000 billions de km³

¹² 7 A elle seule, notre terre compte plus de 200 000 espèces de plantes, 300 000 espèces de champignons, 80 000 espèces de coléoptères (Bettex), 200 000 espèces de papillons (prof. Dennert) et plus de deux millions d'espèces vivantes de toutes sortes.

pour désigner tout cela, elle emploie l'expression « armées célestes », *celle-là même par laquelle elle désigne les étoiles*¹³.

Dans cette façon de désigner ou de voir les deux ensemble, nous pouvons reconnaître une allusion à une nature plus profonde. Autrement, comment «les étoiles du matin» auraient-elles pu *chanter* ensemble et les « fils de Dieu » se *réjouir* en même temps ? (Job 38 : 7). Comment le monde des étoiles pourrait-il *adorer* le Créateur ? La poussière le louera-t-elle ? Proclamera-t-elle sa vérité? « Tu es celui qui est, Yahwéh seul ! Tu as fait les cieux, les cieux des cieux et toute leur armée, la terre et tout ce qui est sur elle., et tu les as toutes faites vivantes et l'armée des cieux t'adore » (Néh. 9 : 6 littéralement).

Comment, par ailleurs, le psalmiste pourrait-il de même, en rapport avec les anges, appeler les étoiles à adorer Dieu ? : « Louez l'Eternel du haut des cieux, louez-le dans les lieux très hauts! Louez-le, vous tous ses anges, louez-le vous toutes ses armées! Louez-le, soleil et lune, louez-le, vous toutes, étoiles lumineuses I » (Ps. 148 : 1 à 3.)

Il y a là plus que simple expression poétique, comparaison figurative entre les anges et les étoiles ; il s'agit bien plutôt d'une relation effective même si la nature ou les détails en sont obscurs pour nous. Ce que nous pouvons comprendre dès maintenant, c'est que les anges, en armées innombrables, individuellement (Actes 5 : 19), ou en corps organisés (Apoc. 12 7; Col. 1 : 16) prennent part à l'histoire du salut de l'humanité.

- Ils sont les témoins de notre marche (I Cor. 4 : 9; Eph. 3 : 10);
- les messagers¹⁴ de notre roi (Luc 1 : 11; Mat. 1 : 20; Dan. 9 : 22; Apoc. 1 : 1; 22 : 6, 16; Hébr. 2 : 2).
- Ils nous soutiennent dans nos détresses (Hébr. 1 : 14; Actes 12 7; Dan. 3 : 25);
- combattent pour la victoire finale du peuple de Dieu (Dan. 10: 13, 20; 12 : 1; Apoc. 12 : 7-9; 19 : 11-14);
- exécutent les jugements divins (Es. 37 : 36; Actes 12 : 23; Mat. 13 : 30, 41 ; Apoc. 14 : 19; 15 : 1, 7);
- adorent Dieu pour ses actes rédempteurs (Luc 2 : 13-14; 15 : 10; I Pierre 1 : 12).

3. Le trône de Dieu

Il y a plus! Tout ce qui est visible est temporel; l'invisible seul est éternel (II Cor. 4 : 18). Les étoiles sont visibles. Elles passeront donc. « Ils (les cieux) s'useront tous comme un vêtement; tu les changeras comme un habit et ils seront changés » (Ps. 102 : 27). Le monde éternel de Dieu doit donc être encore plus élevé, loin au-dessus des étoiles, dans *l'invisible, au-delà de toutes les choses que l'oeil aperçoit*.

En haut sont la Jérusalem céleste, notre mère à tous (Gal. 4 : 26), la demeure des anges et le trône de Dieu, au-dessus de tous les cieux.

C'est là que le Christ est monté (Eph. 4 : 10). A la droite du Père, Il est maintenant plus élevé que les cieux (Hébr. 7 : 26). Là habite le Très-Haut, source de lumière pour tous les hommes et de vie pour toute la création (Actes 17 : 25-28). Tout esprit réfléchi peut, sans peine, admettre l'existence d'un tel trône dans l'univers. N'est-il pas réglé tout entier par une loi d'ascension? Il est vrai que Dieu est présent partout, interpénétrant de sa vie la création entière (Col. 1 : 17; Actes 17 : 28). Mais cela n'exclut pas la possibilité, *au-dessus* de tous les champs de lumière, d'un pinacle spécial où se déploie plus parfaitement encore la gloire divine. Un reflet de la pensée suprême éclate dans un fragment de roche, ou, plus finement,

¹³ En Deut. 4 19, Es. 34 4 et Jér. 8 2, le terme décrit les étoiles matérielles; en I Rois 22 : 19, Luc 2 : 13 et Apoc. 19 : 4, ce sont les anges. Ailleurs, il signifie les deux à la fois, comme par exemple en Es. 24 :21-23, 40 26, Job 38 : 7 et Ps. 148 1-6.

¹⁴ Le mot « ange » est la traduction du grec angelos, de « angello » = j'envoie, je dépêche.

dans la rose majestueuse; on le retrouve d'une manière plus saisissante dans le chant du rossignol ou l'oeil humain.

Que d'étapes aussi, entre l'homme le plus indigent et celui que le Seigneur a comblé et en qui habite la plénitude de la divinité !

La terre, de même, compte des régions désertiques et sans habitant, d'autres inhospitalières, des régions riches et florissantes, d'autres encore, luxuriantes, remplies de beauté et grouillantes de vie. N'en est-il pas de même des lieux célestes ? Certaines étoiles sont petites, d'autres colossales, les unes froides et sombres, les autres chaudes et étincelantes. Il y a des étoiles directrices, d'autres subordonnées, des soleils, des planètes, des familles de soleils et des abîmes spatiaux. Au-dessus de tout cela, *un point central, le lieu de la présence la plus immédiate de Dieu, l'habitation de la plus glorieuse des lumières, le trône de Dieu lui-même*¹⁵

Mais la lumière que Dieu habite transcende toutes les choses visibles ; elle diffère en éclat de tous les soleils ou de toutes les étoiles. Des yeux terrestres ne sauraient la contempler car elle est inaccessible (I Tim. 6 : 16), inexprimable (II Cor. 12 : 4), vue seulement des anges (Mat. 18 : 10) ou des esprits de ceux que Dieu a amenés à la perfection dans l'éternelle lumière (Mat. 5 8 ; I Jean 3 : 2 ; Hébr. 12 : 23 ; Apoc. 22 : 4), et qui sont purs et saints comme lui-même est pur (I Jean 3 : 2-3).

C'est pour cela qu'ici-bas les choses célestes ne peuvent être décrites que dans un langage figuratif. Le terme « au-dessus » employé pour désigner ce qui se rapporte à l'Éternel ne doit donc pas être compris dans un sens purement local (Ps. 139). C'est là une représentation perceptible de ce qui est « au-delà », de ce qui est divin. C'est la manière symbolique de fixer en termes d'espace ce qui est sublime et supra-spatial. « Plus haut » peut désigner figurativement ce qui est spirituellement supérieur; « au-dessus », ce qui est supra-temporel et supra-spatial. Et parce que Dieu, le Seigneur des cieux, est à la fois le plus parfait et le plus élevé, la Bible, pour parler du trône lumineux de sa gloire, emprunte à la terre, pour en faire des symboles, les choses les plus précieuses, cristal, or, pierres précieuses :

- le saphir bleu parle de la nature céleste (Ex. 24 : 10; Ez. 1 : 26);
- le jaspe cristallin, de la sainteté et de la lumière (Apoc. 4 : 3, c.f. 21 : 11 ; 22 : 1);
- le vert des émeraudes, de la fidélité de Dieu à l'alliance et du renouveau de vie¹⁶ (Apoc. 4 : 3; Ez. 1 : 28).

Courbons-nous et adorons-le, rappelant pour conclure les mots de Copernic (1618): « Grand est notre Dieu et grand est son pouvoir. Sa sagesse est sans limite. Louez-le, soleils, lune et planètes, en vous vibre à jamais sa louange. Louez-le, vous, harmonies célestes, et vous qui attestez les vérités révélées et en témoignez. Et toi, mon âme, chante son honneur tout au long de tes jours. Amen. »

¹⁵ Autrement, l'ascension du Christ eût été simplement le passage à l'état invisible et non une ascension aux cieux!

¹⁶ Dans les temps anciens, le vert était l'emblème de la vie. C'était le cas à Ur en Chaldée (2000 ans avant Christ), par exemple.

CHAPITRE III : L'origine du mal

Hélas, l'harmonieuse unité des globes fut rompue. Dans cet univers promis aux plus hautes destinées et créé par Dieu pour servir de vase à sa gloire, une rupture intervint. Le péché s'insinua et se dressa voulant faire échec au plan de sainteté et d'amour établi par le Créateur pour la révélation de soi-même. Il s'introduisit dans le monde céleste «au-dessus» par la rébellion née au sein des anges. Sur la terre, il amena la dévastation consécutivement à la chute d'Adam et Eve et au péché ultérieur de toute l'humanité adamique (Gen. 3 : 1-7, 17-18; 2 : 15; Rom. 8 : 20).

Comment cela fut-il possible? Pourquoi Dieu le permit-Il? Personne ne peut, à cela, donner une réponse satisfaisante. L'origine du mal demeure un mystère et les quelques indications de l'Écriture ne peuvent être regardées que comme simples suggestions.

I. Satan avant la chute

Il semble que le royaume universel de la création soit divisé en un certain nombre de « provinces » dont l'organisation matérielle et spirituelle est impartie à un prince ou ange bien déterminé. C'est ainsi que la Bible mentionne des anges pour les enfants (Mat. 18 : 10), pour les adultes (Actes 12 : 15) et pour les territoires des nations, comme par exemple la Perse (Dan. 10 : 13), la Grèce (Dan. 10 : 20) ou Israël (Dan. 10 : 21; 12 : 1)¹⁷. Il en découle qu'il existe des *organisations* d'anges dans le monde de lumière comme dans celui des ténèbres. Ils détiennent le pouvoir dans certaines régions, tenant des rangs différents selon l'importance de leurs territoires respectifs¹⁸.

Effectivement, Paul parle de « trônes, gouvernements principautés et autorités » dans le monde invisible (Col. 1 : 16 ; Eph. 1 : 21).

Avant sa chute, Satan était sans doute un de ces « anges spéciaux » chargés d'une région puissante. Cela paraît découler de la position d'autorité qu'il détient aujourd'hui encore. Le fait qu'il agisse sur la terre suggère que la région qui lui fut impartie incluait *au moins* la terre avec l'atmosphère qui l'environne.

Ceci trouve, de plus, une confirmation définitive dans la parole de Dieu. Le Seigneur Jésus lui-même désigna Satan comme le « prince de ce monde » (voir Jean 12 : 31; 14 : 30; 16 : 11). Paul l'appela le « prince de la puissance de l'air » (Eph. 2 : 2). Lors de la tentation au désert, lorsque Satan offrit à Jésus les royaumes de la terre disant: « Je te les donnerai avec toute leur puissance et leur gloire, car elles m'ont été données (ou imparties = grec *paradedotai*) et je les donne à qui je veux » (Luc 4 : 6), notre Seigneur reconnut cette autorité, à tel point qu'Il ne contesta nullement le pouvoir qu'a le diable de disposer des royaumes du monde et de leur gloire (Mat. 4 : 8-10). Apoc. 11 : 15: « Le royaume du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ, et Il régnera aux siècles des siècles » et Apoc. 19 : 6 nous montrent que, jusque-là, le royaume du monde appartient à un autre: « le prince de ce monde ». Nous comprenons ainsi pourquoi l'archange Michel, lorsqu'il contestait avec le diable au sujet du corps de Moïse, ne prononça contre lui aucun jugement injurieux, mais dit simplement: « que le Seigneur te réprime » (Jude 9).

La position de gouverneur sur cette région de l'univers, Satan la conserva en effet, même après Golgotha et Pentecôte, ce qui faisait dire à l'apôtre Jean que « le monde entier

¹⁷ En cela réside sans doute le germe du polythéisme et de la vénération d'un grand nombre de dieux.

¹⁸ Les Écritures parlent, par exemple, de l'archange Michel et de ses anges, aussi bien que du dragon et de ses anges (Apoc. 12 : 7).

repose dans le malin » (I Jean 5 : 19). De son côté, Paul mentionne à plusieurs reprises l'« autorité » de Satan (Actes 26 : 18; Col. 1 : 13; Eph. 2 : 2), employant le mot grec *exoucia*, ce même mot qu'il emploie en Romains 13 : 1 et 2 pour désigner les officiers romains. Il est aisé d'en conclure que la sphère d'influence de Satan équivaut à un « royaume » (c.f. Mat. 12 : 26).

II. La chute de Satan

Dans les temps qui ont précédé notre histoire, il a dû y avoir un moment où, renonçant à obéir au Très-Haut, ce prince du monde — de Lucifer ou «porteur de lumière de la gloire divine»¹⁹ qu'il était — est devenu l'« adversaire »²⁰ de Dieu et le « calomniateur »²¹ de ses saints.

Depuis lors, une puissante brèche a comme fissuré le cosmos et un royaume satanique organisé a vu le jour, en opposition au royaume universel de Dieu (Mat. 12 : 26). Satan s'est entouré de princes et d'autorités (Dan. 10: 13, 20 ; Eph. 6 : 12) ; dès lors, le thème et le sujet essentiels de l'histoire universelle telle que l'esquisse l'Écriture, ne pouvaient plus être que l'antagonisme qui le dresse contre le royaume de Dieu.

La description qu'Ésaïe fait de la chute du roi de Babylone semble bien, comme le supposaient déjà les rabbins, inclure, dans sa perspective, la chute de ce puissant prince de lumière: « Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ? Tu es abattu à terre, toi le vainqueur des nations! Tu disais en ton cœur: Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu; je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée, je serai semblable au Très-Haut. Mais tu as été précipité dans le séjour des morts, dans les profondeurs de la fosse » (Es. 14 : 12-15). Ezéchiel aussi semble tirer de cet événement «pré»-historique sa description de la chute de Tyr « Tu mettais le sceau à la perfection, tu étais plein de sagesse, parfait en beauté. Tu étais en Eden, le jardin de Dieu²²; tu étais couvert de toute espèce de pierres précieuses, de sardoine, de topaze, de diamant, de chrysolithe, d'onyx, de jaspe, de saphir, d'escarboucle, d'émeraude et d'or; tes tambourins et tes flûtes étaient à ton service, préparés pour le jour où tu fus créé. Tu étais un chérubin protecteur aux ailes déployées; je t'avais placé et tu étais sur la sainte montagne de Dieu; tu marchais au milieu des pierres étincelantes. Tu as été intègre dans tes voies, depuis le jour où tu fus créé jusqu'à celui où l'iniquité a été trouvée chez toi... Je te précipite de la montagne de Dieu, et je te fais disparaître, chérubin protecteur » (Ez. 28 : 12-15, 17).

Ces quelques textes mis à part, l'Écriture ne dit presque rien au sujet de la chute de Satan et rien de tout d'une manière directe. Son but n'est pas de donner une vue systématique du monde ou de l'éternité, mais plutôt de montrer, par le moyen de l'histoire et de la

¹⁹ Lucifer, en latin, signifie « porteur de lumière ». Ce nom a son origine en Es. 14 : 12. Il y désigne en premier lieu le roi de Babylone. Mais celui-ci, dans l'optique du prophète, semble bien être surtout un type de son maître et seigneur: Satan.

²⁰ Shatan, Satan veut dire « ennemi » ou « adversaire », celui qui s'oppose. Voir I Rois 1]: 14, 2.3 et 25. C'est avec cette signification que le mot s'applique à l'ange de l'Éternel en Nomb. 22 : 22 (où le mot hébreu Shatan a été traduit par le verbe résister) ou à l'Éternel lui-même lorsqu'Il se lève « en adversaire » (I Chron. 21 : 1 où l'absence d'article montre qu'il faut traduire: « un adversaire se leva »). Le texte parallèle de II Sam. 24 : 1 confirme d'ailleurs que c'est l'Éternel qui, ici, « s'opposa » à Israël. N.d.T.)

²¹ Grec: diabolos, diable. De «dia-ballo», critiquer, calomnier, accuser, soit fausement (II Macc. 4 : 1), soit en disant la vérité, dans le but de détruire (Dan. 3 : 8). Cf. Luc 16 : 1 avec Apoc. 12: 10.

²² Comme l'ont montré nombre de commentateurs, Eden — le jardin de Dieu — ne doit pas être confondu avec le jardin en Eden mentionné par la Genèse. Ce dernier est un lieu géographique précis en Mésopotamie. Le premier se rapporte à la création première. Après avoir souligné cette distinction, Torrey (*Ce que la Bible enseigne*, p. 532) remarque que le jardin d'Adam était remarquable par sa magnificence végétale, celui de Satan, par sa splendeur minéralogique, et invite à le comparer à la description de la nouvelle Jérusalem. (N.d.T.)

prophétie, le chemin qui mène à la rédemption. Aussi ne parle-t-elle de l'origine du mal que d'une manière indirecte comme un arrière-plan qu'elle suggère figurativement et quasi accidentellement. « Les choses cachées sont à l'Éternel » (Deut. 29 : 29)²³.

Il n'en est pas moins vrai que Jésus et les apôtres ont cru à l'existence personnelle de Satan (Mat. 4 : 1-10 ; 12 : 27 ; Luc 10 : 18 ; Rom. 16 : 20; II Cor. 11 : 14-15; Apoc. 12 2-9; 20 : 2, 10). Impossible à qui ne partagerait pas cette conviction des premiers chrétiens de comprendre le Christ et ses apôtres !

Souvent, l'homme rejette l'idée de l'existence du diable parce qu'il a à l'esprit la représentation populaire, rébarbative, folle et grotesque qu'on en fit au Moyen Age. De son côté, la Bible nous le présente comme un esprit excessivement puissant, doué d'une grande intelligence, quoique tombé. L'existence d'un tel être est philosophiquement inattaquable.

III. Premier péché et état du monde

A la chute de Satan, il faut associer la ruine de la région sur laquelle il règne. Cela est rendu évident par la relation organique qui lie l'esprit à la matière, ainsi que par la chute ultérieure de l'homme, similaire bien que moins étendue dans ses conséquences (Gen. 3 : 18).

Les catastrophes universelles et terrestres qui ont suivi constituent la réponse de la justice divine à cette révolte cosmique. La création fut alors soumise à la vanité (Rom. 8 : 20-21). Quant aux détails, nous les ignorons. Une seule chose est certaine : la mort et la destruction ont fait rage sur la terre dans le monde des plantes et des animaux et cela, bien longtemps avant l'apparition de la race humaine. Les strates géologiques, pareilles à un immense cimetière, en portent les traces évidentes. Beaucoup d'animaux des temps préhistoriques semblent bien avoir été des monstres terribles et voraces doués d'un cruel pouvoir de destruction²⁴

Le témoignage de l'Ancien Testament s'y accorde. Il rapporte que la mission de l'homme n'était pas seulement de cultiver le jardin, mais encore de le garder. Le fait, pour l'homme, d'être tenté par une puissance extérieure hostile et opposée à Dieu, montre que le mal n'a pris naissance en l'homme, mais a existé en une autre créature, précédemment à sa chute et à la malédiction terrestre qu'elle entraîna. Bien avant l'homme existait donc déjà, dans la création, une rupture et une désharmonie.

Dans le passé le plus lointain comme dans le présent, il s'est trouvé des hommes de grande lucidité spirituelle pour affirmer que le travail (les six jours de Gen. 1 fut à proprement parler un travail de « restauration » plutôt que la création originelle de la terre. Dans cette optique, on reconnaît pour tâche initiale de l'homme, nouveau gouverneur de la création, la reconquête de la terre maintenant renouvelée²⁵.

Il faudrait donc placer les périodes géologiques avant le travail des six jours (qu'il s'agisse de jours de vingt-quatre heures ou qu'on y voie de longues périodes correspondant aux âges géologiques du développement de la terre). Une réconciliation est ainsi rendue

²³ 1 Tim. 3 : 6-7 (voir Darby: La faute du diable. Litt.: crime du grec krima) et Luc 10: 18 sont à peu près les seuls passages où l'on croit trouver une allusion claire à la chute de Satan. II Pierre 2 : 4 et Jude 6 se réfèrent, selon nous, à Gen. 6 : 1-4.

²⁴ Ainsi le paléontologue Ehr van Heune rattache le fait de la mort dans la création pré-adamique à la chute de Satan, « prince de ce monde ».

²⁵ Ainsi, par exemple, le professeur Bettex dit que l'homme devait originellement « reconquérir toute la terre, en qualité de vice-régent de Dieu ». Le professeur van Heune maintient lui aussi la théorie de la restauration disant: « que la grande opération consistant à ramener toute la création à Dieu commença avec l'homme. En lui, matière et esprit, se trouve l'esprit de Dieu. L'homme Jésus-Christ, Fils de Dieu, a conduit à la victoire le conflit décisif qui opposait Satan à Dieu. Les conséquences en découlent d'elles-mêmes. La croix se dresse donc au centre de l'histoire universelle. »

possible entre le récit biblique des origines du monde et les théories de la philosophie naturelle moderne²⁶.

Pour d'autres, tout le développement serait une séquence continue et uniforme, sans que l'on doive y reconnaître d'entière destruction ou de restauration de la terre. Ce serait, selon eux, un simple, mais colossal processus distribué sur des périodes créatrices immenses sous la direction divine et ultérieurement à la chute de Lucifer (ce processus se serait déroulé *suivant* une méthode qui échappe à la recherche scientifique). Ainsi les formes de vie seraient-elles apparues en une graduelle ascension, sans exclure toutefois la possibilité d'interventions négatives de la part de Satan. Indépendamment de tout lien de descendance avec le monde animal, l'homme serait enfin venu sur la scène des événements mondiaux, commençant sa course terrestre dans le jardin du paradis préparé expressément pour lui.

Néanmoins, il ne peut y avoir de connaissance absolument certaine. La pensée, plus encore que toute autre manifestation de notre présente existence, est troublée précisément par cet événement premier: le mal entrant dans le monde et conduisant au désordre la création de Dieu originellement pure et bonne. Nous ne pouvons donc nous forger une opinion tout à fait adéquate et certaine, ni quant aux moments, ni quant aux faits eux-mêmes. La seule chose qui nous soit permise est de reconnaître le poids de ce mystère et d'agir en ce qui le concerne, selon notre conscience et à la lumière de notre responsabilité.

Soyons assez humbles pour confesser ouvertement notre ignorance, sachant que la supra-histoire universelle ne peut être appréhendée par les pensées terrestres. Notre intellect, trop souvent, voit les choses éternelles comme apparemment contradictoires pour la seule raison que, tombé dans le péché et l'esclavage, il est lui-même en opposition aux lois de l'autre monde. Aussi n'y a-t-il rien qui soit plus irrationnel que le rationalisme. Quiconque veut jeter un regard dans les secrets de Dieu doit être revêtu de ce triple ornement de l'humilité, du respect et de la foi. L'âme qui expérimente ces choses peut, seule, confier au Très-Haut, dans la paix et le repos, toutes les choses qu'il ne lui a pas paru utile de nous révéler (Rom. 11 : 33-35; Job 38 : 4-7). Dans l'éternité, tout sera rendu clair. Lorsque notre Seigneur viendra, tous les voiles disparaîtront (I Cor. 13 : 9-12), Jusqu'à ce jour-là, c'est dans l'espérance que nous l'attendons.

²⁶ Dès l'époque d'Augustin (400), on trouve dans la littérature chrétienne des traces d'une semblable explication du récit de la création. Elle fut soutenue, par exemple, par le poète anglo-saxon Caedmon au VIII^e siècle, et par le roi Edgar d'Angleterre en l'an mille. C'est surtout au XVII^e siècle qu'elle est développée, entre autres, par le mystique Jacob Böhme. Citons également le docteur anglais Chalmers qui la soutint en 1814; l'Anglais William Buckland, professeur de minéralogie, en 1838; le professeur de géologie K. von Raumer (mort en 1865); les théologiens Keerl, Baumgarter, Franz Delitzsch, Kurtz, Bullinger, Bettex, Jakob Kroeker; le philosophe J. H. Fichte (fils du philosophe bien connu J. Gottlieb Fichte), et, parmi les catholiques, le cardinal Wiseman, le philosophe Friedrich von Schlegel principalement. Naturellement, dans les détails, ces commentateurs peuvent avoir des points de vue fort divergents, surtout sur la question de savoir si les «six jours» furent ou non des jours de 24 heures.

Deuxième partie : La révélation originelle

CHAPITRE I : La vocation de l'humanité dans le paradis

Dieu a établi l'humanité sur la terre. En Eden, Il a planté un jardin merveilleux qui devait faire les délices et le plaisir de son possesseur. «Eden» veut dire en effet «terre de délices, agrément, charme ». Le paradis était le commencement du chemin que Dieu se proposait de faire parcourir à l'homme ici sur la terre²⁷.

Il fut donc en fait:

I. Le foyer d'une indescriptible béatitude.

II. Le point de départ d'une mission glorieuse.

III. L'arène d'un gigantesque conflit.

IV. La scène d'une chute tragique.

Et, dès lors

V. Le but nostalgique de l'attente humaine.

²⁷ Pour l'historicité des premiers chapitres de la Bible, voyez le témoignage du Christ et du Nouveau Testament. Partout le Seigneur et ses apôtres les traitent comme *révélés* d'événements réels. Ils en tirent même des conclusions dogmatiques. Cf. Mat. 19 : 4-9; Rom. 5: 12-21; 1 Cor. 15 : 21-22; 1 Tim. 2 : 13-14; Jacques 3 : 9; 1 Jean 3 : 12; Apoc. 20 : 2, etc. Si donc le Nouveau Testament est la vérité, alors Gen. 1 à 3 est de l'histoire. Celui qui discute ou rejette cette histoire des premiers commencements est par là en opposition avec l'autorité absolue du Seigneur et de ses apôtres.

I. Le foyer d'une indescriptible béatitude

L'homme, nouveau seigneur de la création terrestre, régnait majestueusement sur le jardin; tout le travail de ses mains prospérait. Les fleurs s'épanouissaient avec une beauté que l'homme n'a plus jamais contemplée, et les arbres portaient les fruits les plus savoureux. Dans le règne végétal comme dans le règne animal, prévalait un merveilleux souffle de paix céleste; bien plus, le Créateur de l'univers lui-même, entretenait avec l'homme une relation sans ombre, lui offrant la joie de sa présence bénie (Gen. 3 : 8)²⁸.

Mais Dieu n'a pas placé l'homme dans le paradis pour sa seule satisfaction. Il l'y a placé pour le cultiver et produire du fruit. Le jardin était donc

II. Le point de départ d'une mission glorieuse

1. L'homme en tant qu'individu

Du point de vue de l'histoire du salut, Dieu, le monde et l'homme sont les trois réalités essentielles de tout ce qui existe. Il appartient à notre entendement de les distinguer. Une triple connaissance a donc été accordée à l'homme: conscience de Dieu, du monde et de soi; pour cela, le Créateur nous a donné les éléments qui rendent possible cette triple connaissance.

L'homme prend conscience du monde à travers les sens (goût, odorat, toucher, ouïe, vue) mis en exercice par les organes corporels (palais, nez, nerfs, oreilles, yeux). C'est à travers le corps que nous atteignons la conscience matérielle ou sensorielle.

Nous reconnaissons *l'ego* à travers l'âme. Car l'homme est bien plus qu'un chaînon, fut-il remarquable, de la nature externe; il est doué de volonté et d'une personnalité individuelle. C'est directement à travers sa propre essence intérieure, c'est-à-dire son âme, qu'il atteint la connaissance ou conscience de *soi-même*.

Enfin, pour qu'il puisse s'élever jusqu'au Créateur, Dieu lui a donné l'esprit. A travers l'esprit, l'homme atteint la connaissance ou conscience de *Dieu*. Ainsi l'homme est une trinité dans l'unité ou pour mieux dire, une tri-unité. Son être intérieur invisible se compose de deux réalités qu'il convient de distinguer clairement. « La parole de Dieu est pénétrante jusqu'à partager âme et esprit » (Héb. 4 : 12). « Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible... » (I Thess. 5 : 23. C.f. Luc 1 : 46-47)²⁹.

²⁸ On ne peut savoir avec certitude où était situé le paradis terrestre. On a suggéré l'Arménie ou le désert arabo-syrien. En tout cas, le Phrat (Gen. 2: 14) est l'Eu-phrate, et Hiddékel le Tigre (cf. Dan. 10 : 4, l'araméen Diglat). Le district d'Eden étant le berceau de grandes rivières (Gen. 2 : 10) dut être à une certaine altitude. Il n'est pas dit que le jardin fut Eden lui-même, mais qu'il se trouvait « en Eden » (Gen. 2 : 8, 10). Le nom du district passa plus tard au jardin proprement dit, selon un processus commun et aisément explicable.

On ne peut identifier avec certitude les rivières Pischon et Guihon, d'autant moins que le déluge provoqua sans doute des changements considérables dans la géographie de cette région.

Le mot paradis dérive du perse et désignait en premier lieu simplement le parc ou la forêt dont la forteresse royale s'entourait. Néhémie 2 : 8, par exemple, parle d'un certain Asaph, gardien de la forêt royale (hébr. *pardes*). Salomon de même, dans la phrase « Je me fis des jardins et des vergers » emploie pour « vergers » ce même mot « paradis » (Eccl. 2 : 5, cf. Gant. des cant. 4 : 12). La Version des Septante emploie le mot « paradis » chaque fois que l'hébreu contient l'expression « jardin » d'Eden. Dans le Nouveau Testament, le mot n'apparaît que trois fois (Luc 28 : 48; II Cor. 12 : 4; Apoc. 2 : 7).

²⁹ L'esprit et l'âme sont un quant à leur nature (ce qui justifie la dichotomie), mais sont différents quant à leur substance (ce qui appuie la trichotomie) (Delitzsch)

L'esprit est la partie de notre personnalité dirigée vers le divin et le supra-sensoriel. L'âme, par contre, comme constituante inférieure de notre homme intérieur, a comme objet le terrestre et le créé³⁰.

Tandis que l'esprit élève à la conscience de Dieu³¹, l'âme n'atteint que la conscience de soi, et encore, n'y parvient qu'avec l'aide de l'esprit.

Les Ecritures enseignent que le corps doit être:

- un temple pour le Saint-Esprit (I Cor. 6: 19);
- un sacrifice ou culte raisonnable pour le service de Dieu (Rom. 12:1);
- un instrument de justice (Rom. 6: 13);
- un moyen de glorifier Dieu (I Cor. 6 : 20), et
- une semence pour le corps spirituel à venir (I Cor. 15 : 43-47)³²

Le tabernacle est une image de cette tri-unité de la personnalité humaine. «Le chrétien se trouve dépeint en une figure analogue: son esprit est le *sanctum sanctorum*, le lieu très-saint, l'habitation de Dieu dans les ténèbres où la foi croit sans voir ni sentir, ni toucher. L'âme est le *sanctum* ou lieu saint; là se trouvent sept lampes, c'est-à-dire toute sorte d'entendements, discriminations, connaissances et perceptions des choses visibles. Le corps est *l'atrium*, le parvis, manifeste chez tout homme de telle manière que l'on puisse voir ce qu'il fait et comment il vit » (Luther)³³.

Ainsi, dans la nature de l'homme, se correspondent:

- la conscience du monde, le corps et *l'atrium* (parvis);
- la conscience de soi, l'âme et le lieu saint;
- la conscience de Dieu, l'esprit et le lieu très-saint.

C'est du lieu très-saint, de l'esprit, que Dieu gouverne l'âme et le corps. C'est là que repose, pareille à l'arche de l'alliance, la loi divine immuable, préservée en la conscience. C'est le lieu effectif de la révélation du Dieu très-haut en nous, de même que, dans le tabernacle, Dieu habite au-dessus des chérubins. La présence intérieure de l'esprit de Dieu dans le régénéré est elle-même semblable à la nuée de gloire, la Shékinah, dont le trône de grâce était alors habité. Le trône de Dieu en nous est en effet, non point un trône de jugement, mais un trône de grâce, et le sceptre de sa souveraineté est le salut. Comme le tabernacle, nous pouvons, habitation momentanée du pèlerin, traverser le désert du monde jusqu'au bout, la Canaan céleste, l'éternité (c.f. II Cor. 5 : 1-4).

Sachant que telle est la vocation de l'homme, nous pouvons comprendre pourquoi le premier chant poétique de la parole de Dieu se rapporte précisément au récit de la création de l'homme – couronne de la création. La poésie hébraïque, on le sait, est faite d'un rythme de la pensée ou parallélisme des termes verbaux et non d'un rythme des sons. C'est ainsi que l'Écriture sainte célèbre la création de l'homme, tri-unité, oeuvre merveilleuse du Dieu tri-un, par une triple rime de pensée, un triple « Dieu créa »:

³⁰ Cela apparaît spécialement dans l'emploi des adjectifs « animal » (de l'âme) et « spirituel ». « Psychique » (ou animal) est employé six fois dans le Nouveau Testament et toujours comme étant inférieur et mis en contraste avec « spirituel ». I Cor. 15:44 (2 fois), 46; 2:14; Jude 19; Jacques 3:15.

³¹ L'âme est le lien de connexion entre l'esprit et le corps. L'esprit ne peut agir sur le corps qu'à travers elle, car l'esprit est à l'âme une substance tissée du dedans et d'en haut comme le corps est tissé du dehors et d'en bas. L'âme forme une sorte de corps pour l'esprit, de même que, enveloppée du corps, elle en est le cadre matériel (voir Tertullien).

³² En dehors de la rédemption, le corps est une porte d'entrée pour les attaques de l'ennemi (Gen. 3 : 6; Mat. 5 :28-30); c'est le corps du péché (Rom. 6 : 6), un corps d'humiliation (Phil. 3 : 21), une habitation terrestre qui se détruit (II Cor. 5:1-4), une semence de résurrection pour la honte (Dan. 12 : 2; Jean 5 : 29).

³³ Dans son commentaire du Magnificat. Luc 1 46-55.

Et Dieu créa l'homme à son image,
Il le créa à l'image de Dieu;
Il les créa mâle et femelle (Gen. 1 : 27).

3. *L'homme, image de Dieu*

Mais la vraie ressemblance à Dieu consiste pour l'homme, non pas tellement en ce que, constitué d'un esprit, d'une âme et d'un corps, il soit une tri-unité dans l'unité, reflétant ainsi la tri-unité d'être de son créateur, ni même en ce que son corps ait été formé à l'avance en conformité au corps de résurrection du Fils de Dieu glorifié (ce corps ayant en fait existé « éternellement » dans la pensée du Créateur en tant que prototype), mais bien plutôt en ceci : être spirituel et moral, il exprime, en qualité de créature, les caractéristiques intérieures de Dieu

³⁴.

a) *L'équipement*. — Dieu lui-même est le prototype. Spiritualité, liberté et béatitude forment les trois caractéristiques de sa nature sainte et aimante. Sa gloire doit se manifester en l'homme comme en une copie. C'est pourquoi Il le gratifie et l'équipe des trois pouvoirs spirituels et psychiques de son être intérieur. Il lui donne volonté, intellect et sentiments ; afin qu'il puisse être participant de la liberté de son amour, Il lui donne la *volonté* ; afin qu'il puisse refléter en toute circonstance la spiritualité divine, Il lui dispense *l'intelligence* ; enfin, Il lui donne les *sentiments* afin qu'il puisse se réjouir des divines bénédictions.

b) *La sanctification*. — C'est pour cela que le but de toute sanctification est dépeint dans le Nouveau Testament d'une manière correspondante. En ce qui concerne la puissance spirituelle de la *pensée*, nous nous y trouvons comme ayant revêtu le nouvel homme qui se renouvelle jusqu'à la pleine *connaissance* (litt.) selon l'image de celui qui l'a créé (Col. 3 : 10).

En relation avec la condition morale de la *volonté*, il y est dit que le nouvel homme selon l'image de Dieu est « créé... dans une justice et une sainteté que produit la vérité » (Eph. 4 : 24). Enfin, pour ce qui se rapporte à l'expérience joyeuse de la gloire de Dieu qui, avec toute la personnalité — raison et volonté — inclut en même temps la joie des *sentiments*, nous lisons : « Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit » (II Cor. 3 : 18).

c) *Le médiateur*. — Ces trois rayons se réunissent en un dans l'image de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, notre Seigneur. « Car ceux qu'Il a connus d'avance, Il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils fût le premier-né entre plusieurs

³⁴ D'après l'enseignement biblique, la ressemblance qui unit l'homme à Dieu a deux aspects. Il y a tout d'abord une ressemblance qui pouvait se perdre et fut effectivement perdue par la chute. La rédemption seule peut la rendre à l'homme (Col. 3 10; Eph. 4 24; Romains 8 : 29; I Cor. 15 49; II Cor. 3 18). Il y a ensuite une image de Dieu qui peut encore se discerner même en l'homme tombé (Gen. 9 6; I Cor. 11 : 7; Actes 17 28 ; Jacques 3 : 9).

L'homme est l'image de Dieu au sens large, dans la mesure où il est personnalité morale indestructible faite de conscience de soi, d'entendement, de raison, jugement moral, conscience et volonté libre; apte à gouverner, il est encore, en cela, l'image du Seigneur de l'univers (Gen. 1 26-28). Dans la perspective du plan de Dieu, c'est là son image, figure essentielle de la nature humaine en elle-même et sans laquelle l'homme cesserait simplement d'être homme. En fait — et intérieurement — cela ne se réalise que si l'homme reflète réellement la nature spirituelle et morale de Dieu par une sainteté et un amour pratiques. C'est l'image de Dieu dans le sens plus étroit de condition et de possession... Dans le premier sens, conventionnel, l'image de Dieu subsiste malgré la chute. Par contre, en tant que possession intérieure effective, elle est perdue. « Les roues du mécanisme subsistent, mais son fonctionnement est dérangé. La fleur et son calice sont encore là, mais l'éclat coloré et le parfum ont disparu. » De là, la nécessité de la rédemption.

frères» (Rom. 8 : 29). L'image du Père n'est autre que le Fils unique (Col. 1 : 15; Hébr. 1 : 3). En *cette* image, selon *son* image, Dieu créa l'homme. C'est pourquoi l'image du Père s'extériorise en nous par l'image du Fils. Dans le Fils, nous sommes destinés à être des fils. C'est en cela que consiste notre ressemblance à Dieu (I Cor. 1 : 9 I Jean 3 : 2). Christ, centre historique du salut est, en même temps, le prototype de l'ultime perfection de l'univers.

De plus, la conformité au Christ est le but final de la rédemption, non seulement sur le plan moral, mais encore en ce qui concerne le corps spirituel futur. C'est pourquoi le Christ entra dans la gloire avec un corps humain glorifié (Jean 20 : 14-29; Actes 1 : 11) et nous l'en attendons comme Sauveur, lui qui doit rendre « notre corps d'humiliation conforme au corps de sa gloire » (Phil. 3 : 21). « Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre; le second homme est du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes ; Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste » (I Cor. 15 : 47-49).

d) *Le but.* — Quand ce corps spirituel sera donné (Rom. 8 : 23), le but de tout salut sera complètement atteint. La nature du royaume de Dieu se déploiera: vérité, justice, paix (Rom. 14 : 17) et la gloire habitera tous ceux qui se réveilleront à l'image de leur Dieu. Liberté, spiritualité et béatitude du Créateur seront parfaitement déployées dans la sainteté de leur volonté, dans la sagesse de leur connaissance et la plénitude heureuse de leurs sentiments.

A tout cela s'ajoute quelque chose de spécial. Par la création de l'homme, Dieu a la pensée manifeste d'en faire une créature pure et heureuse, capable de le glorifier, à l'exemple des anges; mais encore, Il le charge d'une tâche spéciale en rapport avec la terre qu'Il lui confie comme sphère de gouvernement.

3. *L'homme, gouverneur de la terre*

« Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez » (Gen. 1 : 28). Ces mots expriment pleinement l'office royal de la race humaine. La capacité lui en est donnée. C'est l'esprit humain qui se révèle principalement à travers la faculté du langage.

a) *Le commencement.* — Qu'est-ce qu'un mot? Un son, une note, une tonalité qui sort de la bouche. Mais plus encore. C'est le porteur d'un mouvement de l'esprit, un instrument de l'intelligence, un signe sonore et un symbole tangible d'une activité de l'âme. Ce n'est qu'à travers ce don de l'esprit et de la parole que l'homme devient réellement homme; ainsi seulement qu'il reçoit la capacité de se développer intérieurement.

C'est par la parole qu'Adam, au paradis, commence l'exercice de son autorité royale. Dès le début, avant même la création de la femme, Dieu lui amène les créatures de la terre ou des nues afin que, discernant leur nature, il puisse leur donner un nom approprié (Gen. 2 : 20) et devienne ainsi leur « roi » couronné par le Créateur. Spirituellement parlant, le langage devint pour ainsi dire le sceptre de l'humanité »³⁵

³⁵ Le langage n'est donc pas, comme l'affirment certains philosophes non croyants, une invention de l'homme forgée petit à petit au sein de la société au moyen d'échanges mutuels. Dieu « parla à Adam avant même de lui donner Eve. De même, Adam fit usage du langage pour l'appellation à donner aux animaux. Le langage est bien plutôt une « émanation instinctive de l'esprit qui, sortant par la bouche, est une révélation perceptible de l'intelligence » (Platon). « Esprit audible » dira Bettex. En tant qu'aptitude inhérente, le don du langage était présent en l'homme depuis le commencement, mais il demandait à être « libéré », ce que Dieu fit en laissant à l'homme le soin de donner un nom aux animaux. Ce que fut ce langage originel dans le paradis, on ne peut évidemment le déterminer.

b) *La teneur du mandat.* — La terre — au moins en dehors du paradis — bien que créée et gouvernée par le Très-Haut, n'avait pas encore complètement atteint son but. Partout existait encore, au temps où l'homme fut créé, la condition de désharmonie introduite par la chute de Satan (Rom. 8 : 20-21). L'histoire biblique des commencements indique dans une certaine mesure que la terre elle-même, en dépit de son divin «re-commencement » établi avec la création de l'homme, était encore partiellement sujette à l'opération des puissances démoniaques. Cela ressort du commandement donné par Dieu à l'homme, non seulement de cultiver le jardin, mais encore de le « garder ». Cela découle aussi du fait qu'il fut tenté par une puissance hostile à Dieu, apparaissant *sur la terre*. Par ailleurs, si la terre avait été partout un lieu de vie et de perfection absolue, il n'y aurait eu nul besoin d'un paradis ! De toute évidence, le premier homme créé était de beaucoup supérieur à la terre de par son habileté et sa charge. Il convenait donc qu'une région spéciale lui fût préparée qui soit une résidence en rapport avec son rang et avec la dignité de son appel.

Ainsi, l'établissement d'un jardin paradisiaque, du point de vue de la Bible, témoigne du caractère encore imparfait de la terre, en dehors du paradis³⁶. Et l'extension du gouvernement — mais dans la soumission à Dieu — signifiait que les choses terrestres, dans la sphère mondiale des intérêts moraux, allaient être progressivement ramenées à Dieu par une conduite constante de la création vers la rédemption et la perfection. Le paradis était le point de départ de la nature dans son ascension vers la sphère de l'esprit. Tel était le but que Dieu lui avait assigné « de telle sorte que, à partir de là, la terre entière se développât en un paradis ». Le jardin est le lieu très-saint; Eden, le lieu saint; toute la terre environnante, le parvis. Le but est la transfiguration du tout à la ressemblance magnifiée du Très-Saint³⁷. Dans cette optique, Adam doit être regardé non seulement en tant qu'individu, mais encore comme ancêtre et représentant organique de toute sa descendance déjà vue en principe « en » lui (I Cor. 15 : 22; Rom. 5 : 12-21).

C'est pour cela que Dieu dit premièrement : « Soyez féconds, multipliez et remplissez la terre » et après seulement : « assujettissez-la et dominez sur elle » (Gen. 1 28). Le jardin du paradis est commencement et fin, départ et arrivée, base, programme et type de toute la tâche de l'homme sur la terre !

Ce but ne peut être atteint par l'homme qu'au sein d'un conflit moral dans lequel il ait la redoutable possibilité de céder au mal. Il ne peut « conquérir » (ou « soumettre »), il ne peut obtenir la couronne du « vainqueur » qu'au sein d'un conflit. Satan, par ailleurs, l'adversaire de Dieu, ne saurait admettre que l'homme créé pur et bon par son ennemi reste inattaqué. Dès le début s'ouvrira donc une lutte hautement significative faisant du paradis :

³⁶ Le témoignage de la géologie confirme une telle conclusion. Il est facile de reconnaître scientifiquement que plusieurs formes présentes de la vie végétale ou animale ont une ressemblance extraordinaire, voire une similitude quasi exacte avec les formes de vie correspondantes de l'âge tertiaire et même de la fin de l'âge secondaire, ce qui indique une évidente relation organique entre elles. Si l'on veut enseigner que la terre tout entière était libre de toute mort et de toute désharmonie au temps du premier homme, on doit aboutir inévitablement à une conclusion hautement improbable. Les espèces animales du tertiaire, comparables (!) à celles que nous connaissons présentement — nous pensons surtout aux carnivores — auraient été détruites d'abord ou bien leurs instincts, leur forme d'alimentation et, en conséquence, toute leur structure corporelle eut été transformée anatomiquement et physiologiquement pour être à nouveau replongée dans les conditions du tertiaire, lors de la chute de l'homme. Accepter cela présente bien plus de difficultés que de reconnaître une parenté entre les formes présentes de la vie et les fossiles. Il est plus aisé de croire que pendant le temps du paradis, les espèces animales, en dehors du jardin sont demeurées en leur premier état, au moins partiellement sauvages. Si l'homme avait exercé et progressivement étendu sa fonction de souverain — en accord avec le plan de Dieu — le monde animal aurait été finalement gagné et libéré des liens de la sauvagerie et de la mort.

³⁷ Franz Delitzsch.

III. L'arène d'un gigantesque conflit

Par là, le paradis entra dans le cadre cosmique de la supra-histoire universelle. Derrière le jardin s'étend le monde de Dieu et des étoiles; en arrière-plan se dessine la plus grande révolte qui ait jamais existé, le conflit qui opposa Satan à Dieu, L'objet de la tentation était évidemment adapté à l'intelligence infantile de la jeune humanité. De là le commandement relatif au fruit de l'arbre³⁸.

En n'en mangeant pas, c'est-à-dire par la victoire sur la tentation, la conscience morale d'Adam, par l'exercice de sa liberté de choix, eût atteint la liberté d'autorité et son service de gouverneur de la terre fût devenu effectif. Chaque victoire sur la tentation eût muri et approfondi sa vie intérieure. Il eût reconnu toujours plus clairement ce qui est bon de ce qui est mal, passant progressivement de la condition de *l'innocence* à celle de la *maturité* de l'adulte; tout cela, dans une *sainteté* victorieuse et jusqu'à atteindre une perception du bien et du mal comparable à celle de Dieu. «Cet arbre de la connaissance du bien et du mal était devenu à la foi l'autel et la tribune d'où Adam avait à rendre au Créateur l'obéissance légitime, à reconnaître la parole et la volonté de Dieu et à lui donner grâce.

Si Adam n'était pas tombé, cet arbre aurait été semblable à un temple ou à une cathédrale (Luther). L'arbre était encore un signe de l'autorité de Dieu sur l'homme et de la soumission de l'homme à Dieu. Même lorsqu'Il interdit, Dieu souhaite bien plus donner que refuser. L'arbre avait enfin un but divin: servir d'instrument dans la main de Dieu pour l'éducation de l'homme et, par là, amener la transfiguration de la terre. Alors vint le péché; l'homme perdit son éden en sorte que le paradis, cette habitation de délices et de satisfaction, devint:

IV. Le lieu d'une lutte tragique

Le serpent avait promis à l'homme la connaissance du bien et du mal. En un sens — dénaturé il est vrai — il tint parole. Seulement, au lieu de percevoir le mal du haut des sphères élevées du bien, il perçut le bien des profonds abîmes du mal. Selon le plan de Dieu, l'homme aurait dû, par la victoire sur la tentation, percevoir ce qui est bon et ce que « serait » le mal; à travers le péché, l'homme perçut en même temps ce qui est mal et ce qu'aurait pu être le bien. Parce qu'il a péché concernant l'arbre de la connaissance, il doit maintenant être coupé de l'arbre de vie (Gen. 3 : 22-23). La mort entre dans la race humaine et l'enfer de l'homme commence en son paradis.

L'homme ne pourra pourtant jamais oublier son lieu natal. Tous les peuples ont chanté leur « paradis perdu ». Tous ont espéré, attendu et aspiré après son retour. Oui, l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, selon le mot du poète. C'est pourquoi le paradis est:

³⁸ On pourrait objecter que manger le fruit défendu n'est au fond qu'un *petit* péché, comme mordre en cachette dans une friandise. Mais le péché du premier couple n'était pas simplement d'avoir voulu goûter le fruit, mais d'espérer atteindre une gloire égale à Dieu par un chemin prohibé et en dehors de son contrôle (Gen. 3 5). Cette prohibition du fruit de l'arbre était donc essentiellement spirituelle, puisqu'elle établissait sur l'homme l'autorité de Dieu, seule vraie source de tout ce qui est bon.

V. Le but attendu d'une humanité nostalgique

Leurs espérances ne seront pas déçues. L'histoire de la fin rejoint l'histoire du commencement. De même qu'au premier âge de notre histoire il exista un paradis terrestre, ainsi, à la fin, sera instauré un paradis céleste, sur une nouvelle terre (Apoc. 22 : 1-5).

De plus, le Seigneur permet que, même après la chute, subsiste la haute vocation de l'homme. C'est pour cela que la glorification de la terre reste en relation éternelle avec le perfectionnement de l'humanité³⁹. De là, l'attente fervente de la création soupirant après la manifestation des fils de Dieu (Rom. 8 19) parce qu'elle ne peut être rendue participante de la liberté tant que les enfants de Dieu ne seront pas eux-mêmes manifestés en gloire (Rom. 8 19-22).

Vint le moment où l'humanité atteignit *en Christ* son but béni. Venu sur la terre, Il compléta son oeuvre. Il s'humilia, monta en croix pour y porter les péchés de l'humanité. Ressuscité, Il gagna les cieux, où Il est maintenant assis à la droite du Père jusqu'à ce qu'enfin Il y introduise son propre peuple glorifié, au jour où Il se le présentera à lui-même et au Père (Eph. 5 : 27; Hébr. 2: 13). Comme Fils de l'homme, Il a rendu parfaite l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire ici-bas. Comme homme, Il porta la couronne d'épines que lui offrait la terre révoltée et maudite. C'est pour cela qu'un jour, Il régnera en tant qu'homme sur la même terre enfin rachetée et libérée de la malédiction (Eph. 1 : 22). Le divin rédempteur est devenu homme et comme tel a racheté le gouverneur humain de la terre. Il l'a uni à lui-même dans une éternelle et inséparable unité et a effectué, en même temps, le rachat de la terre. Tel est le chemin que trouva la grâce. Ainsi subsiste la vocation initiale de l'homme, identique, mais maintenant remplie d'un contenu entièrement nouveau. En Christ, son chef, l'humanité atteint le but de son mandat. Comme dernier Adam, le Christ est pour elle, centre, couronne et étoile (I Cor. 15 : 45, 21-22; Rom. 5 : 12-21). Toute la race humaine est comme « un cercle dont Jésus-Christ est le centre toujours plus manifeste au cours de l'accomplissement du salut ».

Mais que Dieu, dans la poursuite de son grand objectif universel, n'ait pas mis de côté l'homme, dont l'indignité à une si haute vocation avait pourtant été rendue évidente par la chute, voilà qui est l'un des plus profonds secrets du conseil de sa grâce. Les dons de la grâce et l'appel de Dieu sont irrévocables (Rom. 11 : 29).

Il en est *ici*, dans la sphère la plus large, comme d'Israël dans une sphère plus étroite. La même note de la grâce de Dieu résonne, toujours semblable à elle-même, à travers le péché et la misère, la destruction ou le salut. En dépit de tout, le perfectionnement de la création se rattache à l'homme. Le développement en suit des chemins qu'il n'aurait pas suivis, n'était la chute de l'homme, mais le but final demeure. Et c'est parce qu'il demeure établi dans le plan de Dieu que l'homme soit le canal de bénédiction pour la création, que le diable ne peut être jeté dans l'étang de feu et qu'il ne peut y avoir un nouveau ciel et une nouvelle terre *qu'après*

³⁹ Les Ecritures font état, à plusieurs reprises, d'une profonde relation dans l'histoire du salut, entre la terre et l'humanité. «Le paradis correspond à l'homme dans l'innocence, la terre maudite à l'homme en tant que créature déchue. Il en est de même pour Israël, peuple de Dieu, à qui correspond la terre promise comme image du paradis futur. Parallèlement à chaque déclin religieux et moral de ce peuple survient la désolation pour sa terre (Deut. 28 : 15 ss. ; Joui 2 ; Soph. 1 : 14 ss.) à chaque période de renouveau spirituel correspond une floraison de la nature (Deut. 28 : 8 ss. ; Ps. 72 : 16-17; Es. 35; Osée 2 : 23). A la mort du Christ, le soleil s'obscurcit tandis que s'annonçait le renouvellement de la terre par un tremblement de terre. Similairement, lorsque, au temps de l'antichrist, s'accuse un accroissement de péché, une détresse accrue doit venir sur la nature (Apoc. 16 : 1 ss.). Mais, dans le royaume millénial, la nature participera à la bénédiction de la totalité de l'humanité (Es. 11 par exemple). En fin de compte, le vieil univers périra quant à sa forme (II Pierre 8: 10; Apoc. 21) avec la clôture de l'histoire humaine, en sorte qu'avec la glorification de l'humanité rachetée puisse paraître une « nouvelle terre » glorifiée (Apoc. 21 : 1).

le grand trône blanc, c'est- à-dire après la conclusion de l'histoire de la rédemption de l'humanité (Apoc. 20-21; c.f. 20 : 11-15).

CHAPITRE II Péché et grâce

Profonde fut la chute de l'homme, mais bien plus profonde fut la compassion de Dieu (Rom. 5 : 20). L'homme pécheur lui-même resta l'objet de l'amour divin (Jean 3 : 16).

Les conditions du monde allaient cependant en être changées et de nouveaux principes allaient gouverner toute l'histoire de l'humanité.

I. Le principe du rachat

Sans la chute, le progrès humain e t été une graduelle ascension, une histoire de bénédictions sans cesse croissantes. Au lieu de cet épanouissement ininterrompu de l'homme s'imposa la nécessité, mais aussi la possibilité de sa rédemption. Dès lors il s'agira non plus de *l'évolution* de ses possibilités latentes, mais de la *révolution* de son esprit par l'action de l'amour divin et par une re-création. La signification de la chute consiste en un changement des principes fondamentaux qui régiront tout le développement humain.

L'homme n'était pas tombé au-delà de tout espoir. Il demeurait « rachetable » ; Dieu devint pour lui rédempteur. La possibilité du rachat a pour fondement un double fait: l'homme n'est pas l'auteur du péché; sa chute est le fruit d'une tentation extérieure. Sans cela, il aurait eu en soi la source du péché et aurait été un diable. Mais parce qu'il n'a pas « produit » le mal, ni avant ni en sa chute, il ne s'identifie pas lui-même au mal après sa chute. Il sent bien que le péché est quelque chose d'étranger à lui-même, en sorte qu'il fait une distinction entre lui-même et le mal. Cela apparaît dans son sentiment immédiat de honte et à travers son souci de couvrir sa nudité d'une ceinture de feuilles de figuier (Gen. 3 : 7, 10). Cette dernière tentative de vaincre le mal était bien vaine, il est vrai; c'était pourtant un signe évident de la volonté de l'homme de ne pas succomber à l'impudence et à l'abjection; à la pensée mise en acte contre sa conscience, il n'ajoutait cependant pas le meurtre délibéré de celle-ci. Les feuilles de figuier devinrent ainsi le symbole et l'incarnation de sa volonté de fuir le mal. La honte, à travers le sentiment de culpabilité et d'impuissance, devint comme une forme de défense, inconsciente sans doute mais réelle, contre l'emprise de la chair. On peut y voir une première réaction contre la puissance du péché. Dans la mesure où il ne se sentait pas en mesure de vaincre le mal, au moins essayait-il de le fuir.

II. Le principe de l'auto-justification de Dieu

Le péché aveugle, en sorte que l'homme ne peut réaliser sa propre corruption (Eph. 4 : 18; Apoc. 3 : 17). Il croit découvrir le bien en lui-même et va jusqu'à défier sa propre nature (II Thess. 2 : 3-4). « L'humanité est déité, vue d'en bas. » Aussi longtemps que l'homme croit cela, il ne peut parvenir à la rédemption (Mat. 9 : 12).

Il faut donc que lui soit donnée l'occasion d'essayer sa force dans toutes les directions, de manière à parvenir finalement à la découverte et à la reconnaissance de son impotence. L'écroulement ou faillite de l'humanité doit devenir la méthode divine de reconstruction; elle inclut dans le plan de salut les milliers d'années et les formes diverses de la révélation à travers époques et âges. Chaque période de ce plan salvateur aboutira donc à la révélation de la faillite humaine, l'ensemble ayant pour but éducatif d'établir, sous les angles les plus divers, la banqueroute de l'homme naturel. Ainsi sera finalement manifestée l'insuffisance de toutes les puissances morales de l'individu et de toutes les formes sociales de la communauté. En même temps le plan de salut en Christ apparaîtra dans toute sa lumière, non seulement

comme le seul plan proposé, mais encore comme le seul possible. Et Dieu, devant sa création entière, dans les cieux et sur la terre, sera pleinement justifié d'avoir ordonné cet unique chemin de salut. C'est en son cours que la révélation fera la preuve de sa propre nécessité selon qu'il est écrit: « afin que tu (Dieu) sois trouvé juste dans tes paroles, et que tu triomphes lorsqu'on te juge » (Rom. 3 : 4).

III. Le principe de la faillite humaine

En fait, l'homme ne pouvait rendre sa chute plus complètement manifeste qu'il l'a fait et doit le faire encore

— que Dieu lui donne l'auto-détermination,
le voilà tombant dans la licence⁴⁰ à l'époque de la mise à l'épreuve de sa liberté;

— que Dieu lui donne l'autorité,
il se met à opprimer à l'époque⁴¹ post-noahmique;

— que Dieu lui fasse des promesses,
il tombe dans l'incrédulité⁴² à l'époque des patriarches et dans l'âge suivant;

— Dieu lui montre-t-Il son injustice⁴³,
il s'exalte lui-même dans sa propre justice⁴⁴ à l'époque de la loi;

— Dieu lui propose-t-Il son Christ,
il se choisit l'Antichrist⁴⁵ à l'époque de l'Évangile;

— Dieu lui donne-t-Il le roi,
il suit le rebelle⁴⁶ à l'époque du millénium.

Telle est la continuelle rébellion de l'homme contre Dieu.

Ce qu'Israël fut, à son échelle propre, l'humanité l'est sur une large échelle: un peuple «dont le cœur est égaré » (Ps. 95: 10). Pas étonnant que chaque dispensation finisse par un jugement divin !

— la période de l'Éden,
par l'expulsion loin de l'arbre de vie;
— la période de mise à l'épreuve de la liberté,
par le déluge;
— la période post-noahmique,
par Babel et la dispersion;
— la période de la loi,
par la dispersion d'Israël;
— la période de l'Église,
par la tribulation sous le règne de l'Antichrist, et
— la période du royaume de gloire,
par la destruction et la ruine dernières (Apoc. 20 : 9).

⁴⁰ Spécialement chez Lémec (Gen. 4 : 23-24).

⁴¹ Comme ce fut le cas de Nimrod.

⁴² En particulier, Israël au désert (tant de fois désobéissant et murmurant).

⁴³ La loi fut le miroir du péché (Rom. 3 : 20; 7 : 7).

⁴⁴ Spécialement les pharisiens (Rom. 2: 17-21).

⁴⁵ Jean 5:43; Apoc. 13.

⁴⁶ Voir Gog et Magog (Apoc. 20 : 7-10).

Mais lorsque toutes les possibilités concevables auront été épuisées, lorsque le règne du monde aura connu ses diverses formes, alors paraîtra triomphalement le royaume de Dieu (Apoc. 11 : 15) sur une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux où la justice habitera éternellement (II Pierre 3 :13).

IV. Le principe du résidu fidèle

Si tel est le but à atteindre, les jugements ne doivent jamais être totaux. Autrement, le rapport entre ce qui est passé et ce qui est à venir serait perdu. Ce qui survient à leur suite serait différent et indépendant plutôt que continuation et progrès. Cela signifierait, en fait, que l'univers n'est rien d'autre qu'une déclaration ouverte de la faillite de Dieu et de tous les principes d'éducation de l'humanité.

Il doit donc toujours subsister un reste qui, sauvé du jugement (Es. 10 : 21-22; 11 : 11 ; Ez. 5 : 1-4, surtout y. 3; I Rois 19: 18; Rom. 11 : 1-10), devienne le fondement d'un développement ultérieur.

Une nouvelle vie doit toujours sortir du sein du jugement; sans cela l'unité du tout ne saurait être conservée et le « futur » ne saurait être organiquement lié au passé ou au présent.

Telle est la signification des hommes pieux dans le monde. Dans le jugement, ils sont les agents de chaque nouveau commencement et témoignent de l'unité du plan salvateur. C'est à travers ce «petit troupeau» que le grand salut manifeste sa cohérence et sa continuité organiques. Ce sont eux seuls, les insignifiants de la terre, qui sont l'humain fondement d'une rédemption ainsi rendue possible. Sans eux, chaque élément de la révélation tomberait en pièces. Facteurs apparemment superflus dans les affaires du monde, ils sont, en fait, « les co-ouvriers de Dieu à travers qui le monde est déterminé quant à sa continuation et à son organisation finale. Leur marche avec Dieu sauve l'avenir du monde » (Krocker). Ils sont ainsi les vrais porteurs de l'histoire en général et, dans l'Écriture, les véhicules de la chronologie du monde⁴⁷.

Deux lignes courent ainsi au long des âges. D'une part, la maturation du « grand » monde en vue de la tempête du jugement; d'autre part, la préparation du « petit troupeau » en vue de la délivrance.

Ce peuple se dresse parmi les peuples tel un roc au sein des flots. Les portes du séjour des morts elles-mêmes ne pourront avoir raison de lui (Mat. 16 : 18) ; avec sa stabilité demeure ou tombe toute espérance pour le monde, et derrière toute espérance se dresse la fidélité du Rédempteur à son alliance.

Que le chêne majestueux de la civilisation humaine soit toujours à nouveau jeté à terre par la cognée du jugement divin, une nouvelle vie n'en cessera pas moins de couler de ses racines (Es. 6 : 13; 11 : 1), du « petit troupeau » à qui est donné le royaume éternel (Luc 12 : 32). A travers la nuit du jugement brille sans cesse le rougeoiement d'un jour nouveau et dans les nuages tempétueux de la colère apparaît l'arc-en-ciel lumineux du divin Rédempteur (c.f. Gen. 9 : 13).

⁴⁷ La Genèse ne donne de numérotations historiques que pour les généalogies de la lignée élue, spécialement Seth-Noé (ch. 5) et Sem-Abraham (ch. 11 : 10 ss. ; voir aussi 25 : 20 ; 37 : 2). Dans les tables des ancêtres de la lignée non-élue, il n'y a aucun nombre historique (Caïn, Gen. 4 : 17-26 ; la table des peuples, ch. 10; Lsmael, 25 12-16; Es. 36 : 1-8). Pour Dieu, seule est « histoire » l'histoire du « petit troupeau».

V. Le principe de la primauté du second sur le premier

Toujours Dieu choisit les insignifiants (I Cor. 1 26-27). Ainsi détruit-Il l'orgueil du pécheur. On le voit, tout au long du cours de l'histoire de la rédemption, maintenir ce principe, choisissant les jeunes de préférence aux vieillards, les petits plutôt que les grands, les seconds plutôt que les premiers...

- non pas Caïn, mais Abel, puis Seth, son remplaçant;
- non pas Japhet, mais Sem;
- non Ismaël, mais Isaac;
- non Esaü, mais Jacob;
- non Manassé, mais Ephraïm (Gen. 48 : 14);
- non Aaron, mais Moïse (Ex. 7 : 7);
- non Eliab, mais David (I Sam. 16 : 6-13);
- non l'ancienne, mais la nouvelle alliance (Héb. 8 : 13); et surtout
- non pas le premier, mais le dernier Adam (I Cor. 15 : 45).

Ainsi, Dieu ôte continuellement le premier pour établir le second (Héb. 10 : 9). Il choisit le faible d'ici-bas pour faire honte au fort (I Cor. 1 : 27). Il appelle le dernier pour lui donner la première place tandis que le premier devient le dernier (Mat. 19 : 30). Tout ceci arrive afin que « nulle chair ne se glorifie devant lui » mais que « celui qui se glorifie mette sa gloire dans le Seigneur (I Cor. 1 : 29, 31).

VI. Le principe de la réformation permanente

Quel en fut le fruit? Des commencements pleins de vie, pleins de force, marqués par une abondance de grâce ne sortit jamais qu'une race apostate. Trois générations (Juges 2 : 7-11) suffisaient à faire perdre ce que les pères avaient acquis par la foi.

Jérusalem devint donc finalement semblable à Babel et tomba comme elle sous le jugement de la destruction, exactement comme il en fut du « premier monde ».

Afin qu'en dépit de cela le plan divin ne soit pas mis en échec, il fallait qu'à l'intérieur de ce cercle superficiel (dont les pères avaient été les porte-flambeau d'une précédente réformation), un nouveau cercle plus petit apparaisse, dont les membres deviendraient les porteurs présents de la révélation, afin qu'en eux la réformation du passé puisse, pour ainsi dire, renaître en une nouvelle réformation. Et parce que cela s'accomplit toujours à nouveau, dans le cours du temps, le processus entier de rédemption est gouverné par le principe d'une continue réformation. L'histoire du salut est semblable à une route aux nombreux virages mais qui, néanmoins, poursuit sa course en avant d'une manière ininterrompue.

VII. Le principe de la progressivité de l'histoire du salut

Lorsque Dieu permet un nouveau commencement, ce n'est jamais un simple retour à l'ancien état. De l'écoulement sort, par chaque réformation, la semence d'un programme de vie pour l'avenir. Dans la sphère de la Bible, comme partout ailleurs, il y a une ascension, une évolution d'en bas vers en haut, du demi-jour à la pleine clarté (Mat. 13 : 16-17; I Pierre 1 : 10-11 ; Jean 16 12-13). En Abraham, Dieu s'était choisi une personne, puis en Jacob, une famille; au Sinaï, c'est une nation. Dans l'âge présent, Dieu rassemble pour lui un peuple tiré d'entre toutes les nations (Actes 15 : 14) ; dans l'avenir, le royaume de Dieu unira tous les

peuples dans une communion universelle (Es. 2 : 2-4; 19 25); finalement il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre (Apoc. 21 : 1).

Tout cela est essentiellement le travail de Dieu et non un « progrès » humain. Ce n'est pas une ascension de la créature, mais une condescendance du Créateur s'abaissant des hauteurs les plus inaccessibles jusqu'en nos profondeurs. Ce n'est nullement un développement des capacités humaines jusqu'à l'accomplissement de l'humanité la plus idéale, mais le fruit de l'initiative et de l'intervention directrice de Dieu menant l'humanité vers des buts éternels fixés par son amour et réalisés par sa puissance.

Par l'action divine d'en haut vers en bas, l'être terrestre sera conduit d'en bas vers en haut jusqu'à ce qu'enfin la gloire de Dieu soit manifestée dans les choses créées et terrestres alors transfigurées en célestes (Mat. 27 : 51; Jean 3 13).

CHAPITRE III : L'aube du salut

Le commencement de l'humanité a été comparé à un matin ensoleillé. Du sein de l'éternité, le temps parut, si l'on peut dire, portant en ses mains le bonheur. Dieu unissait le ciel à la terre dans la bénédiction du paradis. Hélas, le péché vint, pareil à une tempête dévastatrice, entraînant au loin cette splendeur matinale. La terre allait, dès lors, reposer dans l'ombre de la mort.

Par sa désobéissance, l'homme avait renié la souveraineté de Dieu, repoussant ce maître suprême loin du trône de son cœur. Le péché est mutinerie contre Dieu, révolte contre le Très-Haut, rébellion de la volonté individuelle contre l'ordre universel. Le « moi » humain avait pris ainsi la place du Dieu détrôné. Selon la pensée de Dieu, l'homme aurait dû être comme un point de la circonférence, avec Dieu pour soleil et centre. Au lieu de cela, la créature plaça son « ego » au centre et fit tourner autour de soi tout le reste, Dieu et le monde. C'est pourquoi Dieu l'a livré à lui-même, en sorte que l'homme est maintenant captif de son « moi ». Il en attend bonheur et rédemption. Il le flatte, le justifie, en fait l'unique objet de ses pensées.

« A ce *moi* se rattache le monde que, dans son illusion, l'homme a préféré à Dieu. En même temps que le *moi*, le monde gagne à son tour ce trône intérieur et *Dieu lui abandonne les hommes*. Et parce que ni le moi, ni le monde ne peuvent remplir en l'homme la place vide de Dieu, il s'installe dans l'âme humaine une faim dévorante d'auto-justification, faim du monde, des possessions, du plaisir. Cette faim insatiable et sans frein prouve bien qu'il fut un temps où Dieu satisfaisait ce cœur humain voulu pour lui. »

Les conséquences du jugement divin furent sévères, jusque *dans les détails*.

La femme fut atteinte dans sa plus haute vocation de mère et d'épouse (Gen. 3 : 16). Le cercle de la famille et de la maison fut soumis à la pression d'inquiétudes de toute sorte.

L'homme fut frappé en sa vocation, dans le cercle plus large de *son* travail et du pain à gagner (Gen. 3 : 17-19). En lui était comprise en même temps la vocation de la race humaine. Adam, en tant que chef de la femme, était en effet le représentant de toute la race. Peine dans le travail, maladie, souffrance et mort furent dès lors le lot d'amertume de tout homme. La mort spirituelle (Gen. 2 : 17) entra au moment du péché, comme symbolisée par la perte de l'arbre de vie. L'esprit s'étant volontairement séparé de Dieu, *son* centre, les puissances vitales du corps et de l'âme s'arrachèrent à *leur* centre: l'esprit. La fin de cette dislocation du corps, de l'âme et de l'esprit, c'est la mort (Rom. 6 : 28). Tout de suite, la vie ne fut plus qu'une mort graduelle, et la naissance, le commencement de la mort⁴⁸.

Adam, comme ancêtre de l'humanité, était en même temps son représentant organique. La mort s'étendit à toute sa descendance. De là les conséquences universelles de la chute (Rom. 5 : 12-21 ; I Cor. 15 : 21-22).

C'est en qualité d'esprit, âme et corps, que s'accomplit la propagation de l'humanité ; il existe une mystérieuse relation organique entre chaque individu et la race humaine tout entière (Actes 17 : 26).

De là, l'accent mis dans les Ecritures sur les arbres généalogiques (par exemple, Gen. 5 ; I Chron. 1-9) et la signification des lois sur l'héritage des familles et des peuples. C'est pour cela qu'apparaissent entre les nations et les races des similitudes et des divergences

⁴⁸ Le corps humain, avant la chute, n'était pas strictement immortel; il était capable de mortalité. Mourir était possible, mais non pas nécessaire. Comme l'a établi Augustin, l'homme possédait à la fois la possibilité de ne pas pécher et de ne pas mourir (*posse non peccare et mori*) et la possibilité de pécher et de mourir (*posse peccare et mori*). Par la victoire sur la tentation, il aurait dû atteindre à l'impossibilité de pécher et de mourir (du *posse non peccare et mori* au *non posse peccare et mori*). Après sa défaite, il se trouve dans l'impossibilité de *ne pas* pécher et mourir (il est dans le *non posse non peccare et non mori*).

caractéristiques en même temps qu'un héritage de pensées et de sentiments correspondants. De là aussi la transmission, de génération en génération, des imperfections et défaillances du caractère des ancêtres, l'avance progressive du mal et la corruption radicale et totale. De là encore, l'état de perdition de chaque individu et la condition empoisonnée de tout l'organisme. C'est cela le péché originel. « Il n'en est pas un qui fasse le bien, pas même un seul » (Ps. 14 : 3, c.f. 51 : 7 Jean 8 : 6; Gen. 8 : 21; Hébr. 7 : 9-10).

La somme totale de tous les hommes naturels forme un énorme organisme racialement articulé dont chaque individu est membre, inéluctablement, par le seul fait de sa naissance. Il est « en » Adam (I Cor. 15 : 22). L'humanité n'est pas la somme numérique de beaucoup de personnes individuelles distinctes, c'est un seul « corps » colossal qui, conformément à ses origines et à sa nature, « étale » et ramifie son premier père, Adam, en une multitude de branches différentes. Cela implique l'inclusivité et la portée universelle du péché (Rom. 5: 12; 3 : 10-12, 23), la nécessité de la nouvelle naissance pour chaque homme individuellement (Jean 3 : 3) et l'inéluctabilité de l'incarnation du Christ comme sauveur et rédempteur (Rom. 5: 12-21).

La nature. — En même temps qu'à travers sa désobéissance Adam reniait la seigneurie de son Créateur sur lui-même, il brisait sa propre seigneurie sur la création. Il est vrai qu'en elle-même, celle-ci subsiste. La vocation de gouverneur est partie intégrante de son inaliénable ressemblance à Dieu⁴⁹. Mais l'exercice de cette seigneurie et son extension plongent cet homme séparé de Dieu dans des difficultés sans cesse nouvelles. Ce qui aurait dû être bénédiction est devenu source d'auto-destruction⁵⁰.

Ainsi, sa vocation la plus noble a-t-elle entraîné la ruine la plus profonde.

Mais il y a plus. La création terrestre *elle-même* a été frappée. « La tête est-elle à Dieu, ainsi sont aussi tous les membres; la couronne de la création vient-elle à tomber dans la poussière, tous les sujets aussi sont projetés à terre avec fracas » (A. Köberle). Ainsi le veut le lien organique qui unit l'esprit et la nature. Il en découle une association précise entre la détresse corporelle et la détresse spirituelle, entre la culpabilité et la souffrance du monde, entre le péché de l'homme et les gémissements de la création⁵¹.

L'objet de la tentation est assimilé au règne végétal; l'instrument du tentateur appartient au règne animal. C'est pour cela que, à cause de l'homme, ces deux domaines, végétal et animal, restent sous la malédiction (Gen. 3 : 17); la création qui, à travers l'homme, aurait dû progresser vers la rédemption et la perfection, demeure, jusqu'à maintenant, soumise à la vanité.

Aussi la création présente-t-elle aujourd'hui cette désharmonie paradoxale où s'opposent bonheur et malheur, sagesse et absurdité, finalité et confusion, au point de rendre également impossible foi en Dieu et négation de Dieu⁵². Jubilation et lamentation, amabilité et cruauté, joie de vivre et amertume de la mort, tout cela convulse maintenant tout l'organisme mondial. Présentement, la nature est pareille à un temple sublime, mais en ruines, dont les inscriptions profondément significatives auraient été malicieusement caricaturées par une main hostile. Quant au gouverneur de la terre, il connaît *une* double dégénérescence. « Ou

⁴⁹ Voir pp. 39 et 64.

⁵⁰ Il suffit de penser aux effets terrifiants de certaines découvertes ou inventions.

⁵¹ A cela correspond bien la diagnose de la science médicale moderne et de la psychothérapie. Une sérieuse blessure dans le domaine psychique entraîne des conditions parallèles dans le domaine physique, de même qu'un relèvement de l'âme peut aider puissamment au relèvement corporel (Köberle).

⁵² Le monde est si beau que nous pouvons, pour un temps, en oublier Dieu et notre culpabilité envers lui. Et il est si terrible que cela suffirait à nous faire désespérer de Dieu » (Köberle). « Le monde nous parle en tant que révélation de Dieu, mais il se dresse aussi devant nous comme un rideau qui nous le cache. » De là aussi, l'hétérogénéité de l'humaine expérience commune de la nature et l'indécision de l'homme entre l'adoration et le mépris de la nature. L'Évangile, par son message de la transfiguration de la nature, relâche cette tension en résolvant toutes les dissonances actuelles de la nature par l'annonce de son introduction à venir dans la perfection finale.

bien, dans sa bestialité, il devient un ennemi pour la créature; ou bien, dans une crainte servile, il s'agenouille devant elle pour l'adorer. La déification de la nature commence où la connaissance de Dieu disparaît » et le « seigneur » devient à la fois esclave et tyran.

Dans la trame entière de la création est inscrit un sourd gémissement plaintif, semblable à une prière muette. « Dans son charme mélancolique, elle est semblable à une fiancée déjà complètement parée pour l'heure du mariage et auquel son fiancé est ravi au jour désigné. Elle est là, debout dans sa robe de mariée, une couronne de fleurs sur la tête, mais les yeux remplis de larmes »⁵³. Pourtant elle n'est pas assujettie sans espoir à son soupir (Rom. 8 : 20). Pareille à une vierge captive, mais debout sur le rivage, attendant sa délivrance d'une terre lointaine, elle soupire, tendue vers la rédemption qui doit l'arracher aux liens de la vanité⁵⁴. « Nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement » (Rom. 8 : 22).

Mais alors, qu'enfantera-t-elle? Les nouveaux cieux et la nouvelle terre I Toute sa longue attente sera apaisée et sa muette prière exaucée. « En ce jour-là je répondrai, dit l'Éternel. *J'exaucerai* les cieux et ceux-ci exauceront Jizréel » (Osée 2 : 21-22).

Mais l'amertume même de la terre vient servir la rédemption de l'homme. En ce qu'elle ne peut lui offrir ce qu'il en attend, elle l'aide à se libérer de ses fausses espérances et alimente son attente du paradis perdu. Les désappointements terrestres contribuent à libérer l'homme pour le tourner vers le céleste qu'il attend, de telle sorte qu'à la fin il puisse confesser « voici, mes souffrances mêmes sont devenues mon salut » (Es. 38 : 17). *Le jugement sur le serpent*. — C'est par la sentence qui frappe le serpent que pointe le plus clairement l'aube du salut (Gen. 3. 15).

Ce texte — première promesse — montre comment la grâce change en promesse pour l'homme, la malédiction prononcée contre le serpent. Lorsque le pécheur est devant Dieu en qualité d'accusé, attendant le verdict de condamnation, aucune promesse *directe* ne peut lui être donnée — et pour cause. Mais lorsqu'il écoute, tout tremblant, la sentence de destruction qui frappe son destructeur, cette sentence peut devenir pour lui un rayon d'espoir. Telle est la figure de l'Évangile initial! Au recto, jugement; au verso, promesse pour l'humanité. La signification de la prophétie est tout d'abord obscure. Si Satan est représenté par le serpent, sa « semence » ne peut être que la totalité des êtres démoniaques ou humains qu'il engendre au mal, cette « race de vipères » qui résiste à Dieu (Mat. 3. 7; 12 : 34; 23 : 33). Il s'agirait ainsi, non d'un individu mais d'une pluralité d'êtres. Et le parallélisme voudrait que la semence de la femme ne soit pas non plus une personne, mais une semblable pluralité de descendants, à savoir, la totalité des croyants qui allaient, par la foi, s'appuyer sur la promesse donnée à la femme.

Ce n'est *qu'indirectement* que les hommes purent acquérir l'idée d'une postérité de la femme pouvant se concentrer un jour en une seule personne. La phrase finale de la prophétie annonçait que *la semence* de la femme écraserait non pas seulement *les semences* du serpent, mais encore sa tête, le serpent lui-même. Cela permet peut-être, alors déjà, de discerner que la semence de la femme pouvait elle-même culminer aussi, un jour, en une tête, une personne.

Instruits par l'interprétation des prophéties postérieures et de leur accomplissement (spécialement Es. 7: 14; Mat. 1 : 21-23; Michée 5 : 2; Gal. 4 : 4), nous pouvons maintenant reconnaître que Dieu, ici, parlait pour la première fois du Christ, son Fils (Rom. 16 : 20; I Jean 3 : 8) — inclusivement et principalement, sinon exclusivement. Centre de l'humanité c'est lui qui est en même temps le centre de la postérité de la femme. Ainsi n'a-t-on aucune peine à comprendre pourquoi Dieu ne parla pas de la postérité de l'homme, ruais bien plutôt

⁵³ Schellung, dans son cours sur *La philosophie de la révélation*.

⁵⁴ Le mot grec *apokaradokia* est traduit « attente anxieuse » par Luther. Littéralement, il signifie l'action de « chercher du regard, intensément, la tête levée » (*kara* tête) ; le préfixe grec *apo* amplifie l'intensité. Paul compare la création à une forme humaine montant la garde dans une intense attente.

de la semence de la femme (c.f. Mat. 1 : 18)! Cette parole prophétique, relative à la blessure au talon et à l'écrasement de la tête du serpent, inaugurerait une merveilleuse série de déclarations divines, disant à l'avance « les souffrances réservées au Messie (c.f. la blessure au talon) et la gloire dont elles seraient suivies (c.f. l'écrasement de la tête) I Pierre 1 : 11. Le caractère double de la perspective prophétique apparaît déjà ici. La première et la seconde venues du Christ sont vues ensemble en une seule image (par exemple Es. 61 : 1-3, c.f. Luc 4 : 17-20). Dans ce sens, la promesse initiale est non seulement la source, mais encore le type original de toute prophétie messianique. En cette première parole d'espérance se cachent toute l'histoire et la règle du salut. « Générale, indéfinie, sombre comme l'antiquité reculée à laquelle elle appartient, semblable au sphinx redoutable devant les ruines d'un temple mystérieux, ainsi elle repose, merveilleuse et sacrée, au seuil du paradis perdu. La solution de son énigme ne pointa que longtemps après dans la prophétie israélite⁵⁵. Le fils de la vierge qui endura pour nous tous la blessure au talon, afin d'écraser pour nous tous la tête du serpent, c'est lui seulement qui souleva ce voile trop dense aux yeux des saints et des prophètes (Mat. 13 : 17 I Pierre 1 : 10-12) en ce qu'Il *l'a accomplie*. » Emmanuel seul, point culminant de la promesse, a pu mettre en pleine lumière l'étendue de la promesse.

« Le Nouveau Testament seul est la clé de ces hiéroglyphes de l'Ancien Testament. L'Évangile seul est l'exposition de l'évangile original. »

Immédiatement après cette première annonce de la rédemption, *Dieu couvre l'homme et la femme de peaux d'animaux*.

Pour la première fois intervient la mort par effusion de sang d'une créature innocente, et cela au bénéfice de l'homme déchu. Le principe du sacrifice est établi (Gen. 3 : 21)⁵⁶.

Les feuilles de figuier dans leur insuffisance étaient l'expression et le commencement de tout essai humain d'auto-rédemption; les premiers êtres humains à mettre leur confiance en la parole de Dieu et à se laisser couvrir par Dieu lui-même, au prix de l'effusion d'un sang innocent, étaient le type originel de ceux qui, par la foi dans le sacrifice de l'agneau de Dieu (Jean 1 : 29), allaient être couverts du vêtement du salut et de la parure de la pureté et de la sainteté éternelles (Es. 61 : 10; Mat. 22 : 11-12; Col. 3 : 12; Gal. 3 : 27).

Ce « revêtement », au commencement de l'histoire humaine, devenait ainsi une prophétie symbolique — ou symbole prophétique — du fait *central* de l'histoire du salut: la croix de Golgotha. Il suggérait en même temps la fin *bénie* où Dieu revêtira ses élus d'un corps de résurrection et des atours glorieux des noces (Phil. 3 20-21 II Cor. 5 : 2-4; Apoc. 19 : 8).

L'expulsion hors du paradis

Le péché étant séparation d'avec Dieu, Dieu étant la source originelle de toute vie, le péché est donc séparation d'avec la vie, mort pour l'esprit, l'âme et le corps (Rom. 6 : 23). L'homme ne peut plus trouver son paradis qu'en dehors du paradis.

Pour que la rédemption soit rendue possible, il doit y avoir expiation pour le péché; afin que cela soit juste, l'expiation doit correspondre à la culpabilité; par conséquent, consister pareillement en séparation d'avec le Créateur et d'avec la vie. C'est la mort (Héb. 9 : 22). C'est à ce seul prix que la vraie vie peut être restaurée. La rédemption doit consister en ceci: que la mort, la grande ennemie de l'homme, soit transformée en moyen de délivrance et que la peine du péché devienne en même temps le moyen d'y échapper. C'est seulement à travers la *mort* que la « mort » peut être mise à mort (Nomb. 21 6, 9; Jean 3 : 14)⁵⁷.

⁵⁵ Pour la première fois, elle apparut dans la prophétie de l'Emmanuel (Es. 7 : 14, cf. Michée 5 2), soit vers l'an 750 avant Christ, c'est-à-dire des millénaires après la promesse *que* nous considérons.

⁵⁶ Ainsi l'explique F. Delitzsch.

⁵⁷ Le Christ, à travers sa *mort*, a ôté la puissance de celui qui avait l'autorité de la mort, le diable (Héb. 2: 14). Sa mort sur la croix a tué l'ennemi (Eph. 2 : 16)

Pour servir à cette fin, la mort doit devenir possible pour l'humanité en général. De là, la nécessité de l'expulsion de l'humanité pécheresse hors du paradis, loin de l'arbre de vie (Gen. 3 : 13, 24).

Demeurer plus longtemps dans le paradis avec le renouvellement continu de son pouvoir de vie extérieure n'aurait signifié, pour l'humanité, rien moins que l'éternelle perpétuation de son péché, condamnation à une condition sans issue et par là, à une destruction sans remède. L'immortalité corporelle du pécheur aurait été mort éternelle pour son âme et le paradis serait devenu son enfer.

Si négative que paraisse l'expulsion hors du jardin, son but était cependant positif. En ôtant, Dieu donnait.

Il assignait le pécheur à la mort corporelle, mais c'était afin de le sauver de la mort éternelle; l'acte de jugement était en même temps un geste d'amour rédempteur.

La porte du paradis s'est fermée triplement: jugement sur l'homme, sur la femme, sur la création.

La porte de la rédemption s'est de même triplement ouverte :

- salut promis = en la première prophétie de salut;
- salut préfiguré = par le vêtement donné au premier couple;
- salut rendu possible = par l'expulsion hors de l'Eden.

Triple est aussi le bagage intérieur que l'homme emporte après la chute:

- en ce qui concerne son passé = *souvenir* douloureux qui va former l'arrière-plan historique et la charpente de tout le folklore relatif au paradis perdu;
- pour ce qui concerne son présent = *foi* confiante qui fixe l'étoile et s'attache au roc offert dans la promesse⁵⁸
- et, regardant en avant, vers l'avenir = *attente ardente* et gonflée d'espoir, née pour ainsi dire du souvenir et de la foi.

Dès lors, cette nostalgie flottera devant le pèlerin comme un ange céleste sur le sentier désert. Elle lui montrera l'oasis au sein des sables arides, vivifiera et renouvellera ses forces, lui donnera des ailes aux pieds et dirigera joyeusement son regard vers le but.

Bénis sont ceux qui ont le mal du pays
et la nostalgie d'en haut.
Bientôt, ils entreront chez eux.

Chapitre IV : la voie de Caïn

⁵⁸ Dès le commencement, Adam crut à la bonne nouvelle de la venue d'une postérité bénie et victorieuse (Gen. 3: 15). Cela ressort du nom d'Eve (Héb. *chavva*, vie) qu'il donna à sa femme (*Isha*, féminin de *Ish*, homme. Gen. 2 : 23), directement après la promesse et immédiatement avant l'expulsion hors du jardin (Gen. 3 : 20 et contexte). «Sombrant dans la mort, il donne néanmoins à sa femme un nom orgueilleux, » (Calvin). Par là, il exprime sa foi en la conquête de la mort par la vie. Ainsi, ce fut «un acte de foi pour Adam que d'appeler sa femme Eve» (Franz Delitzsch). Depuis lors, le nouveau nom de sa femme fut pour l'homme le « rappel de la promesse de la grâce de Dieu» (*mnemosymon gratiae Dei promissae*, Mélancton). Comme le dit Luther, parlant de l'Evangile original: « En celui-ci, Adam crut et, par là, fut sauvé de la chute ». Qu'Eve partageât cette attitude de foi en la parole de la promesse, ressort de son affirmation de Gen. 4: 1.

La période qui allait suivre devait rendre évident tout le mal causé par le péché dans la nature humaine. Dans ce but, elle aurait pour principes conducteurs trois caractéristiques qui lui donnent son caractère particulier:

1. Absence de réglementation fondamentale de la part de Dieu (lire Gen. 8 : 14-19; Rom. 5 : 18).

2. Quasi totale absence de révélation, maintenant limitée presque exclusivement au seul témoignage de la nature, de la conscience et de l'histoire⁵⁹.

3. Absence de mesure terrestre de contrôle ou de punition du pécheur comme fruit immédiat de sa désobéissance.

A l'époque du paradis, il existait une prohibition et un commandement (Gen. 2 : 16-17). Ce fut également le cas dans les économies postérieures. Cette époque, étalée entre Adam et Noé, est la seule où la liberté fondamentale de faire ou de ne pas faire ait été laissée à l'humanité. Aucune autorité ou puissance gouvernante n'avait été établie par Dieu. Rien n'entraverait donc, pour le pécheur, la découverte de sa propre faiblesse. Le fruit du péché allait atteindre une première maturité, en sorte que soit manifesté sans réserve ce dont l'homme est capable et ce qu'il peut devenir lorsqu'il évolue « librement ».

Le second âge du plan du salut se présentait ainsi comme l'âge de l'auto-détermination de l'homme ou, selon le mot de Delitzsch, le temps de « l'épreuve de la liberté » de la race humaine.

La fin en est le déluge.

Caïn fut le créateur de la civilisation prédiluvienne. Il est en même temps le type original de toute l'histoire humaine issue de lui, dans la mesure où elle se développe en dehors de Dieu et sans communion avec le Très-Haut.

I. La nature religieuse de Caïn

Caïn ne représente pas l'indifférence religieuse ou la négation ouverte de Dieu. Au contraire, la Bible nous le présente comme apportant une offrande à Dieu et comme brûlant d'envie⁶⁰ quand il voit l'offrande de son frère agréée plutôt que la sienne. En dépit de sa dévotion extérieure, son manque de piété intérieure fait de lui le premier homme à être du (litt. : hors de, tirer sa nature du) malin (I Jean 3 : 12). D'une fausse disposition de l'offrant résulte un faux contenu en l'offrande. Tandis qu'Abel apportait ce qu'il avait de *premier* et de *meilleur* (Gen. 4 : 4), Caïn n'offrait en sacrifice que la première chose qui lui vint sous la main. Abel offrait un sacrifice sanglant (sûrement en rapport avec l'institution divine du sacrifice, par le « revêtement » du premier couple avec des peaux de bêtes); il reconnaissait par là que son péché méritait la mort et ne pouvait être couvert aux yeux de Dieu que par la mort d'un être innocent. Caïn, lui, se contentait d'offrir la simple expression de sa dépendance et de sa reconnaissance par un don en réalité façonné, produit par ses propres moyens. Il devenait ainsi le prototype de tous ceux qui tentent d'approcher le sanctuaire de Dieu sans le sang répandu (Héb. 9 : 22). Ces derniers se regardent, il est vrai, comme créatures dépendantes, mais non comme des pécheurs méritant la mort.

⁵⁹ Cette période a été appelée «âge de la conscience humaine ». Mais la conscience n'est pas propre à cette période seulement, puisqu'elle garde son rôle dans les périodes ultérieures (cf. Rom. 2 : 15 ; I Pierre 3 : 16). Il serait plus exact de l'appeler période de liberté », car la principale caractéristique est l'absence de toute ordonnance particulière, de tout contrôle ou système répressif. Mais la liberté est une conception si idéale qu'il nous paraît préférable de parler plutôt de l'« économie de l'auto-détermination humaine ».

⁶⁰ Gen. 4 : 5. Littéralement: « Cela brûlait en Caïn » ou « s'embrasait en Caïn ».

Les deux chemins de l'humanité

Deux «chemins » se distinguent, dès lors, tout au travers de l'histoire humaine.

D'une part, le chemin de Caïn (Jude 11) ; une religion de la chair, culte de la volonté propre, satisfaction de soi par les oeuvres, auto- rédemption, confiance en soi et rejet de la propitiation. En réalité, cette théologie du premier meurtrier est « idéalisation » de la force propre. C'est la « foi » de la semence du serpent (c.f. Jacq. 2 : 19).

D'autre part, la «voie » d'Abel: humble reconnaissance de la nécessité de la mort comme fruit inévitable du péché, rattachement de la culpabilité au sacrifice divinement « institué », acceptation de la persécution à cause du but éternel, attente et sereine expectative du triomphe de la rédemption *divine* à travers la postérité de la *femme*.

La lignée d'Abel, la victime, atteindra la vie éternelle (Héb. 11 : 4, 40) tandis que la voie de Caïn périra. Le suprême Abel, c'est le Christ et, en lui, l'incarnation du Dieu saint; l'ultime Caïn, c'est l'Anti- christ et en lui, l'auto-déification du pécheur (II Thess. 2 : 4).

Le premier chemin conduit à la Jérusalem céleste (Héb. 12 : 22-24) l'autre a pour fin l'étang de feu (Apoc. 19 : 20).

De même que la première «guerre » dans l'humanité fut, en un certain sens, une guerre religieuse (Gen. 4), ainsi en sera-t-il aussi de la dernière — à la fois avant et après le règne terrestre de Dieu, à la fin des temps (Apoc. 16 : 16; 19 : 19 ; 20 : 8-9). Mais, en ce temps- là, la patience divine se changera en puissance exultante de victoire et la foi d'Abel triomphera de la religion de Caïn.

II. Signification politico-culturelle de Caïn

Avec ses principes d'auto-rédemption, Caïn devint le point de départ de tout développement humain étranger à Dieu. Alors que, selon la sentence divine, il devait être «errant et vagabond » (Gen. 4: 12), il devint — dans la résistance de sa propre volonté à la malédiction et comme en défi à la parole divine — le premier homme à construire une colonie, une «cité » (Gen. 4: 17). Il donnait ainsi le ton à la tendance fondamentale de tout développement ultérieur de l'homme marchant loin de Dieu, à savoir: tentative de vaincre la malédiction par la civilisation sans Dieu, de regagner le paradis sans l'expérience de la rédemption, et combinaison de l'énergie charnelle avec la reconnaissance de la souveraineté de Dieu. Par là, auto-rédemption de l'humanité à l'exclusion de l'action divine.

Cela s'exprime bien dans le nom donné à la première cité humaine: «Hénoch» (= inauguration, nouveau départ, abolition de ce qui précède). C'est le nouveau commencement d'une civilisation combinée par la volonté propre de l'homme en révolte contre Dieu (Gen. 4 : 17).

La première cité se développa ainsi en opposition à l'évangile initial. L'une, comme l'autre, était un nouveau commencement après l'écroulement ; mais là, c'était un recommencement donné par Dieu sur la voie du rachat; ici, c'est un recommencement édifié par l'homme sur le chemin de la civilisation sans Dieu. L'acquis de la civilisation n'est pas, en soi, contraire à Dieu. Il fait partie du noble potentiel de l'homme. Inventions et découvertes, sciences et arts, éducation et culture, en bref, le progrès de l'esprit humain, tout cela est entièrement conforme à la volonté divine. C'est la race royale humaine (Gen. 1 : 28) prenant possession de la terre, se déchargeant d'une tâche assignée par le Créateur, accomplissant un service pour la bénédiction de son terrestre domaine. Seule, une conception erronée des lois les plus simples de la révélation pourrait conduire à attribuer à l'Écriture sainte une quelconque hostilité de principe envers la culture. Ce que la Bible rejette sans équivoque, ce n'est pas la civilisation, mais l'attitude de milliers de représentants de Caïn,

faussement religieux bien que sauvegardant l'apparence, c'est leur manque d'égard envers le prochain, leur esprit d'arrogance et de rébellion. En bref, c'est leur révolte contre le Très-Haut.

De même que l'arrogance et la méfiance caractérisent la nature de Caïn en ce qui concerne Dieu, ainsi l'oppression et la violence marquent son attitude envers ses semblables. Dans ce chemin, Caïn, meurtrier de son frère, fut le premier agent des guerres religieuses et des guerres en général. Il est le type premier de tous les tyrans et seigneurs sanguinaires de l'histoire, le père de tous les massacres, de toutes les brutalités et de toutes les barbaries.

C'est pour cela que sa cité est comme la première pierre de fondation de tous les empires mondiaux construits en dehors de Dieu et gouvernés par un esprit de bête sauvage (c.f. Dan. 7 : 2-8; 8 : 3-7; Apoc. 13 : 1-2). Ce fut le point de départ d'une histoire du monde aux destins divers, histoire à travers laquelle « le cours de la révélation trouve son chemin comme va tranquillement l'eau de Siloé (Es. 8: 6). Un chemin a pour issue les larmes de repentance; l'autre s'exalte sur le sang du frère. Là, la puissance de Dieu développe la bénédiction promise; ici, la puissance de l'homme se débat en vain contre la malédiction divine. »

III. Les caractéristiques de la civilisation caïnite

« Comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la venue du Fils de l'homme » (Mat. 24 : 37). Dans le plan du salut, la fin retourne en quelque sorte vers le commencement. Dans l'histoire de la civilisation, ce même principe se retrouve. Les périodes finales ressemblent aux premières. C'est pour cela que l'étude du passé comporte une leçon et un message pour les temps derniers. Cela est vrai plus spécialement de la civilisation caïnite qui est type et germe de la situation du monde à la fin des temps.

Cette similitude s'exprime de plusieurs manières:

1. Rapides progrès des arts mécaniques

La direction et l'essor décisif de l'esprit de l'homme avant le déluge furent un essai de compensation du paradis perdu par la création, d'un paradis artificiel. Cet « essor » fut plus rapide chez les Caïnites que chez les Sethites. « Car, dans leur génération, les enfants du monde sont plus rusés (malins) que les enfants de lumière » (Luc 16 : 8, c.f. Darby). Par Caïn vint la vie sédentaire et la construction des cités; par Jabal, l'errant⁶¹, la civilisation nomade; Tubal-Caïn, le « forgeron », fut le père de la sidérurgie et Jubal, le « modulant » (telle est la signification de son nom) créa la musique. Ces trois derniers étaient fils de Lémec.

Les trois occupations principales de la société humaine virent donc le jour rapidement: recherche de la nourriture, défense et instruction.

- Alimentation = par Jabal, le commerçant; c'est l'aspect matériel de la vie.
- Défense (état militaire) = par Tubal-Caïn, le guerrier.; c'est l'aspect rude de la vie.
- Instruction = Jubal, l'intellectuel; c'est l'aspect culturel de la vie.

Artisan des métaux, Tubal-Caïn devint le fondateur de « l'industrie » et de tout le travail des métaux. Jubal, qui portait à la « modulation » les notes du luth, devint le créateur de tous les efforts et consolateurs et « inspireurs » dans l'art de la musique, tandis que Lémec,

⁶¹ De l'hébreu *Jabal*, onduler, couler rapidement.

son père, devenait le premier représentant de l'art poétique comme en témoigne son hymne à la vengeance (Gen. 4 : 23-24) ⁶².

2. *Accroissement considérable de la population*

L'homme commençait à multiplier (Gen. 6 : 1). Quoique probablement fort avancé en âge⁶³, Caïn pouvait construire une cité (Gen. 4 : 17)⁶⁴, Cela n'a rien d'étonnant si l'on tient compte du potentiel considérable d'énergie vitale représenté par cette toute jeune race du commencement. Les parents atteignaient un âge excessivement avancé. Beaucoup de générations vivaient côte à côte, ce qui fait supposer un nombre considérable d'enfants.

3. *Non-observance des lois divines du mariage*

Alors qu'aucune femme n'est mentionnée dans la généalogie de Seth, trois le sont parmi les descendants de Caïn. Leurs noms sont Ada (ornement, matin, beauté), Tsilla (l'ombragée ; peut-être en référence à l'abondante chevelure qui la voilait), et Naama (amabilité). Leur mention parmi les Caïnites paraît bien indiquer que les femmes y prirent une place plus importante que parmi les Sethites et que la beauté extérieure aussi bien que l'attrait sensuel étaient les traits essentiels que l'on considérait chez elles. Lémec, le septième depuis Caïn, violant délibérément la loi originelle du mariage (c.f. Mat. 19 : 3-9), devint le premier polygame.

4. *Rejet de l'appel à la repentance et à la foi*

Dieu pourtant envoyait des témoins vers ce monde apostat. Ils l'avertirent, l'appelèrent à la repentance et à la conversion. Pas un n'y fit attention:

— ni dans les jours d'Enosch, lorsque les pieux se joignirent pour une commune adoration de Yahwéh, le Dieu de l'alliance et le rédempteur (Gen. 4 : 26)

— ni dans les jours d'Hénoc, le prophète, annonçant le jugement mondial imminent (Jude 14-15; Gen. 5 : 21-24; Hébr. 11 : 5-6);

— ni au témoignage de Lémec, le Sethite, qui attendait le « consolateur » et le « porteur de repos » (hébr. *Noah* = Noé) (Gen. 5 : 29)

⁶² Le plus significatif des témoignages rendus à la civilisation prédiluvienne est l'arche de Noé. Ses mesures étaient gigantesques : 120 m de long, 20 m de large, 28000m³. L'arche était donc comparable à nos bateaux modernes, Ses mesures en font la construction la plus gigantesque de l'antiquité, à un titre égal aux Pyramides et au Sphinx. En 1609, le mennonite allemand Peter Jansen posséda un bateau construit à Hoorn (Hollande) suivant les proportions de l'arche, mais au tiers. On put en conclure qu'un tel bateau se mouvait moins aisément, mais pouvait, en revanche, porter un tiers de plus en cargaison qu'un bateau ordinaire de même capacité théorique. L'arche fut construite, on s'en souvient, non pas tant pour naviguer que pour transporter. *Arch* (latin) = boîte, case, caisse.

⁶³ Hénoc, le fils né de Caïn pendant la construction de la ville (Gen. 4.17) ne semble pas avoir été son premier-né. D'une manière similaire, dans le cas des Sethites, ce ne sont pas les premiers-nés qui sont mentionnés mais ceux qui jouèrent un rôle dans l'histoire, c'est-à-dire les ancêtres de Noé. Cela ressort de l'âge des parents à leur naissance. Autrement, il faudrait admettre qu'Adam demeura «non marié » pendant 130 ans, Seth pendant 105, Métushélah pendant 187 et Noé pendant 500 ans (voir Gen. 5).

⁶⁴ La femme de Caïn était une des filles «ou descendants femelles» d'Adam mentionnés en Gen. 5 4. Caïn la «connut» dans la terre de Nod, ce qui ne signifie pas qu'il la prit pour femme alors seulement. Au début, de telles alliances étaient nécessaires. Parler de mariages entre frères et soeurs n'est d'ailleurs pas correct, car — dans cette période primitive de l'humanité — il n'y avait pas encore de «famille », donc pas encore d'amour particulier entre «frères et soeurs ». Tous les membres d'une même génération étaient, les uns envers les autres, dans une égale «proximité », donc aussi dans une égale «distance ». On ne peut valablement prétendre que ces unions eussent été immorales.

— et pas davantage, lorsque Noé, le prédicateur de la justice, rendit témoignage contre eux pendant 120 ans (Gen. 6 : 3; II Pierre 2 5).

Les Sethites eux-mêmes, au contraire, furent gagnés à la mentalité de l'âge. Bientôt se développa une situation générale faite de

5. *L'union du peuple de Dieu avec le monde*

Après Lémec, les Caïnites ne sont plus mentionnés comme une race séparée et quand le déluge vient, ils périssent tous ensemble, Sethites au même titre que Camnites. Noé seul, le dixième depuis Adam, est sauvé avec ses trois fils et les quatre épouses (I Pierre 3 : 20).

Destiné à la destruction, ce monde n'en était pas moins rempli de propre justice.

6. *Auto-glorification de l'humanité*

Tandis que la piété sethite atteignait son point culminant en Hénoc le septième (Jude 14), Lémec, le septième, incarnait le sommet de la rébellion caïnite. La lignée des Caïnites atteignait en lui son plein développement et son but: la glorification de soi. C'est pour cela que, dans le récit de la Bible, Il est la conclusion et la fin de l'histoire des caïnites. Rappelons-le, les acquisitions de la civilisation ne sont pas, en elles-mêmes, contraires à Dieu; mais ici, tout sert à l'engourdissement de la conscience. Le chant de Lémec est un hymne de victoire sur l'invention de l'épée (Gen. 4 : 23-24). « L'histoire des Caïnites commence avec un meurtre et se termine avec la louange du meurtre. Tout est oublié. Avec la musique, les relations mondaines, la luxure, les spectacles, tout est étourdi. La malédiction de l'isolement est changée en vie citadine, la malédiction d'errance en amour des voyages, et la mauvaise conscience en héroïsme. Ainsi, la malédiction divine sur les ancêtres devient le support d'une attitude d'orgueil présomptueux, blasphème envers Dieu (Gen. 4 24). Tout devient ainsi plaisirs et splendeurs, mêlés des fleurs de l'habileté humaine et du pouvoir créateur de l'âme qu'est l'art poétique » (Dreschsler)⁶⁵.

Mais le Très-Haut donne sa réponse: le jugement. Après plus de 1500 ans de patience divine (voir Gen. 5), le déluge⁶⁶ vint, dans la dixième génération⁶⁷ et détruisit cette race humaine pécheresse qui se refusait à connaître Dieu.

⁶⁵ Si, comme nous le pensons, l'expression «fils de Dieu» (Gen. 6 : 1-2) désigne des anges tombés (cf. Job 1 : 6 ; 2 1 ; 38 7 ; Dan. 3 25 ; II Pierre 2 4 et Jude 6-7), l'occultisme et le spiritisme sont aussi caractéristiques de la civilisation caïnite. Cette explication est soutenue par la majorité. Par exemple, Philon, Josèphe, la plupart des rabbins, les Septante, Kurtz, Delitzsch, Gunkel, König, etc. D'autres tels que Augustin, Calvin, J. P. Lange, appliquent ce passage au mélange des Sethites et des Camnites, Il serait difficile de développer cette question sans sortir du cadre de notre ouvrage.

⁶⁶ En 1925, le professeur Riem, parlant des traditions du déluge, put se référer à 35 traces distinctes et donner 268 récits détaillés. «Parmi ceux-là, le déluge apparaissait 77 fois simplement comme déluge, 80 fois comme une inondation, 3 fois comme une chute de neige, 58 fois comme la pluie. Parmi ces derniers récits, une fois c'était une pluie de poix brûlante, une fois un déluge de larmes recouvrant la terre. 16 fois la grande conflagration apparaissait, 21 fois l'arc-en-ciel, avec, presque partout, la mention de son pouvoir réconciliateur. »

⁶⁷ Dix est le nombre de ce qui est complété et de la conclusion d'un développement... Plus tard, Abraham sera le dixième depuis Noé (voir Gen. 11 : 10-26).

CHAPITRE V : L'alliance divine avec Noé

(Alliance concernant la nature et l'histoire du monde)

Après le déluge, une nouvelle période s'ouvre pour l'humanité. Tout de suite, Dieu énonce les principes directeurs qui devront gouverner l'avenir. L'alliance de Dieu avec Noé constitue le fondement de toute histoire future de la nature, de l'humanité et du salut.

I. Alliance avec la nature

« Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point » (Gen. 8 : 21-22; 9 : 11, 15). La raison en est remarquable: « *car l'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse* » (c.f. Darby). Ainsi, ce qui avait été auparavant une raison de *détruire* (Gen. 6 : 5) devient maintenant la vraie raison *d'épargner* l'homme.

Maintenant commence une période de patience divine (voir Actes 14 : 15-17; 17 : 30), un temps où Dieu «laisse les péchés impunis » (Rom. 8 : 25). Noé, le «porteur de repos» — son nom vient de *nuach* se reposer (voir Ex. 20 : 11; Deut. 5 : 14) — inaugure des millénaires de «repos » hors de la colère divine.

En même temps, le droit royal de l'homme sur la terre est confirmé.

II. Etablissement d'une autorité humaine

Bien que soit confirmée l'autorité de l'homme sur la création terrestre l'harmonie originelle y est rompue, spécialement dans le règne animal. Maintenant, c'est force, oppression, conflit. Dans le jardin, la majesté spirituelle du roi terrestre avait, dans un certain sens, magiquement tenu le monde animal. Maintenant sa seigneurie n'est acceptée que par crainte, timidité et terreur paralysante.

Cela s'explique pleinement dans le domaine de la nutrition. L'homme a désormais le droit de tuer les animaux pour se nourrir, exception faite du sang⁶⁸. En fait, ce droit, l'homme se l'était déjà arrogé bien plus tôt. Maintenant, Dieu le sanctionne (Gen. 9 : 2-5).

A ce pouvoir de l'homme sur la nature est lié un droit de l'homme sur l'homme.

III. Ordonnance relative à la vie civile

«Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé» (Gen. 9 : 6). C'est l'introduction de la peine capitale pour le meurtrier. Cela inclut aussi la supervision de l'individu par la communauté et l'établissement de cours législatives et de peines légales. Ce n'est rien moins que l'introduction du pouvoir gouvernemental (Rom. 13 : 1-6; I Pierre 2: 13-17) et de la magistrature. La peine de mort pour le meurtrier étant basée sur la ressemblance de la victime à l'image de Dieu (Gen. 9 : 6), l'exercice de la justice doit être pratiqué sur le principe de la reconnaissance de cette ressemblance, donc, sur la reconnaissance de la dignité mentale et spirituelle de l'homme. L'autorité devra donc

⁶⁸ Les rabbins rattachent à cette alliance avec Noé, leur tradition de la doctrine des sept commandements dits noahmiques, valables pour tout homme, y compris le non-juif. Ce sont: la prohibition du blasphème, de *l'idolâtrie*, du crime, du vol, de *l'inceste*, de la désobéissance à l'autorité, de *l'emploi du sang* comme nourriture. Ces ordonnances (surtout celles en italiques) furent à la base de la délibération du «concile» de Jérusalem et de l'avis fraternel donné aux chrétiens Gentils, à cette occasion (Actes 15, spécialement 20-21).

dépendre, non de la force brutale, mais du discernement du droit naturel divinement garanti dans la société humaine. C'est ainsi seulement que le magistrat devient le représentant de la justice et le «serviteur de Dieu» au bénéfice de tous (Rom. 13 : 4).

Cette nouvelle disposition instituant des autorités humaines était en même temps une condition indispensable à la préservation de l'humanité. Si Dieu, tenant compte de la perversion intérieure naturelle de l'homme, renonçait d'avance à recourir ultérieurement à un nouveau déluge exterminateur, Il devait, par l'introduction de l'ordre et de la justice, établir une barrière face à l'expansion du péché et poser ainsi les bases de l'ordre civil et du développement politique. Ordres naturel, gouvernemental et civil vont donc ensemble, mais ne deviennent possibles qu'à travers un quatrième ordre:

IV. L'ordonnance du salut

« Noé bâtit un autel à l'Eternel; il prit de toutes les bêtes pures et de tous les oiseaux purs, et il offrit un holocauste sur l'autel. L'Eternel sentit une agréable odeur, et l'Eternel dit en son cœur: Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme» (Gen. 8 : 20-21).

On voit clairement ici le rapport qui lie sacrifice et alliance relative à la nature. Sans nul doute, le premier est le fondement de la seconde. Notons surtout trois choses: le nom «Yahwéh», l'autel et l'offrande consumée. Yahwéh est le nom «d'alliance» du Très-Haut, le nom du Dieu de l'histoire du salut et de la rédemption. C'est à lui que doivent s'élever les cœurs pieux, c'est en haut, vers le ciel, que doivent monter leurs offrandes et leurs prières. Pour indiquer cette direction «vers en haut», les autels étaient érigés en des lieux élevés.

En fait, Dieu est partout présent et Il ne saurait être limité par un « au-dessus » ou un « en dessous » (Ps. 139); mais dans le langage de l'adoration, le fait pour Dieu d'être au-delà, « de l'autre côté », s'exprime symboliquement par des conceptions d'espace. Ce qui est spirituellement supérieur est défini comme étant «plus haut».

Pour la première fois, dans la Bible, sont mentionnés un « autel » et un sacrifice désigné par l'hébreu *olah*, qui veut dire « ce qui monte ». Le sacrifice d'Abel était simplement appelé *minchah*, c'est-à-dire: «don » (Gen. 4 : 3, du verbe *manach* = donner, présenter).

Les animaux purs offerts ici, comme tous les sacrifices présentés depuis le début du monde, sont en réalité « tournés vers » le sacrifice de Golgotha. Ils sont préfiguration de l'Agneau sans défaut et sans tache (I Pierre 1 : 19-20), l'unique vrai fondement de toute préservation ou salut du monde.

Le lien qui unit les ordonnances relatives à la nature à celles du salut apparaît encore plus clairement dans le signe de l'alliance, l'arc-en-ciel⁶⁹. Le Seigneur le déploie dans les nues pour être le témoin de sa divine fidélité.

V. LE SIGNE DE L'ALLIANCE

« L'arc-en-ciel est le rayon coloré du soleil, traversant les nuages de la tempête..., le triomphe du soleil sur le déluge» (J. P. Lange). Il est comme un pont jeté entre les mondes « du dessus » et ceux «du dessous », attestant par sa septuple radiance l'alliance qui unit Créateur et création⁷⁰.

«Brillant sur un monde à peine délivré des éclairs déchirants, l'arc-en-ciel illumine la victoire de l'amour divin sur son ardente colère; il illustre la volonté du céleste d'interpénétrer le terrestre. Tendue entre les cieux et la terre, il proclame la paix entre Dieu et l'homme. En ce qu'il embrasse le cercle entier de notre vision, il témoigne de l'universalité de l'alliance de grâce » (Delitzsch).

⁶⁹ De Gen. 9: 12-17, on semble en droit de conclure qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge. Celui-ci, apparemment, dut amener des conditions atmosphériques assez nouvelles.

⁷⁰ Trois est le nombre de Dieu; quatre, le nombre du monde. Sept est la somme et l'union des deux.

Il devient ainsi le type du salut et de la rédemption en général. C'est comme tel qu'il apparaît au trône même de Dieu (Ez. 1 : 28; Apoc. 4 : 3). Mais alors que, d'ici-bas, nous ne pouvons jamais apercevoir que la moitié de l'arc — ce en quoi il est un type de *l'imperfection* de notre expérience présente de la rédemption (I Cor. 13 : 9-12; I Jean 3 : 2) — un jour nous verrons l'arc complet, « entourant le trône »; dans la perfection et la gloire, nous louerons alors la fidélité du Dieu de l'alliance. Sous cet angle, il symbolise la nature de notre délivrance éternelle.

Tout est donc symbolique dans l'arc-en-ciel:

- le moment de son apparition = il paraît avec le retour du soleil (Ez. 1 : 28);
- la manière de son apparition = il brille, véritable transfiguration des ténèbres en lumière (Gen. 9 : 14);
- sa septuple couleur = sept étant le nombre de l'alliance (voir Lévit. 16 : 14, par exemple);
- la prédominance du vert = le vert émeraude est la couleur de la vie (Apoc. 4 : 3);
- sa forme courbe (comme celle d'un pont) = elle illustre l'union du Créateur avec la création (Gen. 9: 12-17);
- la largeur de l'horizon qu'il embrasse = elle montre le caractère universel de l'alliance de grâce (Gen. 9 : 12, 15)
- sa forme circulaire, lorsque vu du ciel = elle en fait le type de la divine perfection (Ez. 1 : 28 ; Apoc. 4 : 3).

CHAPITRE VI :Le développement des nations dans l'histoire du salut.

(Les fils de Noé)

Dans le processus du salut, l'événement suivant dont la signification est digne d'être relevée, fut la bénédiction de Noé sur Japhet et Sem, et sa malédiction sur Canaan, fils de Cham. Tandis que l'alliance de Dieu avec Noé était le fondement de l'histoire ultérieure de la nature, du monde et du salut, ces bénédiction et malédiction de Noé sur ses enfants déployaient le plan prophétique de cette histoire en ce qui concerne les Nations.

I. Malédiction ou absence de bénédiction pour les chamites.

«Maudit soit Canaan. Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères » (Gen. 9 : 25). A cause du péché honteux de Cham (versets 22-24), le groupe familial des Canaanites est abandonné à la malédiction en la personne de Canaan, fils de Cham, leur ancêtre, et la race des Chamites en général est privée de la bénédiction.

L'histoire du monde a vraiment donné raison à cette prophétie. Les Canaanites furent assujettis aux Juifs, surtout en Palestine par Josué (Josué 9 : 21-27; Juges 1 : 28-30, 33, 35) et par Salomon (I Rois 9 : 20-21). En Syrie et dans le nord de l'Afrique, Phéniciens et Carthaginois durent subir les conquêtes perses, grecques et romaines. Les autres descendants de Cham, après une première prospérité, eurent pratiquement toujours à subir l'oppression.

II. Les sémites, intermédiaires spirituels de la rédemption

Il en fut autrement de Sem. Il avait reçu la promesse de la bénédiction la plus glorieuse. «Béni soit Yahwéh, le Dieu de Sem » (Gen. 9 : 26). Cette forme de bénédiction exprimée comme une louange au Dieu qui bénit, plutôt que comme une «bénédiction»

proprement dite, s'explique par la haute teneur et l'immense portée de la promesse faite à Sem. Yahwéh est le Dieu de Sem. Ses descendants seront les porteurs de la révélation spéciale de Dieu. Le dieu de Japhet est Elohim, le Créateur, celui qui maintient et règle l'univers (Gen. 9 : 27). Le dieu de Sem, c'est Yahwéh, le dieu de l'alliance, le Rédempteur. Sem sera donc le vase et le canal de la grâce rédemptrice de Dieu. La promesse de salut se concentre en sa descendance.

Ce salut sera porté à sa « complétion » en Christ, le Rédempteur, le fils de David, lui-même fils de Sem par Abraham (Luc 3 : 36). « Le salut vient des Juifs » dira le Christ (Jean 4 : 22). Leur olivier est « l'olivier franc » écrira Paul (Rom. 11 : 24; c.f. Eph. 2: 11-22; Rom. 15 : 27; Gal. 3 : 9, 14). Mais en Christ, la bénédiction de Sem deviendra bonne nouvelle pour le monde entier.

III. Extension de l'influence politique et intellectuelle des Japhétites.

La bénédiction de Japhet a trois aspects :

1. « Que Dieu étende les possessions de Japhet » (Gen. 9 : 27)⁷¹.

Japhet est le père des Mèdes (hébr. *Madaï*. Gen. 10 : 2) et des Grecs⁷².

Il fut aussi le père des Romains, des Perses et, d'une manière générale, de toutes les branches ethniques dites indo-européennes⁷³.

La parole de Noé signifie que les peuples japhétiques devaient connaître une grande extension de leur *influence politique et intellectuelle*, ce que confirme le témoignage des prophéties de l'Ancien Testament. L'histoire du monde a d'abord semblé battre en brèche ce programme de la prophétie. Dans l'Orient ancien, ce ne sont pas les Japhétites, mais plutôt les Chamites et les Sémites qui furent pendant des dizaines de siècles les peuples civilisés directeurs. Dans la vallée du Nu régnaient les Egyptiens⁷⁴. Sur le Tigre et l'Euphrate (à Accad, Shinéar, Babel et Ninive), Nimrod le Cushite (lui aussi descendant de Cham) devint même le premier homme de l'histoire à fonder un empire mondial (Gen. 10 : 8-12)⁷⁵. Et plus tard, lorsque les Chamites perdirent leur puissance, ce ne sont pas encore les Japhétites qui en devinrent héritiers immédiats, mais les Sémites, ainsi que l'atteste l'histoire et l'Écriture sainte.

Dans la vallée du Nil, les Egyptiens gardèrent le gouvernement (Gen. 14 1-4; 10 : 22); en Mésopotamie, il restait aux Elamites (Sémites) et dès le temps d'Hammourabi, aux Babyloniens (environ 1900 avant Christ). Plus tard, les Cassites prirent le pouvoir en Babylonie et les Hyksos en Egypte⁷⁶ (environ 1750 avant Christ).

⁷¹ Ou « Dieu fasse large celui qui est large ». Ce jeu de mots entre « Il rend large » (hébr.: *japht*) et Japhet ne peut malheureusement être rendu dans la traduction.

⁷² En hébr. *layon*. A comparer avec le terme « Ioniens » que s'appliquent à eux-mêmes les Grecs de la côte occidentale de l'Asie-Mineure (Gen. 10 2).

⁷³ Les Perses sont un peuple frère des Mèdes. Les Romains ont une même origine que les Grecs (Javan). Les Hindous (Aryens) et les nations germaniques sont apparentés aux Perses. Les Latins (Italiens, Français, Espagnols,...) sont « liés » aux Romains. Il faut y rattacher — bien que le lien soit plus indirect — les Slaves et beaucoup d'autres. Tous, pris ensemble, forment ce que l'on est convenu d'appeler les peuples indo-européens Ou Aryens.

⁷⁴ Les Egyptiens (hébr.: *Mizraïm*) sont Chamites selon Gen. 10 : 6. Voir Ps. 78 : 51; 105 23, 27). Ils s'appellent eux-mêmes *Kemet*.

⁷⁵ Selon le texte pris littéralement, Nimrod fut, non pas le constructeur de la ville de Babel (voir Gen. 11), mais le fondateur de l'empire babylonien en ce qu'il étendit son pouvoir sur le nord, c'est-à-dire l'Assyrie (Gen. 10 8-12) à partir des cités déjà existantes de Babel, Enech, Accad et Calneh de Shinéar, « commencement de son empire ».

⁷⁶ Jusqu'au pharaon Amasis, vers 1600 avant Christ.

Dans le Proche-Orient, les Assyriens vinrent ensuite (environ 1750- 612 avant Christ), puis les Babyloniens sous Nébucadnetsar. Tous ceux- là étaient des Sémites ou des Chamites. Près de deux millénaires s'étaient ainsi écoulés depuis la prophétie de Noé (vers 2850 avant Christ) sans que se soient réalisées complètement ses prédictions quant aux peuples issus de lui.

L'heure décisive des Japhétites sonna pourtant. Ils entrèrent dans l'arène avec une force victorieuse, sous Cyrus, le Perse. La Babylone sémitique tomba (588 avant Christ). Belshatsar, fils et représentant des Nabonides, fut tué et les Japhétites devinrent les seigneurs de l'Orient. « En cette nuit-là fut tué Belshatsar, le roi des Chaldéens ». Ces paroles de Daniel 5 :30, en ce qu'elles résument la conquête de Babylone et la victoire de Cyrus (le « berger » et l'e oint» du Seigneur, Es. 45 : 1 44 28) sur Belshatsar le Sémite, ont une portée hautement significative pour l'histoire du monde. *L'écroulement décisif de la souveraineté mondiale hamitico-sémitique et l'établissement du gouvernement mondial japhétique* y sont inscrits. Quelques années plus tard, Cambyse, successeur de Cyrus, conquiert l'Egypte et y établit la domination japhétique (525 avant Christ). Certes, l'Empire perse non plus ne fut pas permanent, mais en passant aux Grecs (333 avant Christ), aux Romains (au second siècle avant Christ), aux Teutons (476 après Christ) ou aux Latins, l'héritage mondial demeurait aux mains des Japhétites.

L'influence exercée depuis lors par les descendants de Japhet a été considérable, non seulement par son étendue géographique et politique, mais encore par sa suprématie culturelle et scientifique. Tandis que la plus haute signification de la bénédiction de Sem consiste en la concentration de tous les « pouvoirs » spirituels et salvateurs, la bénédiction de Japhet inclut la plus large *extension* de tous les « pouvoirs» intellectuels. La bénédiction était pour l'un, lumière céleste, pour l'autre, succès terrestre.

La vigueur des peuples indo-européens est due à l'idéalisme de leurs conceptions. Les Grecs la doivent à la recherche de la beauté et de la vérité, respectivement dans l'art et la philosophie, les Romains, à leur vénération de l'ordre et de la justice dans l'Etat. Ainsi sont-ils devenus les conducteurs intellectuels de l'humanité et les promoteurs de la plus haute culture.

2. *Spirituellement* aussi, Japhet avait à atteindre la bénédiction, c'est pourquoi il est dit: « Qu'il habite dans les tentes de Sem » (Gen. 9 : 27). Habiter dans les tentes de Sem signifie avoir part à sa foi. Sem venant d'être désigné comme canal de la révélation, le texte annonçait que les Japhétites allaient être reçus dans la communion du salut⁷⁷.

Cette extension de la bénédiction de Sem aux non-Juifs a peut-être pour charnière la vision de Pierre à Joppé (Actes 10 : 9-17). Quand est tombé, à la croix, le mur d'inimitié qui séparait les hommes de Dieu, les barrières qui s'élevaient entre Juifs et païens (Eph. 2 : 14) s'écroulèrent aussi. Par rapport à la «complétion » du salut, cela voulait dire qu'un Japhétite pouvait entrer dans les tentes de Sem sans pour autant se joindre à la nation d'Israël.

La vision de Paul à Troas est un autre point tournant dans la même direction. Un homme de Macédoine l'appelle: «Viens vers nous et secours-nous» (Actes 16 : 9-10). Qui peut dire quel cours aurait pris l'histoire du monde si, en ce moment-là, le grand apôtre avait été appelé vers l'est, vers l'Inde ou la Chine plutôt que vers l'ouest P C'est à peu près au même moment que Ming-ti, empereur de Chine, cherchant la vérité, envoya une ambassade vers l'Inde, ouvrant au bouddhisme l'accès de la Chine (61-67 après Christ). La vision à Troas sonnait l'heure d'apporter à l'Europe le message du salut. L'heure nocturne de Troas devenait l'heure de l'aube spirituelle des peuples de l'ouest.

⁷⁷ Ainsi l'expliquaient déjà Jérôme, Calvin, Luther et quasi tous les Pères de l'Eglise. Même interprétation chez Lange, Keil et Delitzsch.

3. *Et que Canaan soit son esclave* » (Gen. 9 : 27).

De gigantesques conflits ont marqué l'accomplissement de cette prophétie. Les Sidoniens et les Phéniciens sont parmi les descendants de Canaan. «Hommes du nord» de l'Antiquité, ils firent de la partie nord du littoral de la Palestine une région très peuplée semblable à une ville ininterrompue. Déjà vers 1200 avant Christ, ils commencèrent à fonder des colonies surtout à l'ouest de la Méditerranée, en partie par amour de l'aventure, en partie par intérêt pour les « affaires ». Ils furent rapidement florissants dans la ville aristocratique et capitaliste de Carthage (Nouvelle ville) au nord de l'Afrique. Parallèlement, l'Etat romain se développait en Italie. La collision était inévitable. L'un ou l'autre devait être détruit. La première guerre fut la conquête de la Sicile par les Romains (264-241 avant Christ). La seconde fut dramatique au plus haut degré (218-201 avant Christ). Quand, sous la conduite du génial et héroïque Annibal, les Carthaginois furent parvenus en Italie à travers les Alpes et que, par de brillantes victoires (au Tessin, 218; à la Trébie, 218; au lac Trasimène, 217 et surtout à Cannes, 216), ils eurent détruit les armées romaines et furent attendus aux portes de Rome, il put sembler que la vieille parole prophétique « que Canaan soit son esclave » si brillamment accomplie par Cyrus (538 avant Christ) était maintenant tout près d'être démentie par la victoire des Phéniciens carthaginois sur les Romains. C'est alors qu'il y eut la rencontre décisive de Zama (au sud de Carthage, 202 avant Christ) dont Publius Cornelius Scipion, le Romain, sortit vainqueur. Annibal eût-il vaincu Scipion l'Africain, aucun empire romain n'aurait sans doute jamais vu le jour. Mais dans l'antagonisme Annibal-Scipion s'incarnait un conflit opposant au japhétisme à la fois sémitisme et hamitisme. Le langage, la religion et la culture des Carthaginois étaient sémitiques, mais leur race et leur sang étaient hamitiques. Le fait qu'ils aient, avec d'autres Canaanites, un langage et une culture sémitiques ne contredit pas le témoignage de Gen. 10: 15 quant à leur origine hamitique. Une relation de langage ne prouve jamais d'une manière absolue une relation raciale. Bien des peuples, au cours de l'histoire, ont changé leur langue à la suite de migrations diverses. Ce fut le cas, par exemple, des Normands, des Lombards et des Francs. Les Phéniciens, selon leur propre assertion (Hérodote I : 1 ; VII : 89) venaient de l'océan Indien et avaient dû traverser l'aire du langage sémitique qu'ils adoptèrent sans doute en chemin.

Par la défaite des Carthaginois, la rivalité raciale et politique était définitivement tranchée. Les siècles qui suivirent n'y ont rien changé, ni le déferlement des Huns (375-455 après Christ) avec Attila (bataille des champs de Catalan, près de Troyes, 451), ni l'invasion arabe (711- 732, victoire de Charles Martel, près de Tours et Poitiers, 732), ni celle des Mongols (la horde dorée sous Gengis Khan au xiii^e siècle; bataille de Liegnitz, 1241) ou les guerres turques (de la conquête de Constantinople en 1453, la bataille de Mohace en Hongrie, 1526, au siège de Vienne en 1683).

L'empire mondial hamitique commencé avec Nimrod se termine avec Annibal. La brillante victoire de Scipion scellant, d'une manière concluante, l'oeuvre de Cyrus, établissant la domination mondiale des Japhétites. «Que Canaan soit son esclave !... » Ces mots étaient pour ainsi dire inscrits en lettres de sang dans la bataille de Zama.

L'histoire du monde a ainsi justifié la prophétie d'une manière unique. Sa course suit exactement le plan déterminé. Dieu a son chemin: Noé fut son prophète concernant les peuples. Les noms de ses fils sont devenus des symboles et des signes pour l'avenir, principalement celui de Sem (= le Nom) par la lignée de qui le nom et la nature du Rédempteur furent révélés, de même qu'en Jésus-Christ, le Seigneur, celui dont le nom est au-dessus de tout nom (Phil. 2 : 9), le nom du Père est maintenant glorifié pour toujours (Jean 12 : 28; 17 4; Phil. 2 9-11).

NOTE DU TRADUCTEUR

On a parfois soutenu que la race négroïde représenterait une des branches de la descendance de Cham. Cette théorie peut difficilement être maintenue si l'on veut bien tenir compte des acquisitions actuelles de l'ethnologie.

Nous savons d'ailleurs qui sont les descendants des quatre fils de Cham. Aucun n'est de race noire. Mitsraïm, Puth et Canaan ont peuplé l'Égypte et la côte de la Méditerranée. Quant à Cush, le texte de Genèse 10: 8 ss. nous montre ses fils installés en Arabie et en Mésopotamie. Aucune mention n'est faite de la race des négroïdes dans ce passage, pas plus d'ailleurs que de la race des mongoloïdes (Asiatiques et Indiens d'Amérique).

C'est par la séduction de Satan que la malédiction prononcée contre Cham a pu être invoquée pour tenter de justifier l'indigne traite des Noirs ou, plus près de nous, pour couvrir une attitude raciste sans excuse. N'est-ce pas, pareillement, au nom de certains textes bibliques mal compris, que l'on s'efforce parfois de trouver un appui à l'antisémitisme ?

CHAPITRE VII :Babel : jugement sur l'humanité

Le jugement de Babel pèse lourdement sur l'humanité marquant toute histoire culturelle et spirituelle. En vain, le monde tente de le surmonter par ses propres forces.

I. Dispersion de l'humanité dans l'histoire des temps primitifs

Selon l'Écriture, trois motifs ont présidé à l'érection de la tour de Babel: l'orgueil, l'ambition et la détermination de demeurer ensemble.

Le jugement divin est triple, lui aussi. L'orgueil qui s'élève fut jugé par la descente du Seigneur (Gen. 11 : 4-5); la détermination de rester ensemble par la dispersion et la division; l'ambition par l'opprobre. La ville par laquelle ils voulaient se faire un «nom» (verset 4) devint précisément par son nom un symbole de ruine; Babel, c'est la « cité de confusion »⁷⁸. Elle est bien la preuve de l'impotence du pécheur et de l'inutilité de toute rébellion contre Dieu⁷⁹

II. La confusion du langage, une confusion de pensée

La confusion du langage à Babel est bien plus qu'une simple confusion de vocabulaire, de grammaire, de prononciation ou de phraséologie.

Quel qu'ait été le langage originel, l'hébreu ou le syriaque, comme l'ont supposé rabbins et pères de l'Église, ou plutôt, ce qui semble être plus vraisemblable, aucune des anciennes langues connues de nous, il est certain qu'une communauté de langage incluait une

⁷⁸ Comparez « Babel» (Babel) à l'hébreu *balai* qui signifie confondre, mélanger. L'orgueilleuse interprétation cunéiforme, d'après laquelle le « Bab-ilu babylonien » signifierait *Portique de Dieu*, est une interprétation étymologique assez populaire mais fort boiteuse. Les épellations *Babl-ili* et *Bab-ilam* sont connues et ne peuvent avoir rien à faire avec le babylonien *ilu* (correspondant à l'hébr. Et ou à l'arabe *Allah* = Dieu). Le Dr Pinches, assyriologue au Musée britannique de Londres, croit que le mot Babel est une onomatopée de même que «to *Babbie*» en anglais, *habbeln* en allemand ou *balbutier* en français.

⁷⁹ Plus tard, la construction de tours devint une des caractéristiques de la culture du Proche-Orient. Par exemple, le code d'Hammourabi (vers 1900 avant Christ) dit: Il fit le sommet de la tour du temple d'An-na (Erech) élevé... ; il était la protection de son territoire, *ramenant à nouveau ensemble les habitants dispersés de Isin* ». A l'intérieur de l'aire de chaque cité babylonienne s'élevait une tour qui en formait le point central. Aujourd'hui encore s'élèvent les ruines d'une tour géante à Babylone, le Birs Nimrod. Dans les anciennes inscriptions cunéiformes relatives à sa rénovation, il est dit plus d'une fois que *son sommet devait toucher aux cieux*. Nébucadnetsar suréleva le sommet de la tour à gradins d'Etemenanki de telle sorte *qu'il rivalise avec le ciel* ».

profonde uniformité de vie mentale. Le langage est la manifestation phonétique du mental. La partie mentale de toute l'humanité a donc dû, dans un sens spécial, avoir été uniforme. La confusion du langage à Babel fut donc principalement une *confusion des conceptions mentales fondamentales de l'humanité*. A la place de l'unité originelle, par un acte de la puissance de Dieu agissant sur l'esprit humain, s'établit un clivage multiple dans la pensée, les sentiments, les projets (ou idées) des hommes et leurs conceptions.

« Le langage originel dans lequel Adam, au paradis, a nommé tous les animaux (Gen. 2 : 20) était, pour ainsi dire, comme un vaste miroir où la nature se reflétait fidèlement. Dieu a depuis lors brisé le miroir. Chaque peuple n'en a retenu que tel fragment, plus ou moins large. Chaque peuple ne voit ainsi qu'un morceau du tout, jamais la totalité. C'est ce qui explique les divergences qui opposent les conceptions des nations en ce qui concerne la religion, la philosophie, l'art, les sciences et l'histoire, opposition d'où naissent souvent de mutuelles contradictions. » (Bettex.)

Tout cela entraîna nécessairement des conséquences ultérieures. La connaissance du monde étant perturbée, la connaissance de Dieu le fut aussi.

III. Dégénérescence de la foi et de la religion

Au commencement de l'histoire humaine, se trouve présente la foi dans le Dieu *un* reconnu dans la nature (Rom. 1 : 19-20), la conscience (Rom. 2 12-15) et l'histoire (Gen. 1-11). Le paganisme est une perversion de cette foi antérieure. Toute religion païenne a pour éléments fondamentaux : une déformation de la révélation originelle, une mauvaise interprétation de la révélation naturelle (Rom. 1 : 23) et un obscur conflit de l'âme avec la révélation de la conscience.

A travers la révélation universelle persiste néanmoins l'influence divine sur l'humanité. Dieu retient celle-ci, tel un puissant aimant. « Il n'est pas loin de chacun de nous » (Actes 17 : 27). Voulant réveiller en eux le désir de le chercher, Dieu cherche les hommes comme une mère cherche le cœur de son enfant afin qu'il la cherche en retour (« ... afin qu'ils cherchassent le Seigneur et qu'ils s'efforçassent de le trouver », Actes 17 : 27). L'effort religieux, ou recherche de Dieu, remarquablement développé même parmi les peuples les plus païens, est l'œuvre de Dieu lui-même. La tragédie, c'est que Satan, le grand séducteur, a aiguillé cette recherche humaine dans une fausse direction, de telle sorte que l'homme fuie loin de Dieu, tout en le cherchant. C'est ce qui advint. L'homme poursuit la bénédiction mais évite la présence de son Créateur. Il ne veut rien avoir à faire avec lui et pourtant il ne peut se résoudre à se couper de lui.

L'apôtre Paul attribue cette désharmonie et cette dégénérescence religieuse au manque de reconnaissance, à l'ingratitude. Bien qu'ils sachent qu'il y a un Dieu, les hommes ne l'ont pas glorifié comme tel et ne lui ont pas rendu grâces. Ils sont devenus vains dans leurs pensées et leur cœur insensé est obscurci (Rom. 1 : 21). Certains éléments furent employés par l'action démoniaque pour conduire à cette transposition des valeurs dans la vie religieuse.

Il y eut tout d'abord l'observation des songes. Au sein du rêve, quelque chose se « meut », « entend » et « voit », alors même que tous les membres du corps sont inactifs. Le fait que les morts y « apparaissent et prennent part » à l'action d'une certaine manière, ne prouvait-il pas leur survivance en qualité d'« esprits » ?

Vint ensuite l'observation de la *mort*. N'était-ce pas le moment où « l'âme », ce quelque chose d'invisible et d'intérieur, quitte le corps tandis que le moribond rend son dernier soupir? L'homme mort devient alors si tranquille! Cela ne prouvait-il pas qu'il n'y a aucun mouvement sans la volonté d'un « moi » intérieur, âme active, inspiratrice ? Or, dans la nature, tout est mouvement : plantes et bêtes, course des étoiles, tempêtes majestueuses,

impétuosité des rivières, aimant mystérieux, étincelle jaillie des pierres que l'on heurte (silex). Cela ne manifestait-il pas irrésistiblement que des êtres puissants existent et agissent dans tous ces mouvements qui nous entourent? *C'est ainsi que l'on en vint, semble-t-il, à considérer la nature comme animée par des esprits*, et que «naquit la *philosophie animiste*, croyance en une nature animée par des esprits» (du latin *anima* = âme). Et comme l'homme ne connaissait pas d'autre « âme » que la sienne, il lui parut logique d'en attribuer les caractéristiques à ces esprits de la nature. D'autre part, comme ces esprits-nature correspondent à la puissance fracassante de leurs éléments, on ne pouvait les imaginer que comme des êtres d'une forme de vie plus intensive et plus haute. On leur attribua donc les caractéristiques humaines mais à un degré beaucoup plus élevé.

Il allait en résulter une relation inévitable entre *démons* et *héros*, relation par laquelle le démoniaque acquérait une personnalité à travers l'humain, tandis que l'héroïque, à travers le démoniaque, s'élevait au supra-humain, ce qui semble bien être l'essence de la conception païenne de Dieu. Ainsi le païen se créa un «dieu» à son image (c.f. Gen. 1 : 27).

Ici intervient le pouvoir du langage humain à former et développer des conceptions religieuses. C'est une particularité de l'esprit humain que d'établir côte-à-côte — involontairement et surtout inconsciemment — le matériel et le spirituel et de les immerger tous deux l'un dans l'autre.

Le langage humanise les choses extérieures à l'homme — il parle d'un « riant » soleil, d'une « heureuse » chaleur — et inversement, introduit les choses externes dans l'humain — il parle alors d'amabilité « froide » ou de joie « rayonnante ».

Avec plus de fantaisie encore, il parle des « flèches » du soleil (ses rayons), des « coups » de la lune (Ps. 121 : 6), des « fenêtres » des cieux (Mal. 3 : 10) ou des « paupières » de l'aurore (Job 3 : 9).

Tant que l'homme s'en tint au côté pictural de ces figures de style, il en retira un enrichissement de l'esprit. Par contre, lorsque, assombri par le péché (Eph. 4 : 18; Rom. 1 : 21-22) et conduit dans l'égarement par les puissances démoniaques, il se mit à croire à la réalité de ces images, manteau fantaisiste des réalités, alors apparurent de nouvelles conceptions déifiées du monde. Le langage devint ainsi un des principaux facteurs d'édification des religions païennes.

D'autres forces maîtresses ont coopéré à la formation ultérieure de la conception de la déité et spécialement à la formation de la mythologie (histoire des dieux). De leur nombre sont la peur ou le désir, la nécessité de la rétribution, la méditation sur les origines du monde et même la persistance des idées essentielles du folklore et des légendes des héros.

Le genre grammatical y joua aussi un rôle significatif; dans beaucoup de cas, il déterminait si la divinité correspondante était masculine ou féminine. Ceci permet de penser qu'il n'y a pas eu de paganisme purement national avant la diversification des langues et qu'il ne pouvait pas y en avoir. Alors même que des idées individuelles ont pu exister à l'époque antédiluvienne, à propos de fausses divinités de la nature, sur le plan national, le paganisme n'a eu de commencement qu'avec la dissémination de la race humaine adamique en nations séparées (Deut. 4 : 19 ; Rom. 1 : 18-32). Derrière tout cela, il faut cependant admettre l'opération démoniaque. Les divinités païennes ne sont pas uniquement le fruit de l'imagination. Selon le témoignage apostolique du Nouveau Testament, Apollon, Diane, Aphrodite et Ishtar (ou quelque autre nom qu'on leur donne) ne sont pas seulement l'intellectuelle personnification des puissances de la nature, ou le seul fruit de la fantaisie, mais encore, dans l'arrière-fond, d'une manière ou d'une autre, des puissances spirituelles démoniaques réellement existantes. Ces puissances, dans la ligne de l'inspiration occulte, se sont révélées elles-mêmes aux divers peuples, tantôt sous un vêtement mythologique de type national, tantôt sous forme d'images poétiques attrayantes, tantôt encore sous une forme monstrueuse. Comment, sans cela, le grand apôtre des Gentils aurait-il pu, *par un recours*

exprès au nom du Seigneur Jésus, chasser, à Philippes, l'esprit de Python de cette malheureuse femme dont parle Actes 16 : 16 ?⁸⁰ Ou comment aurait-il pu affirmer que ce qu'offrent les païens, ils l'offrent à des esprits mauvais (I Cor. 10 : 20) ? On le voit, il y a un certain élément de vérité dans le polythéisme national. On peut penser, sous cet angle, aux princes angéliques de Perse et de Grèce cités au livre de Daniel (10 : 13, 20).

Le paganisme dans son ensemble ne repose pas seulement sur l'erreur et la tromperie, mais encore, et en même temps, sur une base spirite! C'est ainsi que les païens, sous l'influence des démons, sont devenus les « créateurs de leurs dieux »⁸¹.

« Dans sa religion, le païen exprime son *impiété*. Sa religion est le péché, transgression du premier commandement: les dieux mis à la place de Dieu » (P. Aithaus). « C'est la plus forte expression de l'opposition de l'homme contre Dieu et contre lui-même » (K. Barth)⁸².

Et pourtant, des myriades d'hommes suivent ce faux chemin qui « draine » l'humanité depuis des siècles. « S'efforçant d'être sages, ils sont devenus fous » (Rom. 1 : 22). Ainsi le jugement sur Babel a eu des résultats immenses. La confusion de la pensée et des relations intellectuelles, due à la dispersion de l'humanité » a eu pour conséquence la *confusion religieuse*, de loin plus significative que la confusion du langage.

Politiquement aussi, ses effets furent des plus sérieux.

IV. La tension internationale ;

Depuis ce temps-là, l'histoire du monde est un conflit entre la force centripète des empires mondiaux et la force centrifuge des peuples individuels⁸³. La force centripète des conquérants mondiaux contrecarrée par la force centrifuge des nations, tel a été l'aspect général de cette opposition réciproque, dont la forme la plus significative est la guerre. C'est pour cette raison que les guerres et les bruits de guerre se perpétueront jusqu'à ce que vienne le Seigneur (Mat. 24 : 6)⁸⁴.

La mesure dans laquelle les peuples peuvent être bénis dépend grandement⁸⁵ de la manière dont elles observent les ordonnances divines de la création et de l'histoire (Jér. 18 : 7-

⁸⁰ Python était un des titres employés pour désigner ceux qui délivraient les oracles au temple d'Apollon. A Delphes — le plus important temple et oracle d'Apollon — gouvernait en qualité de chef prêtresse la «Pythia» (ou médium). Cf. le médium d'En-Dor (pythionisse) en I Sam. 28 : 7-8 et Lévi. 20 : 27 (« esprit »).

⁸¹ A la variété des caractères nationaux correspond une variété égale de maximes religieuses et d'idéaux moraux. Le Grec dit : « Homme, connais-toi toi-même ». - Le Romain dit : « Homme, gouverne-toi toi-même ». - Le Chinois dit : « Homme, éprouve-toi toi-même ». - Le bouddhiste dit : « Homme, annihile-toi toi-même ». - Le brahmane dit : « Homme, plonge-toi dans la somme universelle de tout ». - Le musulman dit : « Homme, soumets-toi toi-même s. - Mais le Christ dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », tandis qu'en Lui, le chrétien dit : « Je suis tout par Christ qui me fortifie » (Phil. 4 : 13).

⁸² Mais, malgré tout ce qui le défigure, le faux dieu est encore une caricature du seul vrai Dieu. Dans ses religions diverses, l'homme fuit loin de Dieu mais, maintenu par lui, il ne peut, même en sa fuite, se libérer de l'idée de Dieu. Jusque dans sa négation, il doit rendre témoignage de lui. Dans le paganisme, vérité et erreur, dignité et indignité ne se situent pas seulement l'un à côté de l'autre, mais l'un *dans* l'autre. C'est pour cela que l'Évangile brise les religions et en prononce le jugement en ce qu'elles sont mensonge et péché, mais les *rachète* et les *accomplit* en les ramenant à la vérité originelle dont elles dérivent et dont elles témoignent à leur manière.

⁸³ Représentatifs des forces centripètes sont, par exemple: Nébucadnetsar, Cyrus, Alexandre le Grand, Napoléon et Hitler. Représentatifs des forces centrifuges les vainqueurs de Marathon, Arminius, Gandhi et, en général, tout soulèvement national ou guerre pour la liberté.

⁸⁴ Il serait cependant erroné de considérer la dispersion à Babel comme étant l'origine de la formation des nations comme telles. C'est la *séparation* des nations en ce qui concerne l'esprit, la religion, la langue et la politique qui constitue le fruit réel de ce jugement divin. Il y aura des nations jusque sur la nouvelle terre (Apoc. 21 : 24 ; 22 : 2). Mais elles représenteront la diversité dans l'unité et formeront une *famille* de peuples.

⁸⁵ Il reste, naturellement, là aussi, bien des secrets dans le gouvernement divin. Il suffit de penser, par exemple, au peuple arménien.

9). Dans ce sens, il y a aussi des conversions de « nations entières» à Dieu par une repentance nationale (Jér. 18 : 7-8), ce dont témoigne, par exemple, le cas de Ninive au temps de Jonas.

Une nation est un *organisme* (Osée 11 : 1) et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle soit appelée un jour à rendre compte à Dieu comme telle, en tant *qu'unité*⁸⁶. A travers les générations» elle vit une vie uniforme. C'est pourquoi les descendants sont participants des bénédictions ou des jugements qu'ont entraînés les œuvres de leurs ancêtres (voir par exemple Ez. 35 5-6).

Ainsi seulement s'explique la tension dramatique du monde entier, l'apparition et la chute des civilisations au sein du tourbillon des royaumes et des races⁸⁷.

V. La rédemption, but de l'histoire du salut

La confusion du langage ne signifie pourtant pas que Dieu soit adversaire de toute union de la race humaine. Au contraire, la communion la plus étroite et la plus spirituelle est son vrai but pour l'humanité (Michée 4 : 1-4). Mais Il est *lui-même* le centre de l'unité *qu'il* souhaite. Elle est « en Christ », son Fils (Eph. 1 : 10; Jean 10 : 16; 17 : 21-22) désigné comme roi (Ps. 2 : 6; Zach. 14 : 9).

De son côté, l'homme a cherché à détrôner le Créateur afin de prendre lui-même le gouvernement en mains. Il a dressé toute son énergie charnelle comme un bastion opposé à la poursuite de l'œuvre de la rédemption. Il ne pouvait que s'écrouler. C'est pourquoi le bras de Dieu se montra pour disperser. Par la destruction de l'unité démoniaque et charnelle, l'unité vraie, divine, spirituelle, allait pouvoir s'effectuer. Un plein universalisme est le but final de l'abrogation de l'universalisme premier. En cela, le jugement de Babel était lui-même une grâce.

VI. Le triomphe final de Dieu

L'humanité lutte avec persévérance contre le plan de Dieu. L'esprit de la Babel révoltée et vaincue demeure actif tout au long des siècles. A la fin des temps, il semblera même avoir atteint son but, lorsque l'Antichrist parachèvera l'œuvre de Nimrod (Apoc. 13 : 7-8).

L'histoire de la ville de Babylone trouve

- son modèle = dans la ville de Caïn (Gen. 4:17);
- son symbole = dans la tour de Babel (Gen. 11);
- son principal développement = à travers Nébucadnetsar (Dan. 2:37-38);
- sa progression = l'histoire mondiale (Dan. 2,7)
- son accomplissement = sous le règne de l'Antichrist (Apoc. 13, 17);
- sa fin = par le triomphe du Christ (Apoc. 18-19).

Après l'Antichrist, le Christ, en effet, apparaîtra et gagnera la victoire (Apoc. 19 : 11-21) et l'« épouse» (Apoc. 21 : 9), la cité de Dieu qui *descend* des cieux, la nouvelle Jérusalem

⁸⁶ Les prophètes adressent leurs appels aux peuples en tant qu'entités, par exemple Amos 1 : 2; Es. 18-23; Jér. 46-51.

⁸⁷ Les ordonnances divines dans la création, l'histoire et la providence sont: Mariage et famille comme premiers germes du tout. - Statut social (I Pierre 2 : 13- 14, 18; Eph. 6:5-9; Col. 3:22; 4:1; I Cor. 7:20). - Communauté de sang (Rom. 9 : 8), d'histoire, de mentalité, d'éducation et de coutumes. - Gouvernement (Rom. 13: 1-6 ; I Pierre 2 : 13) ; depuis Noé (Gen. 9 : 6). - Autorité (I Pierre 2 : 17; Rom. 13 7) et obéissance (Rom. 18 : 5). - Vie communautaire et administration de la justice avec peine de mort (Gen. 9 : 6 ; Rom. 13 : 4). - Frontières déterminées par Dieu (Actes 17 : 26). - Amour de la patrie et de son propre peuple (Rom. 9 : 8). - Respect des autres nations.

(y. 10) triomphera de la « prostituée », dernier assaut de Babylone contre les cieux (Apoc. 14:8; 17:1-18).

Troisième chapitre : La révélation préparatoire au Salut

A : La promesse, fondement de l'Évangile

CHAPITRE I le rayonnement vétéro testamentaire du salut

Le jugement à Babel mettait fin, en un certain sens, à la forme originelle de la révélation. Un âge complètement nouveau allait commencer avec Abraham, l'ancêtre d'Israël et le «père de tous les croyants» (Rom. 4: 11-12). La bénédiction que recevraient, plus tard, ceux d'entre les nations qui seraient sauvés était en réalité la «bénédiction d'Abraham» (Gal. 3 : 9, 14). L'église de l'âge présent (Rom. 15 : 27; Eph. 3 : 6; 2 : 11-19; Rom. 11: 24), le royaume de Dieu à venir (Luc 1 : 72-73) et la nouvelle Jérusalem (Apoc. 21 : 10, c.f. Hébr. 11 : 16) reposent également sur la base des promesses faites à Abraham.

C'est avec lui qu'a commencé la révélation actuelle du salut et de la rédemption. Tout ce qui précédait était introductoire et préparatoire.

Abraham n'était pas le premier croyant. Abel, Hénoc, Noé, Melchisédek son contemporain, tous furent des hommes de foi (Hébr. 11 4-7; Gen. 14: 18). Dans la foi d'Abraham, l'essentiel était la nature de sa foi plutôt que le seul fait de croire. La foi de ses prédécesseurs s'était, en quelque sorte, comme limitée à eux-mêmes et à leur entourage immédiat; la foi d'Abraham, au contraire, eut des effets ' d'une portée beaucoup plus lointaine. Sa signification s'étend à toute l'histoire du salut, à l'avenir entier. Abraham a saisi la promesse, non seulement pour lui-même, mais aussi pour ses descendants corporels et spirituels.

Ainsi est-il devenu l'ancêtre de « beaucoup » (Ez. 33 : 24) le père de *tous* les croyants (Rom. 4 : 11). Il fut comme la carrière et la pierre dont le peuple de Dieu fut extrait et taillé (Es. 51 : 1-2), la sainte « racine » de l'olivier franc (Rom. 11 : 16-24) et le premier vase de l'alliance préparatoire de cette révélation vétéro-testamentaire qui, en un sens spécial, conduisait directement au Christ.

I. Le point de départ

Par la rébellion de Babel, les énergies coalisées tentaient de s'opposer au Très-Haut. Il fallait que soit introduit un principe de séparation et de désunion afin de briser cette association perverse. Par la réunion de leurs efforts impies, ils voulaient conquérir le ciel... en vain. Dieu réagit en les dispersant afin d'ouvrir les cieux. C'est ce qu'Il fit par l'appel d'Abraham. Dans l'histoire du salut, cet appel est la contrepartie de la tour de Babel en même temps que sa conséquence nécessaire.

II. Le fondement

1. *La liberté de Dieu.* Que Dieu ait choisi Abraham plutôt qu'un autre croyant de son temps, comme Melchisédek (Gen. 14 : 18-20), c'est là le fruit de sa libre souveraineté. Seigneur et gouverneur de l'univers, Il distribue comme Il veut les figures de l'échiquier de l'histoire humaine (Rom. 9 : 20). Il est vrai qu'Il n'impose pas la foi au croyant, ni

l'incrédulité à l'incroyant. Il laisse à chacun la liberté et l'auto-détermination (Mat. 23 : 37; Apoc. 22 : 17). Mais du milieu des méchants, Il choisit tel méchant (par exemple le pharaon d'Egypte, (Rom. 9 : 17) afin de montrer en lui son pouvoir de jugement, tandis que du milieu des croyants, Il choisit tel croyant afin d'en faire l'agent de quelque tâche spéciale dans l'accomplissement du salut (I Cor. 12 : 4-11, 29-30). C'est dans ce sens seulement qu'Abraham fut appelé et devint, pour ainsi dire, une figure *officielle*, responsable de préparer la médiation du salut.

2. *La grâce de Dieu.* Le choix d'Israël ne fut pas basé sur une quelconque supériorité de ce peuple. La méthode de Dieu est tout autre.

Dieu se plaît à choisir les humbles et les insignifiants de ce monde (Luc 1 : 52; I Pierre 5 : 5). On ne saurait donc être surpris de voir Israël comparé à une épine (Ex. 3 : 2-3; Michée 7 : 4). Aucune importance numérique n'aurait pu influencer non plus le choix de Dieu, car, sur ce plan, Israël était le moindre de tous les peuples (Deut. 7 7). Pourquoi donc le choix de ce peuple si ce n'était à cause de l'humble apparence que l'Eternel veut donner à la révélation divine ? Il n'y a dans l'Ancien Testament aucune exaltation raciale du Juif irrégénéré. On y trouve au contraire bien des paroles de jugement prononcées contre l'apostasie d'Israël. Dans le sens vétéro-testamentaire, « peuple choisi » (I Chron. 16: 13; Ex. 19 : 5; Amos 3 : 2; Ps. 147 : 19-20) ne signifie aucunement « peuple sélectionné et bon » (voir Es. 1 : 4; Rom. 2 : 24) ni « peuple prédestiné à être politiquement dominant jusqu'à soumettre le monde » mais simplement « peuple séparé, en vue du service de Dieu dans le cours du salut ». C'est ici que le Juif a failli de la plus terrible manière (I Thess. 2 : 15-16). Le but du plan de Dieu n'était pas la glorification du Juif (Ez. 36 : 22-23, 32) mais la mise en lumière de la gloire de la grâce et de la sainteté de celui qui est à la fois Dieu des Juifs et des non-Juifs (Ps. 115 : 1 ; Es. 44 : 23; Rom. 3 : 29).

3. *La gloire de Dieu.* En fait, l'ensemble de l'Écriture montre le Juif plus d'une fois dépassé par le non-Juif pour ce qui est de la réceptivité spirituelle; en foi, par le centurion romain à Capernaüm (Mat. 8 : 10); en amour, par le Samaritain compatissant (Luc 10 : 25-37; 17 : 16) ; en sacrifices consentis à la recherche de la vraie sagesse, par la reine d'Ethiopie (Mat. 12 : 42); en repentance, par le peuple de Ninive (des Assyriens; Mat. 12 : 41)... Il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, a dit le Christ; et cependant, Eue ne fut envoyée vers aucune d'elles, si ce n'est vers une femme veuve à Sarepta dans le pays de Sidon. Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël... et cependant aucun d'eux ne fut purifié, si ce n'est Naaman le Syrien (Luc 4 : 25-27). « Malheur à toi, Chorazin ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties, en prenant le sac et la cendre... Et toi, Capernaüm, seras-tu élevée jusqu'au ciel ?... car, si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui » (Mat. 11 : 21- 23).

En Esaïe, Dieu disait d'Israël : « Qui est aveugle, sinon mon serviteur, et sourd comme mon messager que j'envoie ? Qui est aveugle, comme l'ami de Dieu, aveugle comme le serviteur de l'Eternel ? » (Es. 42: 19.)

Si nous nous demandons pourquoi, en dépit de tout cela, Dieu fit ce choix précis, la réponse vient, nette, lumineuse : c'est afin que nulle chair ne soit glorifiée devant lui, mais que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur (Jér. 9 : 23-24 I Cor. 1 : 27-31).

A résultat artistique égal, plus les moyens sont misérables, plus grand est l'honneur de l'artiste. Pour une même victoire, plus petite est l'armée, plus grande la gloire du vainqueur. Voilà pourquoi, au sein des soleils et des étoiles innombrables de l'univers, Dieu a choisi ce petit globe et sur lui, cette petite terre de Canaan habitée par le « plus petit » de tous les

peuples (Deut. 7 : 7). Voilà pourquoi, en Israël, il a choisi le village de Bethléem — trop petit pour être reconnu entre les milliers de Juda (Michée 5 : 11) — et à Bethléem, une étable.

De l'étable, Il alla à la croix. Dieu choisit toujours l'insignifiant: pour être le principal témoin de la vie du Christ auprès d'Israël, Matthieu le collecteur d'impôts (Mat. 9 : 9); pour annoncer, la première, que le Christ était ressuscité, Marie de Magdala, précédemment possédée du démon (Marc 16 : 9 ; Jean 20 : 11-18) ; pour être le plus éminent des apôtres, Paul le plus grand de tous les pécheurs (I Tim. 1 : 15). Le résultat de tout cela est la manifestation de la grandeur divine. C'est la « folle » mesure de sa sainte jalousie (I Cor. 1 : 21, 25, 27). Le choix de l'insignifiant, telle est la vraie méthode de l'honneur divin.

4. *La sagesse de Dieu.* Un autre motif divin caractérise la sagesse de Dieu quant à l'instruction de la race humaine. L'histoire d'Israël en tant que race « réfractaire » (Actes 7 : 51) devait enseigner à tous les peuples du monde, avec la crainte du péché, la gloire de la rédemption; avec le sérieux des jugements répressifs, la profondeur de la grâce qui pardonne (Ps. 102 : 14-16). L'histoire d'Israël devient ainsi une leçon de choses sur la scène des affaires du monde, leçon donnée afin que les nations de la terre puissent percevoir ce que sont le jugement et la grâce (Es. 52 : 10; Ez. 39 : 23-27). L'homme étant rendu stupide par son opposition à Dieu, il fallait un exemple clair et impressionnant. Cet exemple précis, la sagesse de Dieu le requérait. C'est là une des raisons du choix d'Israël.

5. *La justice de Dieu.* En tout cela, les voies de Dieu sont demeurées justes. Israël n'a aucunement reçu de préférence. A ses plus hauts privilèges (Rom. 9 : 4-5; 3 : 1-2) correspondent des responsabilités plus grandes encore. Les devoirs compensent les droits. La position comporte une obligation (Luc 12 : 48; I Pierre 1 : 17) et le péché n'a reçu chez aucun peuple un jugement aussi sévère que chez les Juifs (voir Deut. 28 64-67). Chez eux, tout est porté au plus haut degré: privilèges et jugement, bénédictions et malédictions. Son choix est, en lui-même, la raison de cette sévérité tout à fait spéciale. « Je vous ai choisis, vous seuls parmi toutes les familles de la terre; *c'est pourquoi* je vous châtierai pour toutes vos iniquités » (Amos 3 : 2). Et lorsque, au temps des grands jugements, Israël en appelle à sa position dans la grâce, voulant pour ainsi dire arracher des mains de Dieu le bâton qui le châtie et s'écrie « Mon Dieu, nous te connaissons, nous Israël ! », la réponse divine intervient, lapidaire: « Israël a rejeté le bien; l'ennemi le poursuivra ! » (Osée 8 : 2-3).

III. L'accomplissement

Le fait que Dieu ait maintenant limité sa révélation à un peuple ne signifie pas que Dieu ait coupé toute relation avec les nations mises de côté. Il leur reste un quintuple témoignage divin, significatif quoique moins direct:

1. *Le langage symbolique de la nature.* Depuis le commencement, les œuvres de la création ont manifesté la puissance et la divinité éternelles de Dieu (Rom. 1 : 19-21).

2. *Le langage de la conscience.* Même les païens qui n'ont point la loi, sont une loi pour eux-mêmes, l'œuvre de la loi étant écrite dans leur cœur, leur conscience en rendant témoignage (Rom. 2 : 14-15).

3. *Le langage de la sagesse.* Même dans le monde païen, il y a tant de pensées élevées et profondes, que l'on ne peut l'expliquer sans recourir à l'activité de la sagesse divine produisant un certain degré de connaissance dans l'esprit de l'homme en général. On peut citer ici des hommes comme Socrate, Platon, Lao Tsé, Zaratoustra et beaucoup de poètes ou penseurs des nations. Les pères primitifs de l'Eglise (surtout Justin de Siché, au 2^e siècle) en

étaient venus à parler du « grain de blé de la Parole » semé dans le monde des Gentils. Il faut ajouter que certains souvenirs moraux d'ordre général ont dû survivre parmi les peuples, depuis la révélation originelle, et s'ajouter aux qualités morales qui sont le partage même de l'homme naturel.

4. *Le langage des autorités établies.* Les magistrats sont « au service de Dieu » (Rom. 18 : 4); l'ordre institué par Dieu lui-même existe dans l'histoire depuis l'alliance faite avec Noé (Gen. 9 : 6). Sans l'autorité des gouvernements, la société serait rapidement submergée par le mal et tomberait dans un barbarisme moral et spirituel, dans la plus effrénée des perversités. Par le droit, Dieu étend une main protectrice. Il est derrière l'autorité, œuvrant par elle. Les gouvernements de la terre sont ses instruments. C'est pourquoi dans la parole de Dieu, la « Sagesse » éternelle parle d'elle-même en ces termes: « Par moi les rois règnent, et les princes ordonnent ce qui est juste; par moi gouvernent les chefs, les grands, tous les juges de la terre » (Prov. 8 : 15, 16).

5. *Le langage de l'histoire.* Même après le choix d'Abraham et d'Israël, Dieu continue à diriger l'histoire des peuples. Il tourne les cœurs des rois comme des courants d'eau et Il les dirige où Il veut (Prov. 21 : 1). Il suscite Hadad d'Edom (I Rois 11: 14), Reson de Damas (I Rois 11 : 23), Tilgath Pilnéser d'Assyrie (I Chron. 5 : 26) et Cyrus de Perse (Esdras 1 : 1). Il appelle ce dernier son «oint» à qui Il ouvre le chemin, chassant devant lui les nations en faveur d'Israël, son serviteur (Es. 45 : 1-7; Jér. 51 : 11). A Babylone, Il dit: « Tu as été pour moi un marteau, un instrument de guerre. J'ai brisé par toi des nations. Par toi, j'ai détruit des royaumes » (Jér. 51 : 20). Finalement, en rapport avec ses plans à l'égard de l'histoire d'Israël, Il dit: « N'êtes-vous pas pour moi comme les enfants des Ethiopiens, enfants d'Israël? dit l'Eternel. N'ai-je pas fait sortir Israël du pays d'Egypte, comme les Philistins de Capthor et les Syriens de Kir ? » (Amos 9 : 7).

La mise de côté du monde gentil ne fut donc pas du tout l'abandon de son histoire. Même en sa qualité de Dieu d'Abraham et d'Israël, l'Eternel reste tout autant le « Dieu des nations » (Rom. 3 : 29). C'est l'histoire de la race humaine tout entière qui fut et demeure « l'oeuvre de Dieu » (Luther).

Tout cela arrive afin que les hommes cherchent le Seigneur et s'efforcent de le trouver fut-ce en tâtonnant (Actes 17 : 27). Du point de vue du récit du salut, les nations sont individuellement des « troupeaux » (voir Jean 10: 16), donc des communautés voulues de Dieu, en préparation pour l'Evangile, communautés qui doivent garantir la proclamation paisible du message du salut, le maintien de l'individu dans la décence, la morale et la justice civile (*justitia civilis*). En un mot, *l'histoire du monde est le support de l'histoire du salut*. Non seulement la révélation a une histoire, mais l'histoire est une révélation. Ce n'est pas seulement une « oeuvre » mais une « parole » stimulante de Dieu. Par l'histoire, Dieu se révélait tout en demeurant le Dieu caché, le *deus absconditus* de Luther.

En ce qui concerne la révélation du *salut*, les Gentils furent mis de côté — et c'est là la question principale — mais leur exclusion temporaire et limitée était le chemin de leur ré-acceptation et de leur réintroduction.

IV. Le but

« Et toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Gen. 12 : 3). Dès le début, la fin est mentionnée. La mise à part d'Abraham devait forcément ralentir le développement universel de l'histoire du salut, mais allait, d'autre part, la faciliter et l'amener d'autant plus sûrement à son but. C'est *l'aspect universel* qui était envisagé à travers le particulier, le tout à

travers le détail, l'ensemble à travers l'unité. Limiter la révélation, au début, à Abraham seul, était la manière divine de servir l'ultime universalité du salut. La restriction était là, mais avec pour objet sa propre suppression. Dieu détournant son salut des nations afin d'être d'autant plus sûr de le leur proclamer à nouveau. « L'histoire du salut », dans la pleine acception des termes, n'indique pas un cercle limité à l'intérieur de l'histoire universelle, mais englobe et interprète toute l'histoire de l'humanité dans ses relations avec Dieu. « La marche de l'Évangile à travers le monde est le thème propre de l'histoire du monde. » C'est la signification de toute histoire. L'histoire du salut, au sens large, est une « théologie de l'histoire du monde ». Dieu lui-même en est le centre en sa qualité de Seigneur de toute histoire. Au milieu de l'histoire du « monde » commence une histoire particulière — celle de la révélation — en laquelle Il se « rend » présent à l'homme. Dans la première, Il travaille spécialement comme le « Dieu caché », dans la seconde, comme le Dieu qui se révèle. Mais les deux, l'histoire du monde et l'histoire de la révélation, ont Dieu lui-même pour centre commun. Vues sous cet angle, les deux appartiennent à l'histoire du salut. *C'est ici le sens et l'âme de l'Ancien Testament.* Et c'est précisément pour cela qu'il est rempli de promesses de salut pour l'ensemble de la race humaine, spécialement en Esaïe. De tous les livres des temps pré-chrétiens, l'Ancien Testament est le plus universel. Il inclut tous les peuples plus que toute autre littérature du monde antique. C'est le seul écrit de l'ancien Orient qui contienne l'idée de l'unité de la race humaine et l'espérance d'un mouvement commun de l'humanité vers un but commun. Ceci est rendu évident dans les chapitres d'introduction de l'Ancien Testament. Le chapitre 10, par exemple, n'est pas seulement la lettre de démission de la révélation à l'égard des nations maintenant répudiées ; c'est aussi une garantie écrite de leur ultérieure ré-acceptation. A l'endroit précis où l'histoire sacrée commence à se limiter à Israël, les peuples du monde sont à nouveau énumérés. Une garantie leur est ainsi accordée d'une place persistante dans la révélation divine future. Ils sont assurés de ne pas être oubliés dans le conseil d'amour de Dieu et de ne jamais quitter l'horizon de la rédemption. « Le vert invisible de l'espérance s'enroule et court à travers les branches sauvages de ce *catalogue des peuples* » attestant à l'avance cette grande vérité : « Dieu a tellement aimé *le monde...* »

CHAPITRE II : La gloire de l'alliance avec Abraham

Abraham fut appelé ami de Dieu (Jacq. 2 : 28; Es. 41 : 8)

Abraham est le « père de tous les croyants » (Rom. 4: 11). Comme tel il est, non seulement le commencement, mais encore le modèle de toute expérience de foi.

En relation avec lui, quatre principes essentiels sont introduits, pour la première fois, dans l'histoire du salut

- le caractère inconditionnel du salut = dans la justification et la glorification ;
- la base centrale du salut = la puissance divine de résurrection;
- le médiateur du salut = la postérité ou germe à venir ;
- le but du salut = la cité céleste.

I. Le salut est inconditionnel

L'événement le plus significatif dans la vie d'Abraham ne fut pas vraiment le départ d'Ur en Chaldée (Gen. 12), mais plutôt cette révélation reçue à peu près dix ans plus tard, par une nuit étoilée, lorsque Dieu conclut avec le patriarche l'alliance de la foi (Gen. 15 : 5, 18). C'est à ce moment-là qu'Abraham fut justifié. Et c'est à l'occasion de ce récit que, pour la première fois dans les annales du salut, se trouve mentionnée, d'une manière expresse, la justification d'un pécheur (Gen. 15 : 6; Rom. 4 : 2-4).

1. *La justification.* — C'est aussi l'instant le plus important et le plus décisif. A quel moment, en effet, la foi fut-elle imputée à justice au patriarche ? Est-ce avant ou après sa circoncision (Rom. 4 : 10) ? Treize ans avant ! L'alliance de la circoncision fut établie alors qu'Abraham était âgé de 99 ans (Gen. 17 : 1-14); l'alliance de la foi et la justification précède la naissance d'Ismaël, se plaçant donc avant sa 86^e année (Gen. 16: spécialement v. 16; c.f. 17 : 1). Abraham fut donc justifié treize ans déjà, avant d'être circoncis

C'est sur cet ordre de succession que Paul, en Romains 4, bâtit son raisonnement, montrant que, selon les Ecritures, la justification repose sur la foi seule. Humainement parlant, il a pu sembler indifférent à Abraham d'être justifié avant ou après la circoncision. Mais Dieu avait en vue, dans cet ordre chronologique précis, une fin prophétique. Abraham devenait par là le père de tous ceux qui seraient justifiés par la foi, en dehors même de la circoncision. On le voit, l'ordre de succession des deux alliances dans la vie d'Abraham, loin d'être dénué de signification, est pleinement prophétique. A lui seul, il montre déjà que la circoncision ne peut être une condition préalable à la justice de la foi (Rom. 4 : 11) et n'en peut être que le sceau. On ne pose un sceau que sur un document complété. Telle fut la justification d'Abraham, conclue et complétée bien antérieurement.

De là ressort, pour les derniers temps que nous vivons, que les Gentils n'ont pas à être circoncis pour acquérir la justification, mais que les circoncis doivent avoir la foi de « l'Abraham encore incirconcis ! » Les Gentils n'ont pas à passer par l'antichambre des Juifs — la loi — pour entrer dans le temple du salut. Les Juifs doivent, par contre, passer par l'antichambre de la foi qu'avait Abraham avant sa circoncision, c'est-à-dire alors qu'il était encore pour ainsi dire un « païen ».

Il est ainsi clairement établi que le salut est étranger à tout mérite humain et que la rédemption est le fruit de la grâce, un don gratuit, par la foi seule. C'est, en même temps, la preuve que l'Évangile de l'âge de l'Église était préfiguré dans l'alliance contractée avec

Abraham (Gal. 3 : 9, 14; Rom. 4). En ce qui concerne sa nature, cet Evangile est ainsi plus « ancien » que l'« ancienne alliance » établie par Moïse (Héb. 8 : 8-9).

2. *La glorification.* — A la justification était jointe l'assurance d'un héritage. « Je suis l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur en Chaldée, pour te donner en possession ce pays » (Gen. 15 : 7). Avec la déclaration de justice, *point de départ* de la vie nouvelle, le patriarche reçut, toujours comme un don de la grâce, l'héritage, *but* de la nouvelle vie (c.f. Héb. 11 : 8-10).

Paul attribue à ce fait la même valeur qu'au premier (Rom. 4 : 13-17). La justification n'a été liée à aucune sorte de loi, excepté la loi de la foi (Rom. 3 : 27). Il en sera de même de l'héritage. La loi n'est le moyen ni de la justification (Romains) ni de la sanctification (Galates) et rien ne peut mettre en question le droit du racheté à l'héritage glorieux. L'introduction dans la vie nouvelle (par la justification) garantit le droit à l'accomplissement total. Tout est don gratuit de la grâce divine (Jean 10 : 28-29; I Pierre 1 : 4-5; Rom. 8 : 30).

3. *Le signe de l'alliance.* — Il est de la plus haute importance, pour la compréhension de l'histoire du salut, de distinguer dans la vie d'Abraham les deux alliances: la fondation de l'alliance de la foi en Genèse 15 et l'alliance complémentaire de la circoncision en Genèse 17. Les deux sont décrites comme étant des « alliances » (Gen. 15 : 18 et 17 : 9-11); entre les deux, rappelons-le, treize ans au moins se sont écoulés. La première est l'alliance de grâce éternellement valable, donnée au païen Abram; l'autre est une alliance de confirmation (Gen. 17 : 7) donnée comme un sceau à l'Abraham déjà «justifié ». Elle n'est pas contractée en vue de demeurer éternellement, mais jusqu'à Christ (Gal. 4 : 2). La première est l'alliance déterminante, en sorte que Genèse 15 est, de loin, le chapitre le plus fondamental de tout l'Ancien Testament.

Chacun des deux objets de cette alliance a un double but et un signe propre. C'est tout d'abord la promesse d'une *postérité* et la justification avec, pour signe d'alliance, le ciel étoilé (Gen. 15 : 1-6). C'est, par ailleurs, la garantie d'un pays et la perspective de la glorification avec, pour signe, le sacrifice de l'alliance (v. 7 à 21). Majestueuse est la première, mystérieuse la seconde.

Les victimes ont été partagées ; le soleil s'en est allé; un profond sommeil est tombé sur Abram. Terreur et anxiété remplissent maintenant son âme. Les oiseaux de proie s'abattent sur l'offrande, mais Abram les fait fuir. Enfin, le Seigneur passe entre les morceaux de l'offrande, sous l'apparence d'une fournaise fumante et d'une torche flambante. L'alliance est conclue. Du point de vue de l'histoire du salut, c'est le plus significatif établissement d'alliance de tout l'Ancien Testament (Gen. 15 : 9-18).

Mais pourquoi l'alliance de grâce s'accompagne-t-elle de ténèbres ? Pourquoi tant d'ombre et de terreur pour introduire la promesse de la lumière? Pourquoi les oiseaux de proie, la fournaise fumante et les flammes ?

Les sacrifices typifient Israël, ce qui leur arriva illustre sa destinée nationale. Celle-ci est obscurcie, pleine de terreur et d'obscurité (Deut. 28 : 15-68). De là, la conclusion de l'alliance à travers la fournaise et les flammes. Dans les oiseaux de proie, on peut reconnaître les nations, en particulier les Egyptiens (Gen. 15 : 13-16). Abram les chasse car, eu égard à la « sainte racine », Israël a la garantie d'être préservé et maintenu (Rom. 11 : 16, 24).

Que Dieu soit passé entre les morceaux de l'offrande étendus l'un en face de l'autre en deux rangs signifie que la «lacune » qui sépare les deux contractants de l'alliance est comblée, leur dualité étant changée en unité. C'est donc le perfectionnement de l'alliance elle-même qui est ainsi signifié. Et si, par ailleurs, le Seigneur seul et non Abram passe entre (Gen. 15 : 17-18) les parties de l'offrande, c'est pour souligner que l'alliance est un pur don de la grâce divine et que ni l'homme ni les oeuvres n'y sont pour rien, Dieu seul faisant tout, l'homme n'étant que le « vase » (Rom. 8 : 24; Phil. 2 : 13).

II. Base initiale du salut

L'accomplissement de la rédemption réclame, non seulement le sacrifice, mais encore la *victoire* du sacrifice. C'est particulièrement ici que se révèle, à nouveau, le lien spirituel qui unit à l'âge présent l'alliance contractée avec Abraham. La puissance divine de résurrection fait partie du terrain déterminant du salut. Affiance avec Abraham et âge présent ont tous deux, pour apogée, la foi en un Dieu qui peut créer la vie hors de la mort.

Il existe, bien sûr, une différence essentielle; la foi d'Abraham regarde en avant, vers quelque chose qui devait s'accomplir. La nôtre regarde en arrière, vers quelque chose qui a déjà été accompli. De plus, la foi d'Abraham attend un miracle dans le domaine de la création et en rapport avec un homme mortel, tandis que notre foi confesse qu'un miracle s'est déjà produit en la personne même du Fils de Dieu, notre Sauveur et Seigneur ressuscité. Par deux fois — à la naissance et au moment du sacrifice d'Isaac — ceci apparut clairement dans la vie d'Abraham et de telle manière que le second exemple est comme la glorification et l'intensification du premier.

1. *La naissance d'Isaac.* — C'est par une éducation progressive que la foi d'Abraham put s'élever jusqu'à ce point. C'est là la vraie raison pour laquelle il dut attendre son héritier si longtemps — jusqu'à sa centième année (Gen. 17 : 17). Avant que puisse éclore la nouvelle vie, il fallait que soient introduits « l'amortissement » (Héb. 11 : 12, version Darby) et la mort (Rom. 4 : 19, Darby). Autrement, la foi d'Abraham n'aurait pu devenir une foi en la «résurrection». Ainsi, par contre, il pouvait apprendre à croire en celui qui «donne la vie aux morts et qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient» (Rom. 4 : 17). Ce but, il avait à l'atteindre parce que, *père* de tous les croyants, il fallait qu'il soit en même temps le *prototype* d'eux tous et parce que, dans tous les âges, la foi qui sauve se dresse ou tombe avec la résurrection de Jésus-Christ (I Cor. 15: 17-19). Dans l'histoire du patriarche, telle que nous la raconte la Bible, il y a quelque chose de continuellement et de nécessairement prophétique, l'attente de la postérité étant la question essentielle de sa vie. Il en fut ainsi à cause de *nous* qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts, Jésus, notre Seigneur (Rom. 4 : 17-25, spécialement 24).

L'objet caractéristique de la foi d'Abraham ressort donc davantage encore du récit de l'offrande de son fils en Genèse 22.

2. *Le sacrifice d'Isaac.* — La foi est « croissance en Dieu ». Elle requiert donc une éducation progressive. Elle doit être toujours plus détachée du terrestre et plus attachée au céleste. Dans ce sens, la vie d'Abraham est marquée de quatre épreuves d'importance croissante, la plus grave étant celle de Morija.

Et d'abord, ce fut le départ d'Ur, la séparation d'avec la maison paternelle et d'avec les relations. La famille d'Abraham étant idolâtre

(Jos. 24 : 2), le départ d'Abraham était, en même temps, une séparation d'avec le *monde* (Gen. 12).

La deuxième épreuve fut la séparation d'avec Lot, homme « juste » en fait (II Pierre 2 : 7-8), mais de mentalité mondaine (Gen. 13 : 10-13; 19 : 1 et suivants). C'est le renoncement à tout compromis de cœur et à toute tiédeur, la séparation d'avec toute espèce de *conformité au monde* (Gen. 13).

Vint en troisième lieu le renvoi d'Ismaël, fils de sa force humaine; c'est la séparation de l'âme et de l'esprit (Héb. 4 : 12) le rejet de toute pensée ou initiative même pieuse mais issue de *soi-même* (Gen. 21).

Finalement vint le sacrifice d'Isaac, le fils que Dieu lui-même lui avait donné comme étant la postérité promise. Même les bénédictions que Dieu accorde, la foi les redonnait au

Donateur; il y a ainsi séparation d'avec les *dons divins* eux-mêmes (Gen. 22). L'adorateur prend la couronne qu'il a reçue du Roi et la dépose devant son trône (Apoc. 4 : 10-11) disant: « A l'Agneau soient les bénédictions » (c.f. Apoc. 7 : 12). Par là, il devient clair que ce récit si contesté du sacrifice d'Isaac n'est pas un simple passage de l'Ancien Testament que l'on serait libre de laisser de côté comme pensent certains. C'est, au contraire, le point culminant de la vie du patriarche. Ce dernier étant le «tronc » de la révélation de la rédemption, le récit doit être considéré comme prophétiquement symbolique, point culminant de la promesse qui est à la base de l'Évangile en général.

La conception du sacrifice développée ici est unique. Elle n'a rien de commun avec celle qui caractérisait les sacrifices canaano-phéniciens, sémitiques, indiens-aztèques Ou autres sacrifices humains. Le sacrifice de Morija s'en distingue au moins par un triple contraste.

Premièrement, par l'âme du sacrifice. C'est le cœur et non la forme qui en fait l'essentiel. Abraham a sacrifié Isaac à Dieu (Héb. 11 : 17) et pourtant il ne l'a pas tué. Le geste extérieur du sacrifice a été arrêté soudainement par Dieu (Gen. 22 : 12-13), ce en quoi est manifesté que ce n'est pas la forme extérieure qui en fait un sacrifice, mais l'intention du cœur; non pas la présentation de l'offrande, mais la piété de l'âme. Cette conception intérieure et spirituelle du sacrifice est mise en avant, ici pour la toute première fois, dans le récit du salut.

C'est pour cette conception spiritualisée du sacrifice que les prophètes ultérieurs de l'Ancien Testament luttèrent, dénonçant sans faiblesse le formalisme juif (Es. 1 : 10-15; 66 : 3; Jér. 6 : 20; Osée 6 : 6; Amos 5 : 21-22; Michée 6 : 6-8; Ps. 40 : 6-8).

Deuxièmement, par la victoire du sacrifice. Le but final du sacrifice est, non point la mort, mais la vie. L'ordre de sacrifier la seule et unique personne à travers laquelle devait se réaliser la promesse a dû, en effet, paraître plein de contradictions. Comment la promesse de Dieu pourrait-elle s'accomplir puisqu'elle n'était liée à personne d'autre que ce même Isaac sans descendant au moment du sacrifice (Gen. 17 : 21 ; 21: 12)? Le commandement de Dieu semblait, ici, en conflit avec sa fidélité. Conflit intolérable! Mais puisque Dieu ne peut mentir, il restait une solution à la réflexion de la foi. Ou bien Dieu pourvoirait lui-même à un animal qui serait sacrifié à la place d'Isaac (Gen. 22 : 7-8), ou bien, s'il fallait en venir réellement à la mise à mort de l'unique, Dieu le ramènerait à la vie, comme porteur de la promesse (Héb. 11 : 19). Celui qui demandait une offrande *consumée* (Gen. 22 : 2-3, 6-8), réclamant ainsi qu'Isaac tué avec un couteau (y. 10) soit brûlé au bois et réduit en cendres, était capable, à cause de sa fidélité et de ses promesses, de rendre la vie aux cendres d'Isaac. Et c'est bien jusqu'à cette dernière extrémité qu'Abraham semblait devoir aller à Morija (Gen. 22 : 9-10).

Telle est la hardiesse de la foi. Les Écritures l'attestent. Par l'acte qui sacrifiait son fils, Abraham attestait que Dieu était capable même de le ressusciter d'entre les morts (Héb. 11 : 19). C'est pour cela qu'il avait dit à ses serviteurs, en les quittant: « Lorsque nous aurons adoré, nous (et non pas « je ») reviendrons » (Gen. 22 : 5). La foi réconcilie les contraires⁸⁸. A travers cette épreuve, la foi d'Abraham fut ennoblie jusqu'à devenir le type de la foi néo-testamentaire en la résurrection. A la *naissance* d'Isaac, elle avait été une « foi en résurrection » dans le sens de vivification des capacités naturelles importantes et « mortes » (Rom. 4 : 17-20); au *sacrifice* d'Isaac, elle devint une foi en résurrection dans le sens littéral de la résurrection d'un mort.

Par la croissance active de sa foi, le patriarche atteignit l'idée de la résurrection et par le déroulement effectif du sacrifice — celui du bélier à la place d'Isaac — il atteignit l'idée du vrai sacrifice qui est substitution (J. P. Lange). En cela il est un nouveau type de notre foi, car

⁸⁸ *Fides conciliat contraria* (Luther expliquant Gen. 22)

la résurrection, dans le sacrifice du Seigneur, fait inséparablement partie de la croix et, en elle, la vie triomphe de la mort (Rom. 8 : 34; 5 : 10; 1 Cor. 15: 17-19).

Troisièmement. Le but de Moriija, c'est Golgotha. Ce n'est pas le présent, mais l'avenir qui donne à ce sacrifice sa plus haute valeur.

C'est pour cela que fut choisie la montagne de Moriija. Sur cette montagne, un jour, allait se dresser le temple (II Chron. 3 : 1); là seraient apportées, sur l'autel, des offrandes consumées, sacrifices tournés vers le Christ; là, à l'heure de Golgotha, le voile qui séparait le lieu saint du lieu très-saint allait se déchirer (Marc 15 : 38).

Isaac devenait donc un type du Christ et Abraham celui de Dieu le Père. Le point culminant de l'alliance la plus fondamentale et la plus décisive de tout l'Ancien Testament devenait prophétie symbolique du centre même de tous les testaments et alliances de Dieu: la croix de Golgotha.

Dans le sacrifice de Moriija s'inscrivent donc trois grandes vérités en relation avec le salut, trois vérités qui concernent la conception biblique de sacrifice:

- la nature spirituelle du sacrifice;
- la résurrection de la victime sacrifiée;
- l'accomplissement du sacrifice en la personne du Christ (cette dernière vérité étant la plus importante des trois).

III. Le médiateur du salut

1. *Abraham et Christ.* — Nous connaissons extraordinairement peu de chose des 175 ans de la longue vie d'Abraham (Gen. 25 : 7). Presque tout se rapporte à la postérité attendue. C'est cela qui a le plus d'importance. Il y avait eu, avant Abraham, des promesses relatives au rédempteur à venir, celui qui devait écraser la tête du serpent (Gen. 3 : 15) et apporter le repos (Gen. 5 : 29), Yahwéh, le Dieu de Sem (Gen. 9 : 26) ; mais ces promesses étaient voilées et extrêmement rares.

Ces trois promesses sont les seules d'une période d'environ 2500 ans ! Avec Abraham, l'attente de la postérité prévaut, devient la pensée dominante et va jusqu'à éclipser tout le reste (Gal. 5 : 16). Ce sera désormais la toile de fond de tout événement de l'histoire sacrée. La « postérité » est à ce point le centre de la vie des patriarches que leur histoire relatée dans la Bible laisse presque entièrement de côté leur personne pour ne se préoccuper, presque dans chaque chapitre, que de leur attente de l'héritier promis. Que l'on pense à la première promesse de la postérité (Gen. 12), à la conclusion de l'alliance (chap. 15), à la naissance d'Ismaël, la fausse postérité (chap. 16), à l'alliance de la circoncision (chap. 17), à la visite des trois hommes (chap. 18), au renvoi d'Ismaël (chap. 21), au sacrifice d'Isaac (chap. 22) et à la recherche d'une épouse pour son fils (chap. 24)...

C'est un fait, la vie des patriarches n'a pas sa raison d'être en soi; le point capital est la qualité de médiateur de chacun d'eux; ils sont les « intermédiaires » du salut à venir; Abraham existe à cause du Christ.

Christ vivait :

- *avant* lui (Jean 8 : 58);
- *en* lui (I Pierre 1 : 11 ; c.f. Gen. 20 : 7);
- *après* lui, bien que déjà présent à son esprit (Jean 8 : 56).

C'est pour cette raison que « voir le jour du Messie » aura été le point culminant de sa vie. Nulle part, dans l'Ancien Testament, nous ne lisons qu'Abraham se « réjouit ». Jésus en parle dans le Nouveau Testament. Quel fut le fondement de ce cri de joie exultante du patriarche ? Le Seigneur dit: « Abraham, votre père s'est réjoui de ce qu'il verrait *mon jour* et il l'a vu et s'en est réjoui » (Jean 8 : 56). Par la vue du rédempteur, la foi d'Abraham s'éveilla et exulta. La même joie est impartie à tous les vrais fils d'Abraham (I Pierre 1 : 8).

Pour Abraham lui-même, le rédempteur est tout:

- l'origine de son être (Jean 8 : 58);
- l'aspiration de sa vie (Gal. 3 : 16)
- le motif intérieur de ses efforts (Gen. 15 : 3);
- la force de son service (I Pierre 1 : 11 ; c.f. Gen. 20 : 7);
- le canal de sa bénédiction (Gal. 3 : 14);
- l'objet de son espérance (Jean 8 : 56);
- le sujet de sa joie (Jean 8 : 56).

2. *L'Ange de l'Eternel*. — La signification spirituelle de l'alliance avec Abraham est aussi la raison pour laquelle c'est à ce *moment précis* (Gen. 16 : 7) que, pour la première fois dans l'histoire de la rédemption, l'ange de l'Eternel apparaît.

Comme les pères de l'Eglise le reconnaissent déjà, et après eux des commentateurs tels que Calvin, Nitzsch, Keil, Lange, Havernich et d'autres, cet ange de l'Eternel n'est ni autre ni moins que le Fils de Dieu lui-même, la Parole (Jean 1 : 1 ; Apoc. 19 : 13) qui apparaîtra ensuite, aux temps évangéliques, en la personne du Christ (Jean 1 : 14)⁸⁹. Qu'Il soit apparu pour la première fois exactement à ce moment de l'âge patriarcal, et se soit manifesté sous ce nom et sous cette forme, a sa cause dans le fait que l'âge patriarcal est le fondement réel de la révélation du salut, le commencement effectif d'une préparation définitive de sa propre incarnation.

Rien ne saurait être plus approprié que cette première apparition du Fils de Dieu. Il y indique, à la fois, une totale unité avec Dieu et une certaine distinction d'avec Dieu. La postérité apparaît au père de la postérité (Gal. 3 : 16) en qualité de « messenger »⁹⁰, d'« ange du Seigneur » (Gen. 22 : 11, 15). Depuis lors, d'un bout à l'autre de l'Ancien Testament, on voit courir la ligne organique continue de cette auto-révélation voilée du Fils, de l'ange de l'Eternel (Gen. 16 : 7) à l'ange de sa face (Es. 63 : 9; Ex. 33 : 14; 23 : 20-21) et de l'ange de l'alliance (Mal. 3 : 1) à Yahwéh lui-même venant subitement dans son temple (Mal. 3 : 1).

IV. Le but du salut

La foi atteint finalement son but en Christ. Ce but, c'est la cité céleste. Ainsi en fut-il aussi d'Abraham. Il vécut comme un étranger sur la terre promise et «habita sous des tentes

⁸⁹ C'est pour cela qu'Il s'appelle lui-même «Dieu » (Ex. 3 : 2, cf. 6) et est ainsi nommé par les historiens bibliques (Gen. 1 : 22, 11, cf. 1 ; Ex. 3 : 2, cf. 4 : 7 Juges 13 : 22, cf. 15); pour cela aussi que lui sont attribuées les *caractéristiques divines* (Juges 13 : 18, cf. Es. 9 : 6 ; Jean 12 : 41, cf. Es. 6 : 1-4) et les *actions divines* (Gen. 16; 10; 18; 10, cf. y. 13-14; 48 : 15-16 ; Ex. 23 : 20-21 ; 14 : 19, cf. 13 : 21 ; Juges 2 : 1 ; I Cor. 10 : 4); pour cela que *l'honneur divin* lui est rendu (Gen. 16 : 13, cf. 7; Juges 6 : 22-24), honneur qu'Il accepte, d'ailleurs (Josué 5 : 14, cf. au contraire Apoc. 19: 10; 22 : 8-9). Si cet «ange de l'Eternel» *avant* d'apparaître à Abraham est apparu à Agar (Gen. 16 : 7), c'est sur le même principe selon lequel, plus tard, le Ressuscité se révéla d'abord non à Marie, sa mère, ou à Jean, le disciple, mais à Marie— Madeleine (Jean 20: 1-18; Marc 16 : 9) ! Il se montre d'abord aux plus affligés, à ceux qui sont rejetés, car Il est le Sauveur des pauvres (Mat. 5 : 3; 11 : 5).

⁹⁰ Dans le Nouveau Testament aussi, Christ est appelé une fois le «messenger » (apôtre) de la foi que nous professons (Héb. 3 : 1).

avec Isaac et Jacob, co-héritiers de la même promesse; il attendait la cité qui a de solides fondements et dont Dieu est l'architecte et le constructeur» (Héb. 11 : 9-10).

La Jérusalem d'en haut, construite d'or (Apoc. 21 : 21), est dès lors le but de toute aspiration de la foi. La Sion céleste est notre « mère » à tous (Gal. 4 : 26; Héb. 12 : 22), c'est la cité permanente promise à tous ceux qui habitent les tentes de la foi (Héb. 13 : 14).

Ici-bas, apatride = là-haut, citoyen.

Ici-bas, une tente (Gen. 12 : 8; 18 : 18) = là-haut, une cité.

Ici-bas, l'autel (Gen. 12 : 8; 21 : 38) là-haut, la face de Dieu, le festin de son royaume (Mat. 8 : 11).

Tel est l'appel céleste de l'alliance abrahamique.

V. L'époque des patriarches

L'alliance avec Abraham s'est remarquablement déployée, tout d'abord dans la vie du patriarche lui-même, puis dans ses descendants corporels et spirituels.

1. *Les étapes de ce développement dans la vie d'Abraham.* — On peut aisément distinguer cinq étapes dans la vie de foi du patriarche. Le début en est chaque fois signalé par des révélations divines significatives.

La première étape (Gen. 12-14) commence avec le départ, loin d'Ur en Chaldée, et la migration d'Abraham vers la terre de la promesse. Cette époque se rapporte particulièrement à son *appel*.

La seconde étape (Gen. 15-16) commence avec l'alliance établie sur la base de la foi et par laquelle il fut déclaré juste, le sceau de cette foi étant le sacrifice de l'alliance. La signification spéciale de cette étape est la *justification*.

Après une période de 13 ans (Gen. 16 : 16; c.f. 17 : 1) — réponse divine à l'action précipitée d'Abraham avec Agar vint la troisième étape (Gen. 17-21). Elle commença avec la modification apportée à son nom. Abram (père de beaucoup) devint Abraham (père d'une multitude). En même temps était introduite l'alliance de la circoncision et la consécration du patriarche à la piété et à la *sainteté*⁹¹.

La principale épreuve, ou quatrième étape (Gen. 22), est en relation avec cette consécration. Après cette suprême mise à *l'épreuve* de sa foi — le don de son fils à Moriya — peut venir la cinquième et dernière étape, la période de calme et de repos, le soir et le *perfectionnement* de sa vie (Gen. 28 à 25: 10).

2. *La transmission de l'alliance.* — L'alliance de Dieu avec Abraham demeure le fondement de la relation de Dieu avec les deux patriarches suivants. Quand il est question d'une alliance avec Isaac et Jacob, il ne s'agit pas d'une autre, d'une alliance nouvelle, mais seulement d'une confirmation, d'un maintien et d'une transmission de la même alliance abrahamique (Gen. 26 : 3 ; 28 : 18-15; 35 : 12). C'est pourquoi Dieu dit à Isaac: « Je serai avec toi et je te bénirai, car je donnerai toutes ces contrées à toi et à ta postérité, et je tiendrai le serment que j'ai fait à Abraham, ton père» (Gen. 26 : 3). A Jacob, Il se révèle sans réserve comme le « Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac » (Gen. 28 : 13). Il n'ajoute, par ailleurs, aucune nouvelle stipulation substantielle (Gen. 35:12).

⁹¹ La circoncision n'est nullement le moyen de la justification (Rom. 4 : 9-12) ou de la sanctification (Gal. 5 2-12). Elle symbolise, elle *typifie* la sanctification et plus spécialement l'acte par lequel la nature pécheresse est livrée à la mort, et toute vie étrangère à Dieu retranchée avec ses impulsions. C'est pourquoi la circoncision qui n'est pas faite de main d'homme est le bannissement du corps de la chair. C'est être crucifié et mort ensemble avec le Christ (Col. 2.11, cf. Rom. 6 2-4).

De telles transmissions de l'alliance étaient nécessaires, Isaac ayant pour frères Ismaël et les enfants de Kéturah (Gen. 25 : 1-4) de même que Jacob avait pour frère Esaü. Ceci rendait indispensable une promesse divine spéciale, stipulant lequel de tous ces descendants serait le bénéficiaire de l'alliance abrahamique. A partir de Jacob, ce ne sera plus utile, aucun de ses enfants n'étant exclu de la bénédiction. Les transmissions de l'alliance pourront donc prendre fin.

Abraham avait en tout, trois sortes de postérités:

— purement *corporelle* = Ismaël, les enfants de Kéturah (spécialement Madian — Gen. 25 : 1-4 et Esaü qui est Edom);

— *corporelle et spirituelle* = Isaac, Jacob et Israël;

— purement *spirituelle* = les croyants de toutes les nations (Rom. 4 : 11-12; Gal. 3 : 14).

La promesse qui lui a été donnée trouve donc un triple accomplissement, promesse d'après laquelle ses descendants seraient comme « la poussière de la terre » (Gen. 13 : 16), « le sable de la mer » (Héb. 11 : 12) et « les étoiles du ciel » (Gen. 15 : 5). Abraham devint à la fois « ancêtre d'une multitude de peuples » (Gen. 17 : 5), ce qui arriva par le moyen de sa descendance corporelle ou spirituelle et le canal de bénédiction pour toutes les familles de la terre (Gen. 12 : 8), ce qui s'accomplit par Christ et par la bénédiction spirituelle qui découle de la rédemption (Gal. 3 : 14).

3. *Les bénéficiaires de l'alliance.* — Abraham, Isaac, Jacob, Joseph. Telles sont les personnalités-clés de la période patriarcale de la promesse. La foi leur est commune à tous, ainsi que la promesse de l'alliance, son fondement. Cette commune possession brille néanmoins d'un éclat différent dans chaque cas.

Abraham est celui dont la foi *cherche et trouve*. Il attendait d'abord le pays, puis l'héritier, enfin, la cité céleste (Gen. 12 : 1 ; 13 ; Héb. 11 : 10).

En Isaac, la foi *endure et se repose*. Il endura l'épreuve du mont Morija (Gen. 22), renonça à ses puits pour éviter tout conflit avec ses ennemis (Gen. 26 15-17, 20, 22) et ne fit aucun des grands voyages d'un Abraham, d'un Jacob, d'un Joseph.

En Jacob, la foi *sert et porte du fruit*. Il fut préféré à son frère incrédule (Mal. 1 : 2 ; Rom. 9 : 12-13) à cause de sa foi en la promesse. Après plusieurs années de service, il parvint au plus grand accroissement et à une grande fertilité (Gen. 29-30).

En Joseph, enfin, la foi est *souffrante et triomphante*. Dans son humiliation comme dans son élévation, il est un type prophétique du Christ.

Les quatre pris ensemble, dans l'ordre, manifestent la loi de la croissance et la foi qui commence par chercher et trouver, pour être glorifiée, enfin, dans son triomphe après avoir enduré, servi et porté du fruit.

La succession des quatre patriarches est, on le voit, de la plus haute signification. Nous devons commencer avec Abraham, connaître ensuite l'expérience d'Isaac, celle de Jacob afin d'atteindre les souffrances et la victoire de Joseph. Dans ce sens, l'histoire de leur foi devient l'histoire de toute foi en général. La leur atteint son apogée en Joseph, type du Christ, la nôtre atteint sa perfection en Christ, le Vivant.

Conduire toute l'histoire du salut directement à lui, telle sera la tâche de la période suivante, celle de la loi.

Chapitre III : Appel et Tâche d'Israël

« En Abraham = gouvernement créateur du Dieu qui appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient déjà (Rom. 4 17); en Isaac = vie d'entre les morts (Rom. 4 : 19-24; Hébr. 11 : 19); en r Jacob grâce inconditionnelle, imméritée et glorieuse conséquence finale; (Jacob l'intrigant devient un héros pour Dieu⁹² . Là est l'origine d'Israël. Tout dans l'histoire d'Israël est lié à son appel et à sa commission.

I. La tâche d'Israël

Israël avait la double tâche d'être le *réceptionnaire* de la révélation divine, le pied-à-terre du Rédempteur et, par là, le berceau de l'église chrétienne (Jean 4 : 22; c.f. Rom. 11 : 16-24) en même temps que le « canal » vers les nations de la révélation du salut en préparation de l'évangélisation du monde.

« Au premier abord, une certaine contradiction semble exister entre ces deux tâches. En Israël, elles sont cependant parfaitement conciliées. Pour devenir la patrie du Messie et le lieu de naissance du christianisme, Israël devait être un peuple replié sur lui-même, séparé des Gentils et, en contraste avec eux, en sa qualité de peuple de la révélation, seul à connaître le Dieu vivant, puisque le seul à qui Dieu ait fait connaître sa volonté et sa loi. D'autre part, il fallait qu'il soit répandu parmi les nations, qu'il habite parmi elles et ait, avec elles, de constantes relations, afin de préparer le chemin du christianisme » (G. Uhlhorn).

Reconnaître ce double contraste harmonieux: séparation et contacts avec le monde païen, concentration et expansion, forces centripète et centrifuge, c'est la clé qui permet de comprendre l'histoire d'Israël. Sans cela, tout reste obscur.

Ce contraste apparaît le plus étroitement dans la promesse du Rédempteur, point culminant de l'appel d'Israël.

II. L'attente messianique d'Israël

C'est du monde que le Messie est le Sauveur (Mal. 1 : 11 ; Jean 4 42). C'est là l'*expansion* la plus absolue, la libération de toute restriction ou limitation. L'humanité est *une* famille, ayant une seule origine et un seul but.

Tous les peuples de la terre sont participants de la rédemption avec Israël. De même que celui-ci, dans l'histoire de la révélation, est le « fils premier-né » de Dieu (Ex. 4 : 22), ainsi toutes les nations deviendront, à la fin, des « fils » de Dieu (Ps. 87 : 4-6; Es. 25 : 6-8; 19 : 25). Dans cette perspective, la prophétie israélite embrasse le plus large universalisme que l'antiquité ait jamais connu.

Mais il y a plus. Par ce fait même se manifeste la *concentration* la plus absolue, le Rédempteur du monde étant *un* homme (I Tim. 2 : 5), *un* descendant de David, *un* Sauveur

⁹² Gen. 32 28-80. Jacob signifie « qui tient le talon ». Israël signifie « lutteur avec Dieu ».

(Actes 4: 12)⁹³ Le fait le plus important est que l'histoire du monde ait dit « oui » à cette attente.

Jésus de Nazareth, l'unique, le Fils de Dieu, a été exalté par des millions d'hommes comme seigneur et rédempteur. Sa richesse spirituelle et sa moralité extraordinaire ont été acclamées par des multitudes comme l'idéal le plus digne d'exemple. Mais pourquoi cette « attente » ne se trouva-t-elle pas aussi chez les Romains et les Grecs, plutôt que dans la seule révélation donnée au « moindre » de tous les peuples (Deut. 7 : 7)? Fut-elle, en Israël, le résultat fortuit d'un instinct politique exacerbé ou du développement d'un nationalisme morbide? Comment expliquer alors qu'Il soit, *en fait*, apparu précisément comme l'accomplissement de la prophétie et soit devenu, *en réalité*, le Sauveur du monde, la « bannière des peuples » (Es. 11 : 10; Rom. 15 12)? Par hasard?... Il n'y a, ici, qu'une réponse raisonnable: la Bible est vraie; l'histoire du monde en témoigne, accomplissement et confirmation de la prophétie. Nous ne sommes pas assez crédules, pour être incroyables.

Progresser vers ce double but de la plus haute concentration et de la plus large extension mondiale, telle fut la signification de toute l'histoire d'Israël. C'est pour cela que toutes les choses qui concernent ce peuple ont été préparées compte tenu de ces deux exigences associées quoique opposées.

III. L'aptitude d'Israël

Aucun peuple n'est capable, comme le peuple juif, d'être largement répandu, tout en restant tellement séparé des autres peuples. Aucun autre n'est à la fois si national et pourtant si universel. « Aucun autre ne préserve son individualité avec autant de ténacité, demeurant au milieu des autres si fermé et si lié. Et pourtant, aucun autre ne parvient comme le Juif à s'attacher à son lieu et à s'accommoder de toutes les circonstances. En tous les lieux, le Juif peut s'établir et se faire une place; pourtant, partout il reste un Juif! » (Uhlhorn).

La terre de Palestine, elle aussi, correspond bien à l'établissement d'une sorte de pont entre ces deux caractéristiques opposées: séparation d'avec le monde et association avec lui.

IV. Le pays d'Israël

Isolée comme une île, la Palestine est une terre fermée, telle un jardin, par les montagnes, les déserts et l'eau (Es. 5 : 1-2). Sa côte ne compte pas de port naturel; aucune rivière ne conduit à l'intérieur et la mer qui, ailleurs, unit les peuples est là une cause de séparation. Des voisins hostiles l'environnent et l'isolent de tous côtés.

Pourtant, Israël est le « centre de la terre » (Ez. 38 : 12), un pont jeté entre les nations directrices de l'ancien monde oriental, placé là où trois continents se rencontrent en même temps que deux groupes nationaux de l'histoire ancienne, orientaux et occidentaux. De là, les routes partent dans toutes les directions rendant aisée l'approche des principales terres des Gentils. Il n'est donc pas étonnant que les Assyro-Babyloniens et les Egyptiens se soient si fréquemment disputé la possession de ce pont⁹⁴.

⁹³ Effectivement né *dans* le peuple juif, Il n'était point un « Juif » dans la signification humaine du mot. Dieu manifesté en chair (I Tim. 3 : 16), Il est supra-racial, supra-national, étranger par nature à *tous* les pécheurs, en même temps qu'Il est Sauveur et Seigneur de *toutes* les races, parce que rédempteur du monde. Le fait qu'Il soit né d'une vierge regarde non seulement sa sainteté (en ce qu'Il est libre de tout péché héréditaire) mais encore son oeuvre, comme Sauveur (en ce qu'Il est libre de toute limitation raciale).

⁹⁴ Avant que les enfants d'Israël aient fait la conquête de ce pays, diverses puissances en avaient eu la possession ou y avaient exercé la suprématie. Avant 2100 avant Christ, les pré-Canaanites avant 2000, les Hamito-Canaanites (Gen. 10 : 15- 20) ; vers 2000, les Elamites (Gen. 14 : 1-4) ; vers 1900, les Babyloniens (Hammourabi) ; vers 1500, les Egyptiens (période de Moïse et Amarna). On peut y comparer, dans les IIIe et

Il n'y a rien d'étrange à ce que cette situation géographique apparaisse comme la plus favorable, lorsque le moment fut venu de porter l'Évangile au monde. « C'est là, cette Jérusalem que j'avais placée au milieu des nations et des pays d'alentour » (Ez. 5 : 5). Le pays répondait ainsi complètement à la vocation de ses habitants. Dans son cas, le contraste entre la séparation et l'universalité s'exprime géographiquement en isolement et centralité. Selon la révélation divine pour l'histoire d'Israël, sa position parmi les nations peut se définir ainsi *séparation* d'avec les peuples, mais *pour* les peuples⁹⁵.

« Juda » était le quatrième fils de Jacob (Gen. 29 : 35, *Juda* = louange); en tant que nom de collectivité, il se rapporte, d'abord, à la seule tribu de Juda. Après la division du royaume, vers 950 avant Christ, il indique tout le royaume de Benjamin-Juda (II Rois 16 : 6; Jér. 82 : 12); finalement, après le retour de la captivité babylonienne (538 avant Christ), il désigne la nation entière, les douze tribus en général (par exemple Mat. 27 : 29, 37).

Le nom « Israélite » dérive d'Israël, second nom du patriarche Jacob, donné après sa lutte avec Dieu à Péniel (Gen. 32 : 28, *Israël* = combattant avec Dieu). C'est, à proprement parler, le nom théocratique du patriarche.

CHAPITRE IV : Israël, sa chute, ses errements

Peuple de l'alliance, peuple de Dieu (Amos 3 : 2; Ps. 147 : 19-20), Israël a été mis à part dans le but de répandre le message du salut parmi tous les peuples du monde. A ce double but de sa vocation correspond la direction divine de son histoire.

I. Education d'Israël

1. *Préparation divine à la séparation* (1900-586 avant Christ). — « Quitte ta patrie et ta famille. » L'histoire d'Israël commence avec cet ordre de Dieu à Abraham. « Tel est le début de la mise à part d'Israël, comme aussi de toutes les voies de Dieu au long des siècles, afin d'accentuer sa séparation et de fortifier son caractère national. »

Quatre choses principales rendent témoignage à cette éducation du peuple: la loi en tant que barrière (Eph. 2 : 14; Ps. 147 : 19-20), le judaïsme palestinien, l'Ancien Testament hébreu et le temple de Jérusalem.

Mais après un millénaire et demi, un changement profond intervint. Dès lors, tout, pendant des siècles, sera dirigé dans le sens de la dispersion ou éparpillement d'Israël parmi les nations. Le point tournant en est la captivité à Babylone (606-536 avant Christ).

2. *Préparation divine d'Israël au service du monde non-juif*. — A partir de la captivité babylonienne (606 ou 586), nous trouvons:

— à côté du judaïsme palestinien, le judaïsme de la dispersion (ou diaspora, v. Jacq. 1 : 1 et Actes 2 : 5-11);

— à côté du temple, les synagogues, consacrées à l'enseignement plutôt qu'aux sacrifices et présentes dans toutes les villes ou pays, comme de nouveaux centres de vie juive;

IVE siècles avant Christ, les conflits engagés pour la Palestine entre les Ptolémées égyptiens (roi du Sud) et les Séleucides syriens (roi du Nord). Voir Daniel 11.

⁹⁵ Le mot « hébreu » est dérivé de « Eber », l'opposé, l'autre côté (Gen. 10 : 21, 24; 11 : 14-15) et repose apparemment sur une migration familiale (inconnue de nous) des ancêtres d'Abraham d'« au-delà » du Jourdain ; comme Eber, en tant que septième avant Abraham, fut également l'ancêtre premier des autres Sémites (par exemple Ophir et Havila; Gen. 10 : 25-30), le mot « hébreu » désigne, en premier lieu, des groupes familiaux sémitiques pré-Abrahamites (voir Gen. 14 : 18 ; 39 : 14, 17; 48 : 32). Dans la prophétie de Balaam (Nomb. 24 : 24), Eber est nommé en même temps qu'Assur (l'Assyrien). C'est plus tard seulement, que le nom devint la description *nationale* du peuple de l'alliance, en tant qu'unité ethnique et politique, en contraste avec les autres peuples (Ex. 5 : 3; I Sam. 4 : 6; 13 : 19; Jonas 1 : 9).

—à côté de l’Ancien Testament hébreu, la traduction grecque dite des Septante (LXX), apte à porter la loi, les prophètes et les psaumes mélodieux de David, non plus aux seuls Juifs de la dispersion mais encore aux Gentils.

On ne saurait exagérer le pouvoir centralisateur du judaïsme palestinien, du temple et de l’Ancien Testament hébreu. Les innombrables communautés juives, dispersées dans le monde païen, y avaient ainsi leur centre de gravité. Tandis que, par ailleurs, la diaspora avec la synagogue et la version des Septante, représentaient de puissants facteurs de dispersion et d’expansion active. De cette façon, Israël pouvait devenir un messenger de Dieu, un missionnaire auprès du monde païen.

Mais en fait, qu’arriva-t-il?

II. La chute d’Israël

1. Entre le moment où la loi lui fut donnée et la captivité à Babylone (1500-586 avant Christ), Israël eut pour péché principal l’idolâtrie (Ex. 32 ; Juges 2 : 17; 10 : 6 I Rois 11 : 5 ; II Rois 16 : 3-4 ; Ez. 8, etc.). Alors même que Dieu dirigeait toute son éducation dans le sens d’une *séparation* et d’une mise à part, Israël se maintenait *en rapport et en communion* avec les peuples de la terre, même sur le plan politique (Es. 39; Osée 7 11). A l’exclusivisme divin, il opposait l’inclusivisme charnel; à la force centripète, la force centrifuge ; à l’amour sanctifié, le libertinage impie (Ez. 16, 23; Osée 1-3; Es. 1 : 21). Aussi, après des siècles de patience, la colère de Dieu vint sur la Jérusalem coupable: « Cette ville excite ma colère et ma fureur, depuis le jour où on l’a bâtie jusqu’à ce jour; aussi je veux l’ôter de ma face » (Jér. 32 : 31).

Nébuchadnetsar vint, Jérusalem fut détruite et le royaume de Juda fut emmené en captivité (586 avant Christ). Alors se produisit le miracle juif. *En* Babylone, Israël fut guéri *de* Babylone. C’est cette Babylone « mère de toutes les impudicités et idolâtries » (Apoc. 17 5) qui devint le lieu de guérison du peuple débauché. Dans cette ville de «toutes les abominations de la terre », la nation juive fut libérée de l’idolâtrie babylonienne; alors, le reste fidèle d’Israël revint de la captivité (538) avec des responsabilités nouvelles et de nouvelles aspirations.

2. Depuis la captivité babylonienne (538), tous les chemins et les plans de Dieu pour Israël convergèrent et servirent à le préparer à sa mission parmi les nations. Mais que fit le peuple ? Méprisant les Gentils comme impurs, il se renferma sur lui-même en une arrogante exaltation de soi-même, état d’esprit qui atteignit son plus haut degré⁹⁶ sous la conduite des pharisiens⁹⁷

A l’inverse de son attitude première, Israël opposait maintenant à l’universalisme selon Dieu, un nationalisme orgueilleux; à l’association mondiale, la coupure d’avec le monde; à sa mission auprès des peuples, la centralisation de son peuple. Ainsi, de même qu’il avait pratiqué l’association, lorsque Dieu souhaitait la séparation, maintenant que Dieu voulait l’association, il cultivait la séparation, donnant raison aux paroles d’Etienne en Actes 7 : 51 « Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d’oreilles..., vous vous opposez toujours au Saint- Esprit »; et à celles du psalmiste au psaume 95 : 10 «C’est un peuple dont le cœur est égaré ; ils ne connaissent pas mes voies ».

Au temps du Christ, Israël atteignit le point culminant de son péché. Il rejeta, tout d’abord, le message du royaume des cieux (Mat. 23 : 37), il se rendit coupable du meurtre du Messie à Golgotha (Actes 7 52); enfin, il refusa le témoignage de la résurrection (Actes 4 : 2-3, 21 ; 7 : 51, 58; 13 : 46; 28 : 25-28). En rejetant le Fils de Dieu, Israël a commis le péché de

⁹⁶ C’est dans cet esprit que les pharisiens s’efforçaient de «faire» des prosélytes (Mat. 23 : 15).

⁹⁷ Pharisiens ou «séparés ». Le mot « pharisien» dérivé de l’hébreu « parash» qui signifie séparé, fermé. Ils mettaient l’accent, d’une manière toute charnelle, sur leur place privilégiée de peuple mis à part.

tous les péchés. Depuis lors, il est sous le jugement de Dieu. Ces deux « pôles » de son caractère sont en désharmonie. Par alternatives régulières, son histoire oscille entre une accommodation avouée aux nations parmi lesquelles il est dispersé, et une accentuation décidée de son individualité raciale.

En chaque cas, une telle attitude ne peut conduire qu'à l'écroulement.

III. Décadence d'Israël

Trois grandes étapes marquent la décadence d'Israël.

1. *Théocratie directe*. — De Moïse à Samuel (1500-1100). Née au Sinaï en qualité de nation, la descendance d'Abraham avait Dieu lui-même comme « roi ». « Vous m'appartiendrez entre tous les peuples... vous serez pour moi un royaume de sacrificateurs et une nation sainte » (Ex. 19 : 5-6; 15 : 17-18).

Moïse, Josué et les quatorze juges qui lui succédèrent (Samuel y compris) ne furent rien d'autre que des mandataires désignés par Dieu, pour un temps plus ou moins long, en vue de tâches individuelles bien précises ; après quoi, ils pouvaient même parfois rentrer dans la vie privée (voir Juges 8 : 29-32). Il n'y avait pas de loyauté terrestre. Gédéon l'affirme avec précision (Juges 8 : 23). Le seul — son fils Abimélech — qui en établit une, le fit en opposition à la volonté divine et alla misérablement à la ruine (Juges 9).

Le roi « céleste » avait pour terrestres instruments des prophètes (Deut. 18 : 15), des prêtres (Deut. 33 : 8-11) et des héros (« juges », « sauveurs » ou « porteurs de salut », Juges 3 : 9). De plus, leur rôle de conducteurs du peuple ne reposait ni sur un titre légal extérieur, tel que le conférerait la naissance (Juges 11 : 1), ni sur un vote ou une position sociale, mais sur le seul appel intérieur de Dieu (Juges 2 : 16 3: 15). Il n'y avait nul *gouvernement* central externe, mais bien plutôt un *autel* central. L'unité du peuple résidait dans son ascendance et sa foi. Le tabernacle à Silo, en tant que centre de l'adoration publique de Dieu, était l'expression visible de cette unité (Josué 18 : 1, 10; 19:51; I Sam. 1:3; 4:3).

Toute cette constitution était cependant trop « mauvaise » parce que trop « bonne ». Elle n'eut pu porter du fruit qu'au sein d'un peuple entièrement dévoué à Dieu. Sans cela, elle ne pouvait être en quelque sorte qu'un temps « sans roi ». C'est exactement ce qu'il advint d'Israël (Juges 18 : 1 ; 19 : 1 ; 21 : 25). De là, finalement, le désir d'un roi visible (I Sam. 8).

2. *Gouvernement indirect de Dieu*. — De Saül à Sédécias (1000-586).

Dieu ne répondit à leur requête qu'avec une réelle répugnance car, sous l'angle du royaume de Dieu, un royaume terrestre ne pouvait constituer qu'un pas en arrière; en fait, un rejet de Yahwéh (I Sam. 8 : 7). Dieu tenait néanmoins à ses droits royaux. Des siècles plus tard, les prophètes et le psalmiste le louaient encore comme le vrai roi d'Israël: « L'Eternel est notre juge, l'Eternel est notre législateur, l'Eternel est notre roi » (Es. 83 : 22. Voir aussi 6 : 5; 43 : 15; Jér. 10: 10; Ps. 2 : 6).

De là, la position si particulière des « rois » d'Israël. Yahwéh étant le roi effectif, les rois terrestres ne sont, en réalité, que des vice-rois, une dynastie de gouverneurs héréditaires ayant le titre de rois. C'est aussi pour cela que leur choix ne fut pas une élection démocratique, mais bien plutôt une désignation reposant entièrement entre les mains de Dieu (Deut. 17 : 15) et annoncée par la bouche des prophètes (I Sam. 10 : 1 ; 16 : 1). Le seul droit du peuple était celui de l' « installation », c'est-à-dire de la reconnaissance publique de son roi (I Sam. 11 : 15; 11 Sam. 2 : 4; 5 : 1 et suivants). Le roi n'était rien de plus qu'un prince sur l'héritage de *Yahwéh* (I Sam. 10 : 1) et par là « roi par la seule grâce de Dieu ». Et comme l'office spirituel était plus près du roi céleste que l'office séculier, les prophètes en Israël, tout au long de son histoire, furent au-dessus des rois auxquels ils étaient donnés comme conseillers, conscience, yeux, oreilles, gardiens et superviseurs.

Même à l'intérieur de cette domination plus restreinte de Dieu sur son peuple, celui-ci tomba, à nouveau, de niveau en niveau et ceci en trois étapes régressives.

Après avoir connu *un royaume uni* sous Saül, David et Salomon (1050-950), il connut après la division du royaume (975 ou environ 940), jusqu'à la captivité babylonienne (722 avant Christ), le *royaume divisé* en Juda et Israël. Ensuite, ce fut le seul *royaume subsistant* de Juda (les deux tribus septentrionales) (722-586). Avec Sédécias, son dernier roi, le royaume visible se brisa enfin complètement, laissant Israël dans son dernier état, à savoir:

3. *Sans domination divine.* — Cette situation dure depuis l'année 586 avant Christ et demeurera telle jusqu'à l'établissement du royaume messianique. C'est avec Nébucadnetsar que commença «le temps des Gentils» (Luc 21-24). Depuis la destruction de Jérusalem, Israël a été sous la domination des nations du monde. Même la révolte des Macchabées n'y put réellement rien changer (168-141 avant Christ). La Palestine passa d'une main à l'autre comme un ballon dans un jeu. Les Babyloniens, les Perses, les Grecs (Macédoniens), les Ptolémées (Egyptiens), les Séleucides (Syriens) et, après l'époque des Macchabées, les Romains, furent successivement maîtres du territoire.

A la fin, Israël fut même exilé hors de son pays (spécialement après le soulèvement de Bar-Kochba, le faux messie des années 132-135 après Christ). Depuis lors, selon le témoignage de l'Ancien Testament, et comme conséquence du jugement de Dieu, le peuple fut errant, étranger et méprisé parmi les nations, «un sujet d'opprobre, de sarcasme de raillerie et de malédiction, dans tous les lieux où je les chasserai» (Jér. 24 : 9; 25 : 18; 26 : 6; 29 : 18; 42 : 18). Moïse l'avait expressément annoncé : « Parmi ces nations, tu ne seras pas tranquille, et tu n'auras pas un lieu de repos pour la plante de tes pieds. L'Éternel rendra ton cœur agité, tes yeux languissants, ton âme souffrante... tu diras le matin : Puisse le soir être là ! Et tu diras le soir : Puisse le matin être là ! à cause de l'effroi qui remplira ton cœur et en présence de ce que tes yeux verront» (Deut. 28 : 65, 67).

Yahwéh lui-même confirma: «Je t'ai frappée comme frappe un ennemi, je t'ai châtiée avec violence, à cause de la multitude de tes iniquités, du grand nombre de tes péchés...» (Jér. 80 : 14-15). Et Jérémie, de gémir: «Le Seigneur a détruit sans pitié toutes les demeures de Jacob... Le Seigneur a été comme un ennemi ; Il a dévoré Israël » (Lament. 2 : 2, 5; c.f. Es. 63: 10).

Sous le jugement et la légitime colère de Dieu, le peuple juif fut chargé d'opprobre et de honte (Jér. 23 : 39-40) ; il est devenu un exemple d'effroi pour tous les peuples de la terre (Jér. 24 : 9). Pourtant, Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel (Rom. 11 : 29). Les Juifs devenus «ennemis» sont encore «bien aimés» (Rom. 11 : 28). La «postérité» est sainte (Rom. 11 : 16) et, à cause d'Abraham, son «ami» (Es. 41 : 8; Deut. 7 : 8), Dieu, à travers ses jugements, tient néanmoins fortement à ses promesses, en sorte qu'alors même que les Israélites se trouvent dans le pays de leurs ennemis, Il ne les rejettera pas et ne les abhorra pas, pour les exterminer ou pour briser son alliance avec eux, car Il est Yahwéh leur Dieu (Lév. 26 : 44-45).

IV. Préservation d'Israël

Trois principales époques de détresse donnèrent à Israël l'occasion d'expérimenter la protection du Dieu qui le préserve : les déportations égyptienne, assyro-babylonienne et romaine.

1. *La détresse en Egypte* (autour de 1500 avant Christ). L'auteur de l'épître aux Hébreux l'appelle un «opprobre de Christ» (Héb. 11 : 26). Inconsciemment⁹⁸, Pharaon, par sa

⁹⁸ Cf. le mot de Luther: *Non agunt, sed aguntur*, « Ils pensent frapper et sont frappés ».

manière d'agir, livrait la bataille du « serpent » contre « la postérité de la femme » (Gen. 8 : 15). Si Satan avait pu exterminer les Juifs, la venue du Messie aurait été rendue impossible. Depuis Abraham, la promesse relative à la postérité

de la femme écrasant la tête du serpent était, en effet, définitivement liée à ce peuple (Gen. 12 : 1-3 ; Jean 4 : 22 ; Gal. 3 : 16). Ainsi, même en dehors du développement juif, l'histoire du « royaume » est cachée derrière toute histoire d'état du peuple. C'est à cause du Messie qu'Israël souffrit en Egypte. L'expression « opprobre de Christ », employée par l'épître aux Hébreux, semble indiquer que Moïse avait peut-être quelque pressentiment de cet arrière-plan supra-historique (Deut. 18 : 15 ; 34 : 10). Dieu, à main forte et à bras étendu, arrache le peuple à cette « fournaise de fer » de l'Egypte (Deut. 4 : 20 ; Ex. 6 : 6 ; Ez. 20 : 5).

2. *La détresse assyro-babylonienne* (722 avant Christ et 606-536) fut la disgrâce du péché (II Rois 17 : 7). La captivité survint à cause de l'idolâtrie par laquelle Israël était devenu « adultère » (Osée 1-2-3 Ez. 16, 23), se chargeant d'« abominations » (Ez. 8 : 18) et remplissant le pays de violence (Ez. 8 : 17), ce en quoi il s'était rendu « inutile » (Jér. 13 : 7). Qu'ils demeurèrent en captivité pendant 70 ans correspond au nombre d'années sabbatiques qu'ils n'avaient pas respectées durant les siècles antérieurs (II Chron. 36 : 21 ; c.f. Lévit. 26 : 34-35). Mais en Babylone même, Dieu appela alors — outre Daniel — le « Moïse de l'exil » : Ezéchiel. En Cyrus, ce puissant guerrier, fondateur de l'empire perse, il leur donna le libérateur longtemps désiré (Es. 45 : 1-7 ; Esdras 1 : 1-4).

3. *La détresse romaine* fut et reste la disgrâce méritée par le péché des péchés, le rejet du Messie. C'est pourquoi elle est la plus longue et la plus dure (Deut. 28 : 49-68). Cette détresse commence avec la destruction de Jérusalem en 70 après Christ et ne prendra fin qu'avec l'établissement du royaume messianique, au retour du Christ. Prophétiquement, le dernier des quatre empires de Daniel doit durer jusqu'à la fin de l'âge (Dan. 2, 7).

Que répondrait l'Israélite à qui l'on demanderait aujourd'hui pourquoi, alors que les pères ne subirent que 70 ans de captivité loin de leur patrie, pour les crimes et les abominations dont ils avaient souillé la terre sainte pendant des siècles..., pourquoi et pour quel crime, les fils sont maintenant dispersés parmi les peuples depuis plus de dix-huit siècles, et Jérusalem foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce jour. Quelle est donc cette sanglante culpabilité qui éloigne ainsi Israël d'une vie paisible dans la terre de ses pères ?

C'est précisément son péché envers le Messie qui est la racine de la misère actuelle d'Israël⁹⁹. Le meurtre à la croix a fait de l'âme juive l'épine de tourment, sans cesse sous la malédiction de sa révolte contre la croix. En fait, il est le fugitif sans foyer ni repos, car il n'en a jamais fini intérieurement avec la figure de Jésus-Christ qui le confronte.

⁹⁹ La crucifixion, malgré toute sa gravité, ne constitue cependant pas la faute capitale d'Israël. Il fallait que le Christ fût mis à mort pour le pardon des péchés. De plus, Jésus, que le Père exauce toujours (Jean 11 : 42) a demandé le pardon de ses bourreaux (Luc 23 : 34). L'apôtre Pierre affirmera que ce fut, d'ailleurs, le fait de l'ignorance (Actes 3 : 17). Ce qui constitue le péché aux conséquences incalculables, c'est qu'Israël a refusé, en tant que nation, le message du Christ ressuscité, en Palestine d'abord, puis successivement dans les différents centres de la diaspora, et ce en dépit du témoignage probant rendu par la résurrection à sa divinité. (N.d.T.)

Mais ici même, à ce point précis, apparaît une des principales énigmes de l'histoire¹⁰⁰. Les lois qui gouvernent l'existence de beaucoup d'autres peuples sont en partie explicables par la philosophie de l'histoire. Le développement d'Israël échappe à toute tentative d'explication. Il est le peuple de Dieu en dépit de tout et son Dieu est un Dieu qui se dérobe et se cache (Es. 45 : 15). Chaque Juif est un mystère errant.

V. L'espérance d'Israël

Puisqu'il fallait que la souffrance et l'abandon vinsent sceller la prétention de Jésus à être le vrai Messie, puisqu'il fallait qu'il souffrît ces choses selon le témoignage des prophètes (Es. 53 ; Luc 24 : 26-27), ce rejet ne saurait aucunement annuler ou anéantir le droit d'Israël à ce vrai Messie. Dieu honorera bien plutôt ses promesses à Abraham et David. Comme Jacob fut changé en Israël, le « buisson d'épines » (Ex. 3 : 2) deviendra un « figuier fertile » (Osée 9 : 10; c.f. Es. 55: 13).

Israël, maintenant malédiction parmi les nations, deviendra, à la fin, abondante bénédiction (Zach. 8 : 13). Où le péché a abondé, la grâce surabondera (c.f. Rom. 5 : 20). Et de même que, tout au long de l'histoire, toutes les races auront coopéré au jugement d'Israël, (les Chamites en Egypte, les Sémites en Assyrie et en Babylonie, les Japhétites dans l'exil général), ainsi seront-elles bénies *toutes ensemble* en Israël, au jour du royaume de gloire (Es. 2 : 2-4; 19 : 24-25) et avec lui, sur la nouvelle terre. « O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles !... C'est de lui, par lui et pour lui que sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles ! Amen! » (Rom. 11 : 33, 36).

¹⁰⁰ La grande énigme est la survivance de ce peuple en dépit des nombreux jugements que Dieu permit pour l'Israël incroyant, et cela à de nombreuses reprises Août 70 : Destruction de Jérusalem (1 100 000 Juifs tués) - 132-135 : Défaite de Bar-Kochba (500 000 Juifs tués) - De mai à juin 1096: 12 000 Juifs massacrés en Rhénanie (Allemagne) - 1er novembre 1290: Expulsion de tous les Juifs (plus de 16 000) hors d'Angleterre sous peine de pendaison (permission de revenir, 870 ans après seulement) - Du 20 avril à l'automne 1298: 100 000 Juifs tués en Franconie (Bavière) et en Autriche - Septembre 1306: Expulsion de 100 000 Juifs hors de France sous peine de mort - 2 août 1492: Expulsion de 300 000 Juifs hors d'Espagne par l'Inquisition (toujours sous peine de mort) - Novembre 1648: Assassinat de 12 000 Juifs par les Cosaques à Narol, en Pologne - 1648-1658 : Mort d'environ 400 000 Juifs dans la guerre russo-polono-suédoise - 1939-1945: Meurtre de six millions de Juifs pendant la seconde guerre mondiale.

CHAPITRE V : La signification de la loi

Quelle est donc l'utilité de la loi? (Gal. 3: 19)

Pourquoi le Christ n'est-il pas venu au temps d'Abraham, vers 1900 avant Christ? Le Nouveau Testament ne dit-il pas clairement que le salut dépend de la foi seule? Et la foi n'était-elle pas déjà pleinement présente en Abraham (Rom. 4), sur les divers plans de la connaissance de Dieu, du caractère libre et gratuit de la grâce, de la justification, de la signification du sacrifice, de la résurrection et du Messie P Dans ce cas, cette période de quinze siècles que couvrit la loi n'était-elle pas un délai superflu, inutile, en fait une rétrogression?

En Abraham, vie de foi intérieure directe; dans la loi, des formes extérieures et médiatrices. Là, simplicité confiante et sublime, ici complexité difficile à saisir; là, prédominance de la parole et de la promesse, ici priorité des exigences et des symboles. Le simple n'est-il pas plus noble que le complexe et la parole plus directe que le symbole ? La promesse est plus féconde que le commandement et ce qui est intérieur, plus noble que ce qui n'est que formes.

Pourtant, c'est avec une solennelle majesté que Dieu a donné la loi, accompagnant cette révélation de tonnerres et d'éclairs, d'un son de trompette et d'un tremblement de terre (Ex. 19: 16-19; Hébr. 12: 18-19)... Et il souffrit que l'humanité languisse dans les ténèbres de la mort et dans une attente d'un millénaire et demi pour la venue du Rédempteur (Es. 9 : 1-2; 60 : 1-3; Luc 1 : 78-79). Il doit y avoir à cela de sérieuses raisons. Quelles sont-elles donc?

La réponse de l'Écriture réside dans la signification de la loi qui est principalement accentuation de l'attente du Rédempteur, comme fruit de la révélation du péché de l'homme. La loi est ainsi le tuteur qui conduit au Christ, Sauveur des *pécheurs* (Gal. 3 : 19, 24; Rom. 3 : 20 ; 7 : 7 et suivants). Afin de remplir cette tâche spécifique, elle occupe une place particulière en relation avec le passé, le futur et le présent. Elle est à la fois, addition, insertion et instruction.

I. La loi en tant qu'addition

La loi n'a, en aucun sens, pris la place de l'alliance avec Abraham, elle l'a complétée et s'est placée à ses côtés. Elle a été « ajoutée » (Gal. 3 19; Rom. 5 : 20). Survenue 430 ans plus tard, elle ne pouvait annuler une disposition confirmée longtemps auparavant (Gal. 3:15-17). C'est pour cela que, malgré toute sa signification, la loi de Moïse ne peut acquérir un sens réellement fondamental... Pour l'histoire d'Israël, seules sont fondamentales les promesses de l'alliance. C'est pourquoi, Paul, dans sa doctrine de la justification, remonte non pas à Moïse mais à Abraham (Rom. 4; Gal. 3 : 9, 14), de même que l'épître aux Hébreux trouve dans la période de la loi toute une série de héros de la foi (Hébr. 11). Cette addition était néanmoins nécessaire. Malgré toute la grandeur et toute la profondeur de l'alliance abrahamique, l'accent n'y était pas mis avec assez de force sur le péché. Là, était sa principale imperfection: la condition de l'homme perdu et son incapacité à se racheter par ses propres moyens n'y étaient pas soulignées avec l'importance voulue. Or, percevoir et réaliser cela est sans aucun doute la plus importante des expériences requises, en vue d'une connaissance expérimental de Golgotha... Il fallait donc que cette prise de conscience soit complétée. Telle était la fonction de la loi. Dès lors, l'entière révélation « pré-chrétienne » du salut se divise en

deux sections principales: l'alliance de la promesse et l'alliance de la loi. Ce qui est positif vient à l'avant-plan dans la première, tandis que, dans la seconde, c'est ce qui est négatif qui se détache en premier plan. Avec Abraham, c'est la bénédiction (Gal. 3 : 8-9), avec Moïse, la malédiction (Gal. 3 : 10). Avec Abraham, c'est la vie (Rom. 4 : 17-25; Hébr. 11 : 19), avec Moïse, la mort (H Cor. 3 : 6; Rom. 7 : 9-10).

L'alliance mosaïque atteint son point culminant dans la crucifixion (Gal. 2 : 19-20; 3 : 13), l'alliance abrahamique, dans la résurrection (Hébr. 11 : 19; Rom. 4 : 17, 19, 23-25). Les deux s'appartiennent cependant. Le pécheur doit être racheté et, dans ce but, renouvellement et nouvelle naissance sont nécessaires. La nouvelle naissance a pour corollaire indispensable, et pour ainsi dire simultanée, la conversion de l'homme. Celle-ci a un double aspect. C'est à la fois se détourner et se tourner vers. C'est un non à soi-même et un oui à Dieu. Ces deux aspects, le Nouveau Testament les nomme repentance et foi. Ici seule ment nous apparaît la vraie signification des histoires de l'Ancien Testament. Tout au long des siècles, Dieu a prononcé le mot «foi» dans l'histoire du salut. Ce mot est la signification de l'alliance avec Abraham. Deux millénaires furent nécessaires à cette éducation dans la foi. Tout au long des siècles, Dieu a prononcé le mot «repentance» dans l'histoire du salut. C'est là la signification de la loi de Moïse. 11500 ans s'écoulèrent comme éducation dans la repentance.

Repentez-vous et croyez à l'Évangile (Marc 1 : 15). Par cette affirmation, le Christ joignait les deux dans une unité rédemptrice. C'est là la portée néo-testamentaire de l'Ancien Testament.

II. La loi en tant qu'insertion

Elle a été « ajoutée » jusqu'à ce que vienne la postérité à laquelle se réfère la promesse (Gal. 3 : 19). Ce « jusqu'à ce que » montre que la loi, dans sa forme mosaïque, est temporaire et transitoire et qu'elle n'est en relation avec la postérité que dans une simple relation préparatoire. En la postérité est son but. A l'apparition de l'objet de sa raison d'être, elle disparaîtra en ce qui concerne le niveau lévitique et spirituel de l'Ancien Testament (Rom. 10 : 4).

C'est pour cela que, même au temps de l'ancienne alliance, Jérémie pouvait déjà parler de la nouvelle alliance à venir (Jér. 31 : 31-34) et David, le « prophète » (Actes 2 : 30) prévoir une sacrificature éternelle du Messie : « Tu es prêtre en éternité selon l'ordre de Melchisédek » (Ps. 110 4).

David savait déjà que celui-ci, son Seigneur (Ps. 110 : 1), serait en même temps son fils (Mat. 22 : 41-45 ; I Chron. 17) ; l'Ancien Testament, à travers le psalmiste, affirmait donc déjà, en la personne du Messie, un transfert du sacerdoce de la tribu de Lévi à celle de Juda et, en même temps, un changement de sacerdoce en général (Hébr. 7 : 11-17). Et comme, de plus, le sacerdoce est le fondement de tout le système de la loi, et que celle-ci forme une unité indivisible (Jacq. 2 : 10), le changement de sacrificature entraîne nécessairement un changement de loi (Hébr. 7 : 12). C'est pourquoi l'Ancien Testament, par la bouche de David, le chanteur, aussi bien que par celle de Jérémie, le prophète, affirmait déjà que la loi est une insertion temporaire, tant il est vrai que telle est, en effet, son optique.

III. La loi en tant que construction

Dans le cadre de sa propre période, la loi est à la fois clôture, bride, règle, barrière et miroir.

Dans son aspect extérieur, elle est une *clôture* qui sépare Israël des nations du monde (Eph. 2 : 14-15). Elle fut donnée à Israël seul et non pas à tout homme. « Il fait connaître sa parole à Jacob, ses statuts et ses jugements à Israël; Il n'a pas agi de même pour toutes les

nations » (Ps. 147 : 19-20). Entre Israël et lui, l'Éternel a donné pour signe le sabbat (Ex. 31 : 13, 16-17; Ez. 20 : 12, 20). Quant aux nations, elles sont « *sans loi* » (Rom. 2 : 14) Cela seul réfute déjà tout effort d'introduire la loi dans l'Évangile de grâce offert aux nations. La loi mosaïque, avec ses prescriptions sacerdotales, sa célébration judaïque du sabbat, ses formes typiques d'adoration, ses détails vestimentaires, son encens, etc., ne fut jamais donnée aux nations païennes ou « chrétiennes », mais à Israël seul. Cependant, Israël et sa loi furent donnés pour être une leçon de choses présentée en un style grandiose, sur la scène de l'histoire du monde (I Cor. 10: 11), lisible pour tous les peuples de tous les siècles.

La loi est la bride avec laquelle Yahwéh, *d'en haut*, dirige et gouverne son peuple Israël. C'est la règle d'une conduite droite.

C'est la barrière qui, *en bas*, dans notre cadre immédiat, doit freiner le développement du péché (c.f. Gal. 2 : 15 ; I Pierre 4 : 3).

Du dedans, c'est-à-dire, de par son caractère interne, c'est aussi un miroir (Jacq. 1 : 23, 25). « C'est par la loi que vient la connaissance du péché » (Rom. 3 : 20). C'est là son objet et sa tâche essentielle, d'où l'accent tout spécial mis sur la sainteté du Seigneur. En sa qualité de Dieu saint, Il est le Dieu exalté, inapprochable, jaloux, parfait et céleste, qualités fondamentales de sa sainteté mises en relief par l'Ancien Testament:

1. Sainteté de Dieu manifestée par sa *majesté*, dans l'âge patriarcal surtout.

2. et 3. Sainteté de Dieu manifestée dans son *inaccessibilité* et sa *jalousie*, spécialement dans l'âge mosaïque (Ex. 19 12-13, 20-21; 20 : 5; Josué 24 : 19).

4. Sainteté de Dieu mise en relief par sa *perfection éthique* (morale), en particulier dans les écrits des prophètes (Esaïe contient 29 fois l'expression « le Saint d'Israël ». Voir 6 : 3.)

5. Sainteté de Dieu rendue évidente par son caractère *céleste*, surtout depuis la captivité à Babylone « Dieu des cieux »). Voir Néhémie 2 : 20.

Le Nouveau Testament, enfin, couronne cette mise en lumière de...

6. ... la Sainteté de Dieu, en ce qu'il révèle en Christ, son *amour* (Jean 17 : 6, 25-26).

Il y a ainsi dans l'histoire du salut, une révélation historique continue et progressive de la sainteté de Dieu, dans des aspects sans cesse nouveaux.

Mais par ce travail au-dedans, la loi montre les choses *par avance*, éveillant chez le pécheur le besoin d'une rédemption (Rom. 7 : 24). Par là, elle devient un « pédagogue » pour nous conduire à Christ (Gal. 3 : 24).

La loi est ainsi un don du Dieu rédempteur. Tandis que sous le rapport de la sanctification individuelle, la grâce exclut la loi mosaïque, elle l'inclut pourtant dans le développement général du salut.

CHAPITRE VI : La loi chemin de mort

La lettre tue... (II Cor. 3 : 6)

La loi étant un organisme est donc une unité indivisible. Quelqu'un respecterait-il toute la loi, s'il pèche contre un seul commandement, il devient coupable de tous (Jacq. 2: 10; Gal. 3: 10). Toute distinction entre « loi morale » et « loi cérémonielle » est fautive en ce qu'elle suscite l'impression qu'il y aurait deux lois, dont l'une, « cérémonielle », serait accomplie par l'œuvre du Christ, tandis que l'autre ne le serait pas¹⁰¹.

La loi, en sa qualité d'organisme, se compose de « membres » qu'il est possible de distinguer. Dans cette optique, on peut y voir trois groupes d'ordonnances : Les devoirs moraux, les règles de l'adoration et les règles sociales. Les deux premiers ont une signification spirituelle spéciale dans l'histoire du salut¹⁰². La loi produit la connaissance (Rom.

3 : 20; 7 : 7):

1. Connaissance du péché qui est transgression et rébellion, et par lequel le « but est manqué

2. Connaissance de soi, le pécheur reconnaissant son péché et son impuissance, ainsi que sa situation de « perdu ».

I. Connaissance du péché

Cette connaissance progresse par étapes. Pécher, c'est d'abord:

a) *Manquer le but*¹⁰³. Dans le sens absolu, le « péché » affecte Dieu seul. « Contre toi, toi seul, j'ai péché » (Ps. 51 : 6). Mais les conséquences sont étendues. Le pécheur est aveuglé (Eph. 4 : 18-19) ; sa conscience est trompeuse (I Tim. 1 : 13 ; c.f. Actes 23 : 1 et I Cor. 4 : 4); il ne peut plus percevoir l'idéal divin. Cet idéal doit lui être rendu évident d'une manière claire par une révélation. C'est là le rôle de la loi. Sur la scène de l'histoire du monde, elle a été donnée comme un exemple, un modèle et une proclamation de la volonté divine pour la conduite morale de l'homme, exception faite de certaines concessions consenties par Dieu à cause de la dureté du cœur de l'homme (Mat. 19 : 8).

Mais le péché est plus qu'ignorance (Actes 17 : 30), erreur (Héb. 9 : 7), défaite (Rom. 11 : 12) ou chute. Aussi doit-il être démasqué sans ménagement. Le péché, c'est:

b) *La désobéissance, la transgression, l'illégalité (désordre, licence)*. (Rom. 5: 19; Hébr. 2 : 2; I Jean 3 : 4). Pour révéler ce caractère du péché, la loi doit non seulement décrire

¹⁰¹ Pour désigner les décrets individuels des deux sphères pris ensemble, on peut néanmoins parler de lois morales et cérémonielles (au pluriel) (Jacques 2 : 8).

¹⁰² Les ordonnances sociales ont cependant, elles aussi, une signification dans cette histoire. Souvent, elles sont des types ou préfigurations prophétiques des vérités du Nouveau Testament, relatives au salut. Ainsi en est-il, par exemple, de l'année du jubilé (Lév. 25; Luc 4: 19), de la loi du rachat d'un parent ou de ses biens (Ruth), des villes de refuge (Josué 20), etc. Dans ces cas, les lois sociales sont dans la même perspective que les ordonnances cérémonielles typologiques.

¹⁰³ Le mot employé dans le Nouveau Testament pour « péché » est le grec *hamartia* qui, originellement, signifie « manquer les bornes (OU marques) ». Homère l'emploie environ 100 fois dans ce sens, par exemple pour parler d'un guerrier qui, de sa lance, manquait son ennemi (cf. Juges 20 : 16, dans les LXX); il est aussi employé par Thucydides pour désigner le fait de manquer la bonne route. C'est plus tard seulement, depuis Aristote (350 avant Christ), que ce terme fut transféré au domaine spirituel ou moral.

l'idéal, mais encore le prescrire, l'ordonner et l'exiger de l'homme. Alors, elle devient réellement une « loi ».

Par là, le caractère du péché est fortement *aggravé*. Là où il n'y a pas de frontière, on ne peut vraiment parler de violation de territoire. Où il n'y a point de loi, il n'y a point non plus de transgression (Rom. 4 : 15). Où cette ligne existe il y a transgression pour toute non-observance. Il y avait bien, avant Moïse, de temps en temps des ordonnances et des transgressions (Rom. 5 : 14, 18 ; I Tim. 2 : 14), mais c'est depuis Moïse seulement qu'existe l'institution systématique et pédagogique de la loi, ayant pour conséquence nécessaire la connaissance du péché et de la transgression, connaissance œuvrant à travers les siècles, d'une manière ininterrompue, en mots et en symboles (spécialement Ex. 20 et Hébr. 10 : 3; 9 : 7).

Ainsi, la loi a moins pour objet l'existence du péché que la possibilité de l'imputation du péché. Là où il n'y a point de loi, le péché n'est point imputé (Rom. 5 : 13). La loi ne « fait » pas le péché, c'est certain. Mais elle « fait » du péché une « transgression ». Par là, toute faiblesse dans la condamnation du péché devient impossible. La loi produit la colère (Rom. 4 : 15). Le conflit devient rapidement plus aigu et le péché se trouve démasqué en sa qualité de :

c) *Rébellion*. La seule existence de la loi provoque le mal et le pousse à se démasquer selon sa vraie essence. La prohibition ne sert qu'à l'enflammer (Rom. 7 : 8). Le péché saisit l'occasion (Rom. 7 : 8) et se réveille (Rom. 7 : 9) provoquant la convoitise et l'acte (Rom. 7 : 8). C'est ainsi que le péché s'exprime dans les péchés (Rom. 7 : 5) et que la loi devient la « puissance du péché » qui pousse le mal du dedans vers le dehors (I Cor. 15 : 56). Le péché est, en cela, semblable au fer brûlant, mais non encore porté au rouge. Au début, il brûle lentement sans être remarqué. Mais si quelque eau vient l'éclabousser, il siffle et se révolte. La loi a de même pour résultat un accroissement du péché. En cela, le péché vient précisément à l'aide de la loi, en lui fournissant une possibilité accrue de poursuivre son œuvre de dénonciation ou manifestation du péché. Aussi, plus le péché pèche contre la loi, plus il pèche involontairement au service de la loi, contre lui-même. La loi fait tourner toute manifestation du mal au service du bien, contraignant Satan à travailler contre lui-même.

Si l'on nous permet de « personnifier » le péché, nous dirons qu'il n'a pas voulu ce service involontaire. Son dessein était de faire de la loi divine un mauvais usage en l'employant comme une « occasion » (Rom. 7 : 8-9) et un moyen d'entraîner l'humanité dans une misère plus grande. Ce n'est pas seulement la faiblesse humaine, mais surtout le *commandement* donné en vue de la vie qui se trouva pour moi conduire à la mort « car le péché saisissant l'occasion, me séduisit par le commandement, et *par lui* me fit mourir... Ce qui est bon a-t-il donc été pour moi une cause de mort? Loin de là! Mais c'est le péché, afin qu'il se manifestât comme péché en me donnant la mort par ce qui est bon » (Rom. 7 : 10-13). Cela signifie que le péché change ce don de vie de Dieu en une arme meurtrière, le bâton de commandement du Très-Haut en un poignard, le collyre même qui devait me rendre la vue en poison. Avec ce qui était saint, le péché a voulu tuer l'humanité. La chose sainte elle-même, il voulait en faire sa servante, et de la révélation de Dieu, un instrument de Satan.

C'est ici pourtant que la souveraineté de Dieu apparaît d'une manière spécialement victorieuse. Maintenant la nature du péché est réellement démasquée pour la première fois. Il est *rébellion contre Dieu, contre le Très-Haut, révolte dans le domaine de l'esprit*, et dans l'intention, *usurpation du trône de la souveraineté mondiale de Dieu*.

Dieu a permis tout cela afin que le péché soit rendu manifeste et que soit dénoncé non seulement sa nature, mais encore ce qu'il a de condamnable au plus haut degré (Rom. 7 : 13).

La loi est intervenue pour que l'offense abondât (Rom. 5 : 20). Ainsi, tandis que le mal s'efforçait de faire du bien son propre serviteur (Rom. 7 : 13), c'est, en fait, l'inverse qui se produisait. Le bien employait le mal à son service et la patience de Dieu avait pour fruit une condamnation expresse du péché.

II. Pour le pécheur : connaissance de soi

En révélant la gravité du péché, la loi mettait en lumière la culpabilité du pécheur. Le péché n'est pas seulement « un » crime, mais « son » crime. L'acte et l'auteur sont inséparables. C'est à travers cette vérité que la loi porte un message personnel. Tout d'abord:

1. *L'iniquité* du pécheur est révélée et par la perception de sa culpabilité, le pécheur voit s'évanouir sa joie de vivre. En ce que la loi a considérablement accru la responsabilité du coupable, elle l'a placé sous la malédiction (Deut. 27 : 26; Gal. 3 : 10). « La loi produit la colère » (Rom. 4 : 15). Pour le pécheur, vivre n'a plus la même signification de plénitude. « Etant autrefois sans loi, je vivais ; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi je mourus » (Rom. 7 : 9-10). Il ne reste maintenant pour l'âme qu'un désastreux pressentiment et une attente terrible du juste jugement. La lettre (la loi) a tué (II Cor. 3 : 6) et, bien que « sainte » dans son caractère, « juste » dans ses sentences et « salutaire » dans ses desseins (Rom. 7 : 12), elle s'est cependant montrée la servante de la mort et du jugement (II Cor. 3 : 7, 9). Bien que n'en étant point cause, elle a rendu effective la mort du pécheur.

2. *L'impuissance* du pécheur. En l'homme, c'est-à-dire en son meilleur *ego*, l'entendement (Rom. 7 : 25), peut s'éveiller cependant la volonté et l'intention de faire le bien (Rom. 7 : 18). Il lutte alors contre le mal, donne joyeusement son assentiment à la loi (Rom. 7 : 16) et, vraiment, en ce qui concerne « l'homme intérieur », trouve son plaisir dans les commandements de Dieu (Rom. 7 : 22).

Dans ce conflit, la victoire paraît aisée. Ce qui est « bon » semble à portée de la main (Rom. 7 : 18; grec *parakeitai*), et pourtant le résultat demeure une perpétuelle défaite! (Rom. 7 : 15-16). A la fin, l'homme ne se comprend plus lui-même. « Je ne sais plus ce que je fais. » Sa propre conduite lui est incompréhensible (Rom. 7 : 15). Il saisit qu'il ne détermine pas lui-même ses actes, mais que c'est le péché qui habite en lui. Il n'est pas même le maître de sa propre demeure (Rom. 7 : 17, 20) et se trouve *intérieurement* déchiré, faisant ce qu'il ne veut pas et ne faisant pas ce qu'il veut faire (Rom. 7 : 15-16). Il est incapable d'aucun bien (Rom. 7 : 18 et Actes 15 : 10), « vendu au péché » (Rom. 7 : 14), esclave du péché qui est sa « loi ».

Dans la lutte pour l'âme de l'homme, cette forteresse¹⁰⁴, cette âme est sans cesse tiraillée entre ces deux royaumes spirituels : la loi de Dieu, d'une part et la loi du péché d'autre part. Mais c'est « la loi dans les membres » — division avancée des armées de la loi du péché dans la bataille de la personnalité — qui toujours obtient la victoire sur la loi de l'entendement — division des armées de la loi de Dieu. L'âme est toujours conquise par le péché (Rom. 7 : 23). Et cela survient comme le résultat d'une telle pression, que cette victoire elle-même doit être décrite comme une « loi » (Rom. 7 : 21). La loi de Moïse ne peut y être d'aucune aide (Rom. 8 : 3) mais peut, telle un miroir, refléter le chaos en sorte que naisse en l'homme, le sentiment de son état de...

3. *Pécheur perdu*. Espérant, il désespère. Désespérant, il espère. Tout, au-dedans, le pousse à la honte; il regarde au-dehors et au-dessus de lui et s'écrie: « Misérable que je suis! Qui me délivrera du corps de cette mort? » (Rom. 7 : 24).

Or, c'est là précisément ce que la loi voulait obtenir: la prise de conscience de son besoin d'un rédempteur en même temps que celle de la sainteté et de la divinité de ce sauveur. Avec la venue de ce rédempteur, la loi peut elle-même disparaître. Christ, comme « but » de la loi est en même temps sa « fin » (Rom. 10 : 4). C'est ainsi que, de l'objet vétéro-testamentaire de la loi, sortit ensuite la liberté néotestamentaire (Rom. 7 et Gal. 5). Le redoutable chemin de

¹⁰⁴ En Rom. 7 : 21-23, Paul rappelle une image de la vie militaire par l'emploi de l'expression *antistrateuomenon* (luttant contre) et *aichmalotizonta* (être traîné comme prisonnier de guerre).

la mort par lequel la loi a conduit le pécheur, était en même temps, en Christ, une mort du pécheur *par rapport* à la loi. « Par la loi, je suis mort à la loi » (Gal. 2 : 19 ; c.f. Rom. 7 : 1-6; Col. 2 : 20-21).

La loi a conduit le pécheur toujours plus bas jusqu'au désespoir et au sentiment de la mort, mais c'est précisément par là même qu'elle le conduisait en haut, afin de lui permettre de saisir la vie. Tel était le chemin de cette douleur religieuse qui produit le salut (II Cor. 7 : 10). Après être descendu dans l'enfer de la connaissance de soi, une céleste ascension peut commencer par la connaissance du salut et du Christ. Rendre un témoignage plus exact de lui, tel était le but des ordonnances relatives au service divin dans le temple et au sacerdoce.

CHAPITRE VII :La loi chemin de vie

La loi de Dieu est parfaite, elle restaure l'âme (Ps. 19 : 8).

Le service religieux dans le temple juif avait un sens double. Etablir la relation qui lie Israël à Dieu dans le royaume de Dieu et prophétiser par des images, l'œuvre du Christ. L'un est symbolique, l'autre est typologique.

Le *symbole* est l'enveloppe visible de quelque chose d'invisible, le vêtement matériel d'une vérité plus élevée, à la fois impression et expression d'une chose spirituelle située au-delà du domaine des sens.

Le type est un symbole *prophétique*, personne, chose, institution ou événement qui se rapporte au Christ et à son œuvre de rédemption, une « ombre des choses à venir » (Héb. 10 : 1; 9 : 11; Col. 2 : 16-17), un pré-établissement des choses célestes (Héb. 9 : 23).

Tandis que le symbole concerne une vérité spirituelle contemporaine, se confinant donc à l'Ancien Testament en relation avec Israël, le type est prophétie messianique en ce qu'il regarde vers l'avenir et se rapporte au Christ. Le symbole reste dans la loi, alors que le type regarde vers la grâce, devenant ainsi comme un fragment de l'Évangile au sein de l'ancienne alliance, comme une portion du Nouveau Testament dans l'Ancien¹⁰⁵.

Par là, le culte de l'ancienne alliance se manifeste sous *une* double physionomie:

- A) symboliquement: la communion avec Dieu dans l'Ancien Testament;
- B) typologiquement: la communion avec Dieu dans le Nouveau Testament.

Cette dernière s'exprime à travers

- a) les sacrifices (fondement néotestamentaire du salut);
- b) le tabernacle (la conception néo-testamentaire du monde sous l'angle du salut: le Médiateur néo-testamentaire du salut; la communion néo-testamentaire du salut).

Le service cultuel de l'ancienne alliance s'acquiesce donc de son mandat par le quadruple accomplissement des prescriptions relatives aux:

1. Lieu du service: le saint des saints, le lieu saint et le parvis¹⁰⁶
2. Personnel du service: le souverain sacrificateur, les sacrificateurs et les Lévites¹⁰⁷.
3. Activités du service: offrandes¹⁰⁸, préceptes de purification¹⁰⁹ et pratiques religieuses¹¹⁰.
4. Calendrier du service: les sabbats, les sept grandes fêtes, les années sabbatiques et jubilaires.

A) La communion avec Dieu dans l'Ancien Testament

¹⁰⁵ Que nous ayons le droit et même le devoir d'interpréter les types découle:

- a) de la nature même de l'Ancien Testament, révélation divine donnée en vue de préparer le salut
- b) de l'unité générale organique et historique de l'Écriture sainte (cf. pp. 151-157; 164-166)
- c) du témoignage et de l'exemple du Seigneur Jésus lui-même (Jean 8 14; 6 : 32-33);
- d) ainsi que de celui de Paul (1 Cor. 5 7-8; 10 : 4, 11 ; Rom. 5 : 12-19) et de l'épître aux Hébreux

(spécialement les chapitres 5-10).

¹⁰⁶ Il y eut successivement trois lieux destinés au service religieux: le tabernacle, le temple de Salomon et le temple de Zorobabel (agrandi ensuite par Hérode).

¹⁰⁷ Trois catégories de Lévites : les Kahatites, les Guerchonites et les Méraxites (Nomb. 4)

¹⁰⁸ Sanglantes et non sanglantes.

¹⁰⁹ En rapport avec la naissance, la mort et la lèpre.

¹¹⁰ Circoncision, vœux, fêtes...

Par ce quadruple lien, le Seigneur s'unissait à son peuple. Les ordonnances morales rendaient manifeste la *distance* qui séparait le pécheur du Dieu saint; le service cérémoniel, quant à lui, avait pour objet principal, la *communion*. Les sacrifices constituaient en fait un rappel annuel du péché (Héb. 10 : 3) et en cela se trouvaient sur le même plan que la loi morale. Néanmoins, leur signification essentielle atteignait une certaine forme de « pardon » ou « couverture » des péchés (Lév. 4 : 20; 5 : 10. Voir page 134) et par là, une relation correspondante avec le Très-Haut.

C'est pour cela que les sacrificateurs étaient appelés « ceux qui s'approchent » (Lév. 10 : 3), le lieu du culte, « tente d'assignation » ou de « rassemblement ». C'est là que se « retrouvaient » Israël et Dieu (Ex. 33 : 7; 40 : 34). C'est à cause de cette « rencontre » que le couvercle de l'arche de l'alliance constituait le centre et l'objet le plus saint de tout le culte. « C'est là que je me rencontrerai avec toi; du haut du propitiatoire, entre les deux chérubins placés sur l'arche du témoignage, je te donnerai tous mes ordres... » (Ex. 25 : 22). L'idée de base du service sacerdotal mosaïque avait donc en vue non seulement la propitiation, mais encore la réconciliation, non une simple compensation découlant d'un droit juridique, mais une reprise de communion et de relation découlant d'un amour rédempteur.

Cette réconciliation est, en effet, rendue possible par le sacrifice mosaïque en ce qu'il ((couvre) le péché (Héb. 10 et 11). Les sacrifices ne peuvent évidemment pas « enlever » les péchés, car « il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés » (Héb. 10 : 4, 9, 11) — seul le sacrifice du Christ allait le permettre (Héb. 9 : 26) — mais en tant que regard tourné à l'avance vers Golgotha, ce sang couvrait les péchés dus aux faiblesses, les soustrayant, pour un temps, à la vue du Seigneur. Tel était le rôle assigné aux sacrifices et, à cause de leur relation à la croix, telle était aussi la force du système¹¹¹. Avant Golgotha, l'humanité dans son ensemble était au bénéfice de l'« indulgence » de Dieu (Rom. 3 : 25, grec *parésis*) : Israël, sur la base de ses sacrifices, avait part à un certain¹¹² « pardon » des péchés (grec *aphésis*)¹¹³ et à une certaine communion avec Dieu, relativement limitée mais réelle.

Il ne faut donc pas être surpris de ce que les prophètes et le psalmiste, quoique dans le cadre de l'Ancien Testament, aient exulté (Ps. 32 : 1, 11; 33 : 1; 68 : 4) en chantant les bénédictions et les effets vivifiants de la loi. Au-delà de la culpabilité qu'elle expose et du désespoir auquel elle conduit, ils voyaient la loi comme étant « joie pour le cœur » (Ps. 19 : 9), et « délices » (Ps. 119 : 47; 36 : 9) et béatitude (Ps. 32 : 1).

- « Connaissance du péché » dit Paul (Rom. 3 : 20);
- « Couronne de bonté et de miséricorde » dit David (Ps. 103 : 4).
- « La lettre tue » dit l'apôtre (II Cor. 3 : 6);
- « la loi restaure » dit le psalmiste (Ps. 19 : 8).

¹¹¹ Le mot « expiation » dans nos versions rend le verbe hébreu *kaphar*, mot traduit par « enduire » ou « couvrir » en Gen. 6 : 14. C'est littéralement le sens de « couvrir ». Du même verbe *dérive kapporeth*, couvercle du propitiatoire, littéralement « objet qui couvre » les péchés.

¹¹² En ce qui concerne les péchés volontaires, consciemment perpétrés, « à main levée », l'ancienne alliance ne connaît que la lapidation pour issue (Nomb. 15 : 30 litt. ; Lév. 24 : 10-23). L'alliance mosaïque doit être considérée en son caractère particulier. Le sacrifice mosaïque ne peut devenir le moyen d'un pardon complet, même pas en sa relation au sacrifice du Christ. Il ne peut être qu'une purification extérieure, l'instrument d'une remise des péchés commis par faiblesse ou ignorance, méprise ou oubli (Nomb. 15 : 22-29) ainsi qu'une préfiguration du vrai pardon.

¹¹³ Les sacrifices lui acquerraient la patience divine, la dette étant remise jusqu'à ce que les temps aient été accomplis et que la mort du Christ ainsi préfigurée soit intervenue, rendant possible le règlement de la dette. Par la communion du pécheur à la mort du Christ, les exigences de la loi sont satisfaites et le coupable est au bénéfice de la justification. Dès lors, s'il vient à pécher dans sa marche, Dieu l'absout (*charizomai*, voir Col. 2 : 13). Il convient donc de faire une distinction entre *aphiemi-aphésis* (cf. Mat. 18 : 32-34) qui veut dire « remettre » et *charizomai* qui signifie « faire grâce ». (N. d. T.)

- « Misérable que je suis » lisons-nous dans l'épître aux Romains (Rom. 7 : 24);
- « heureux l'homme » affirment les psaumes (Ps. 1 : 1; 32 : 1).
- « Malédiction » dit celui qui fut naguère pharisien (Gal. 3 : 13);
- « le Seigneur te bénisse » affirme le grand prêtre (Nomb. 6 : 24).

Et pourtant, l'un et l'autre parlent de la même loi, et les deux ont raison. La loi est, en effet, semblable à l'aiguille de la boussole. Elle indique un seul but, le Christ; cependant elle est, en elle-même, une unité de deux pôles. En ce qu'elle exige sur le plan de la conduite, elle est d'abord sainteté ; dans son service de Dieu, principalement amour; en ses lois morales, séparation; en ses lois cérémonielles, communion. Dans ses règles de conduite, elle lie. Dans ses lois sacerdotales, elle rend libre. Là, autorité; ici, rédemption. Là, mise à nu; ici, manteau qui couvre. Là, propitiation; ici, réconciliation. En quelques mots, les lois morales sont semblables à un palais de justice, les ordonnances cérémonielles, pareilles à un temple. Cependant les deux sont indissolublement liées comme les deux pôles de la boussole. Il y a, en effet, une seule loi d'Israël (Jacq. 2 : 10), avec un seul médiateur:

Moïse, et un seul but: le Christ. C'est lui qui apporte aux deux pôles leur accomplissement. En réponse aux lois morales, « grâce » ; en réponse aux lois cérémonielles, « vérité », la substance au lieu de l'ombre (Col. 2 : 17; Hébr. 10 : 1). Ainsi, la loi fut donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ (Jean 1 : 17).

Cela doit suffire à montrer qu'il serait complètement faux de concevoir l'Ancien Testament simplement comme une première étape maintenant surmontée, vers le Nouveau Testament. L'Esprit-Saint était l'âme de la loi (voir I Pierre 1 : 11 ; Hébr. 3 : 7; Ex. 31 : 3). Le psautier de la congrégation de l'ancienne alliance pouvait sans problème devenir le recueil d'hymnes des communautés primitives du Nouveau Testament (I Cor. 14 : 15, 26; Eph. 5: 19; Col. 3 : 16). Sous l'angle de son but, l'Ancien Testament est *subordonné* au Nouveau, et pourtant, vu du dedans, en soi, il est entièrement *indépendant*. L'Ancien Testament sans le Nouveau est un édifice sans toit; le Nouveau Testament sans l'Ancien est une maison sans fondement, flottant dans les airs.

L'Ancien Testament garde ainsi ses droits et le Nouveau ses privilèges. Le Nouveau est voilé, mais déjà effectivement contenu dans l'Ancien; l'Ancien est dévoilé en même temps que glorieusement développé dans le Nouveau. « Dans l'Ancien, le Nouveau est caché, dans le Nouveau, l'Ancien est révélé » (Augustin). « L'Ancien est le bourgeon en lequel toute la splendeur de la fleur est déjà présente mais enfermée; le Nouveau Testament est la fleur épanouie, ouverte dans le déploiement de toute sa gloire et dont le parfum se répand pour la joie de tous. L'Ancien et le Nouveau Testament sont un et pourtant chacun est distinct. »

B) Salut néo-testamentaire dans l'Ancien Testament

L'affirmation décisive et fondamentale de l'Ancien Testament est celle-ci : L'Eternel ton Dieu est le seul Eternel ! Contrastant avec les religions polythéistes de l'ancien Orient, Egypte et Mésopotamie surtout, en contraste égal aux religions similaires de l'antiquité classique de Rome ou de la Grèce, cette connaissance du Dieu unique a brillé d'un éclat toujours plus vif dans le cadre lumineux de la révélation divine de l'Ancien Testament. En même temps, on commença à considérer avec sérieux les limitations et la culpabilité de la nature humaine déchue. Dieu est l'Eternel, nous sommes des êtres temporels. Il est le saint; nous sommes les pécheurs. Il est le vivant ; nous sommes sous la puissance de la mort. Si, malgré cela, une quelconque union pouvait s'établir entre lui et nous, elle devrait être entièrement son œuvre. Il faudrait que lui-même la crée par l'introduction de quelque chose de l'éternité, quelque part dans le monde de l'espace et du temps.

C'est ce qui arriva par l'établissement de l'alliance ancienne. Dès lors, il y eut un lieu de rencontre pour la déité et l'humanité (Ex. 25 : 22), un centre moral pour les affaires

mondiales, centre capable de donner à toute l'histoire une vivante continuité et un but..., un point de contact entre le temps et l'éternité, un lieu où le pécheur puisse entrer en la présence de celui qui est saint. Mais si l'on veut que le pécheur survive à cette rencontre, ce point de contact doit contenir en lui-même à la fois la négation et l'affirmation, une rupture de ce qui est ancien et l'introduction de quelque chose de nouveau..., purification du péché et sanctification, pardon et souveraineté nouvelle, réconciliation et directives, en langage vétéro-testamentaire, *kapporeth* et *Thora*, couverture et instruction, propitiatoire et tables de la loi. C'est pour cela que l'on trouve ces deux réalités liées aussi intimement que possible à l'arche de l'alliance, cet objet symbolique central du culte, dans l'Ancien Testament (Ex. 25 : 17-22; Hébr. 9 : 4). Ce point central, que les affaires de notre monde acquièrent ainsi, était un point mouvant qui suivait l'avance progressive de l'histoire. Il se promena avec les Israélites à travers le désert aussi longtemps que dura leur périple. Lorsque enfin Israël fut établi, il se fixa dans le temple. Plus tard, faisant suite au temple de pierre voué à la destruction, l'« église » maison spirituelle faite de pierres vivantes (I Pierre 2 : 5) en devint l'habitation. C'est ainsi que ce centre vivant, ce pivot moral du monde, traversa l'histoire. Il devenait clair, par là, que le développement entier est une seule grande période, du commencement à la fin, une seule œuvre divine de réconciliation universelle. La manifestation du Christ est l'aboutissement et le plein accomplissement de la révélation inaugurée avec l'alliance abrahamique. C'est pourquoi Jésus est aussi appelé le « Christ », c'est-à-dire celui de qui l'Ancien Testament prophétisa, qu'Israël attendait et que Dieu donna (Ps. 2 : 2; I Sam. 2: 10; Dan. 9 : 25). Les écrits des prophètes le présentaient sous ce nom d'Oint sous l'ancienne alliance. Son titre de « Christ » souligne ainsi l'indivisible identité de sa personne à la révélation de Dieu dans l'Ancien Testament.

De cette unité historique, reliant les millénaires, découle que, même au temps de l'Ancien Testament, Dieu était à même de donner une certaine « pré-présentation » (ou avant-goût) du salut à venir, sous la forme de prophéties en actes et en faits, inclus dans le service cultuel et les institutions, dans les grandes lignes de l'histoire ou les faits individuels, chacun ayant pour but Christ et son oeuvre de rédemption. Très souvent, le Christ et ses apôtres ont reconnu à l'Ancien Testament une telle signification prophétique ou typologique. Ils lui ont conservé, si l'on peut dire, sa relation directe avec l'histoire du temps de sa rédaction. Mais ils l'ont considéré sous l'angle nouveau de son but et de sa signification effective (Col. 2: 17; Hébr. 10 : 1). C'est ainsi que le serpent d'airain est un type de la croix (Jean 3 : 14), le prophète Jonas, un type de la résurrection (Mat. 12 : 40), la manne dans le désert, une image du Christ en sa qualité de pain de vie (Jean 6 : 31-35).

Plus encore que le reste, ce sont les institutions et prescriptions relatives aux offrandes et au sacerdoce qu'il convient de noter ici. A travers elles et avant le Christ, l'oeuvre du Seigneur était comme pré-organisée en symboles. Il est l'original dont elles étaient *préfigurations*. Elles étaient *types* du Christ; Il fut leur accomplissement (Hébr. 8 : 5; 9 : 23-25).

Néanmoins, aucun de ces actes sacerdotaux n'avait de valeur en soi (Hébr. 10 : 4). Leur vertu, ils la recevaient du seul sacrifice de Golgotha. Ils étaient sans force, et pourtant agissants, pauvres et pourtant enrichissants, infirmes et pourtant dispensateurs de bénédiction, semblables à des traites tirées sur une banque nationale, simples feuilles de papier en elles-mêmes, possédant pourtant une valeur *avant* leur échéance par la seule perspective du jour de l'encaissement. Par le sacrifice de sa mort en croix, Jésus-Christ a pleinement honoré ces traites de l'Ancien Testament.

I L'OFFRANDE MOSAÏQUE

De tout le service accompli dans le temple, en Israël, l'offrande est l'acte suprême. Quatre exigences essentielles en constituent l'idée de base:

1. En ce qu'elle devait être sans défaut, l'offrande souligne la sainteté du Seigneur Jésus, d'une part affranchi de tout héritage du péché grâce au miracle de sa naissance, d'autre part libre de tout péché effectif par la sainteté de sa conduite.

2. *L'imposition des mains* par laquelle l'offrant s'identifie à l'offrande souligne comment le Seigneur Jésus a accepté de porter la culpabilité. Quand le Christ, l'homme sans péché, se soumit volontairement au baptême de repentance pour le pardon des péchés (Marc 1 : 4), Il manifestait ses dispositions volontaires à accepter la place du pécheur, à devenir un avec lui et à porter les péchés de l'humanité (Mat. 3 : 14-15), disposition qui fut pleinement et historiquement réalisée à la croix (I Pierre 2 : 24).

3. A Golgotha, Jésus *endura le châtement*. C'est en cela que la mise à mort de l'offrande était une prophétie concernant la croix (Héb. 9 : 13-14). « Sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon » (Héb. 9 : 22). Ces trois premiers préceptes relatifs aux sacrifices se rapportent à l'oeuvre du Christ *sur la terre*. Au jour de sa chair, Il a souffert *pour nous* afin de nous assurer un plein salut (Héb. 5 : 1-9).

Mais ce qui nous a été acquis doit encore être « approprié ». Ceci ne s'accomplit que par la foi et dans l'unité qui en résulte, liant débiteur et garant (Jean 6 : 53). Christ *pour nous* doit donc devenir Christ *en nous*; à son sacerdoce sur la terre doit s'ajouter un sacerdoce dans le ciel, unité organique préfigurée par

4. *Le repas* qui accompagnait le sacrifice. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous ne pouvez avoir la vie en vous-mêmes, disait le Christ (Jean 6 : 53-57). D'où la persistance de l'humanité du Christ dans sa résurrection corporelle et l'envoi de son Esprit afin de rendre possible l'unité avec les rachetés. De là encore, la nécessité de la nouvelle naissance de l'individu et de la communion organique qui doit unir les « membres » à la « tête ».

On le voit, le sacrifice mosaïque embrasse toute l'oeuvre du Christ, de la naissance au baptême, du baptême à la croix et, au-delà de la croix, jusqu'à la résurrection et à l'envoi de l'Esprit, donc, en fait, jusque et y compris, son ministère éternel de Souverain sacrificateur à la manière de Melchisédek.

II. Le tabernacle

Israël rendit son culte en trois lieux successifs (pour ne compter que les principaux). Dans le tabernacle, au désert et à Silo (I Sam. 1 : 3; entre 1500 et 1000 avant Christ). Dans le temple de Salomon à Morija (I Rois 6 : 1; entre 1000 et 586). Enfin, dans le temple de Zorobabel, à partir du retour de la captivité (Esdras 3 : 8), temple qui fut agrandi ensuite par Hérode (Jean 2 : 20; de 536 ou 521 avant Christ jusqu'en 70 après Christ). Tous les trois, dans les grandes lignes, suivaient un même plan de construction (Ex. 25-27, 30) et avaient la même signification dans le cadre du plan du salut.

La tâche du tabernacle était tout d'abord d'être:

1. *Une image de l'univers*, et ce sous l'angle particulier du royaume de Dieu¹¹⁴. Cela est rendu spécialement évident au moment de l'entrée du grand prêtre dans le lieu très-saint au

¹¹⁴ Les contemporains du Christ tels que Philon et Josèphe considéraient déjà de cette manière le sens symbolique du tabernacle par rapport à l'univers. C'est aussi le cas de Bähr dans sa *Symbolique du culte mosaïque* et d'Ed. König dans sa *Théologie de l'Ancien Testament*.

grand jour des expiations, cérémoniel qu'il est aisé de relier à l'accomplissement néotestamentaire en Christ (Lév. 16; Hébr. 9 : 23-24).

Les objets du tabernacle étaient des figures des choses célestes (Hébr. 9 : 23). Après Golgotha, le Christ n'entre pas dans un sanctuaire fait de mains d'homme, simple représentation du vrai sanctuaire, mais dans *le ciel* même afin de paraître pour notre salut, devant la face de Dieu. Il découle de cela que le sanctuaire terrestre est une figure du céleste et que, comme le grand prêtre de la famille d'Aaron traversait le lieu saint avec le sang des offrandes consumées dans le parvis, afin d'entrer dans le lieu très-saint (Lév. 16 : 11-14), ainsi le Christ a traversé les cieux avec son propre sang versé (Hébr. 9 : 12) à l'autel terrestre de Golgotha, afin de paraître devant le trône de grâce de Dieu (Hébr. 4 : 14-16), dans le lieu très-saint de l'univers, au-dessus de tous les cieux (Hébr. 7 : 26; Eph. 4 : 10).

Sur la *terre* Dieu poursuit une double tâche: la *fustification* et la *sanctification* du racheté. Aussi y avait-il deux objets dans le parvis: l'autel des offrandes consumées par le feu et le bassin de purification (c.f. Eph. 5 : 25-26).

Dans le *ciel* sont la *vie*, la *lumière* et l'*adoration* de l'Éternel au milieu des esprits célestes. La table des pains de proposition (c.f. le pain de vie en Jean 6 : 48), le chandelier, l'autel des parfums (c.f. Ps. 141 : 2; Apoc. 8 : 3) et les figures des chérubins sur le couvercle de l'arche et sur le voile rendant témoignage à ces vérités célestes.

Au-dessus de tous les cieux est le trône de *Dieu lui-même*. Là est la loi qui régit l'univers, de même que, dans le lieu très-saint, se trouvent les tables de la loi (I Rois 8-9). Là se trouve aussi la grâce qui pardonne, faisant du trône de la souveraineté divine un « trône de grâce » (Ex. 25 : 17 ; Hébr. 4 : 16)..., et par-dessus tout, la lumière de la gloire de Dieu, pareille à la nuée de la Shékinah illuminant tout le reste (Ex. 40 : 34-35 ; I Tim. 6 : 16).

Tous ses plans d'amour, Dieu les accomplit en Christ et c'est pour cela que le tabernacle devient, en même temps, comme un doigt pointé vers le Christ. Ainsi, le tabernacle est-il

2. *Un type du Rédempteur du monde*. — En Christ, parole incarnée, qui a dressé sa tente parmi nous (Jean 1 : 14, grec *eskénosen* = tabernaclé, de *skéné* = tente), tous les types du tabernacle sont maintenant accomplis. Christ, en effet est:

- notre *justification* = l'autel des offrandes consumées (I Cor. 1 : 30);
- notre *sanctification* = le bassin de purification (I Cor. 1 : 30).

Il nous a établis dans:

- les *lieux célestes* (Eph. 1 : 3; 2 : 6) = le lieu saint, image des cieux (Hébr. 9 : 24).

En ces lieux célestes de notre position, Il est:

- notre *lumière* = le chandelier à sept branches (Jean 8 : 12);
- notre *pain* = les pains de proposition (Jean 6 : 48), et
- notre *souverain sacrificateur intercesseur* = l'autel d'or des parfums (Hébr. 7 : 26; Ps. 141 : 2; c.f. Jean 17).

Finalement, Il nous introduira en

— sa *présence* (le lieu très-saint) et recevra l'adoration du peuple qu'Il a racheté, lui l'Agneau immolé = l'arche de l'alliance et son propitiatoire aspergé de sang (Rom. 8 : 25).

En lui, nous serons nous-mêmes rendus conformes à sa ressemblance (Rom. 8 : 29; I Jean 3 : 2) en sorte que le tabernacle est en même temps:

3. *Un type de la communion et de la voie du salut.* — Ceux qui croient:

— considérés d'en bas = sont justifiés et arrachés aux ténèbres et à la puissance du péché (l'autel des offrandes consumées)

— considérés du dedans = ils sont sanctifiés par le lavage d'eau, la Parole (la cuve de purification ; c.f. Eph. 5 : 26 litt.)

— considérés du dehors ils brillent comme des flambeaux, lui rendant témoignage (le chandelier; Apoc. 1 : 12 ; 2 : 5 ; c.f. Zach. 4);

— considérés d'en haut = ils prient et adorent avec l'encens de la louange (l'autel d'or; Apoc. 8 : 3; Ps. 141 : 2);

— considérés à tous égards = ils sont fortifiés par le pain de vie (les pains de proposition; Jean 6 : 48)

— enfin, en ce qui concerne la marche en avant, ils se hâtent afin d'apparaître devant son trône (l'arche de l'alliance).

Par toutes ces figures, le culte rendu par les Israélites devenait une prophétie sublime du but réalisé en Christ. C'est là le plus prophétique des éléments de la loi de l'Ancien Testament, en même temps qu'un chaînon reliant la loi à la prophétie.

4. *La supériorité de l'ordonnance néo-testamentaire.* — En tout cela, l'accomplissement dépasse de beaucoup chacun des types (Mat. 13 : 16-17):

a) dans l'ancienne alliance, *une partie était donnée pour le tout:*

— un douzième pour douze douzièmes = comme en ce qui concerne la tribu de Lévi mise à part pour le sacerdoce (Nomb. 8 : 16-18 au lieu de Ex. 19 : 6);

— un dixième pour dix dixièmes = en ce qui concerne la dîme offerte (Lév. 27 : 30);

— un septième pour sept septièmes = par la sanctification du sabbat (Ex. 20 : 8-11).

Dans la nouvelle alliance, par contre, tout est réclaté:

— non une tribu de prêtres, mais un royaume de prêtres (I Pierre 2:5, 9);

— non un dixième de nous-mêmes, mais notre être entier (Col. 3 : 17);

— non un jour, mais la semaine (Col. 2 : 16-17; Rom. 14 : 5, 7-8); et non seulement la semaine, mais l'année, la vie, le temps et l'éternité.

b) Dans l'ancienne alliance n'était que l'ombre.

Dans la nouvelle est «le corps» (Col. 2 : 17 ; Hébr. 10 : 1). « La grâce et la vérité » sont venues par Jésus-Christ (Jean 1 : 17).

c) Dans l'ancienne alliance il y avait place pour quelque tolérance « à cause de la dureté de leur cœur » (Mat. 19 : 8): vengeur du sang (Jos. 20), polygamie (Gen. 80; Deut. 21 : 15; I Rois 11 : 1-3), esclavage (Lév. 25 : 44-46) et procès (Ex. 21 : 24; Mat. 5 : 38-40).

Par contre, la nouvelle alliance retentit du solennel « Mais moi je vous dis » (Mat. 5 : 22, 34, 38-39).

d) Dans l'ancienne alliance, il y avait pluralité de sacrifices; selon Nombres 28 et 29, il n'y en avait pas moins de 1278 par an, soit plus de deux millions entre Moïse et Christ, compte non tenu des offrandes privées.

Du Christ, par contre, il est dit «par une seule offrande, Il a amené à la perfection pour toujours ceux qui sont sanctifiés» (Hébr. 10: 14). Christ a donc non seulement accompli, mais encore surpassé tout ce que la loi contenait de symbolique et de prophétique. La loi fut une haie, une bride et un frein, une règle, une barrière et un miroir. Mais c'est la croix du Christ qui en est le sceau impérissable (Dan. 9 : 24). « C'est pourquoi, déterminez-vous de vos propres conceptions et sentiments et considérez cette Ecriture comme le sanctuaire le plus élevé, le plus saint et le plus noble, comme la plus inépuisable mine de richesses, à jamais insondable,

afin que vous puissiez trouver la sagesse divine, que Dieu établit ici si simplement qu'elle peut éteindre tout orgueil. Ici vous trouverez la crèche et les langes dans lesquels Christ repose... Les langes sont misérables, mais le trésor qu'ils contiennent est précieux, le Christ lui-même.¹¹⁵

¹¹⁵ Luther, préface à *L'Ancien Testament*, 1523.

E. Sauer, *l'aube de la rédemption*.

D. LE TEMOIGNAGE PROPHETIQUE

CHAPITRE VIII Les prophètes de Dieu

Loi et promesse sont les deux piliers essentiels de la révélation dans l'Ancien Testament. La première est le pilier royal. La seconde est prophétique. Le temple est le lien qui les unit, le service sacerdotal étant l'un et l'autre à la fois.

Cette dualité s'épanouit en une tri-unité dans l'histoire du salut, l'histoire d'Israël devenant tout entière le processus qui conduit à ce Messie que l'onction fait à la fois : prophète, prêtre et roi. Il y avait de même en Israël, trois classes théocratiquement dirigeantes. Les princes (anciens, juges et rois) étaient les leaders politiques de la nation. Les prêtres et les prophètes se consacraient aux choses intérieures et éternelles. En cette matière, les prêtres, désignés comme tels par leur naissance, étaient les gardiens permanents de la révélation (c.f. Hébr. 7 : 16), tandis que les prophètes, chaque fois que les circonstances l'exigeaient, devenaient les porteurs de la révélation divine progressive, désignés comme tels non par leur naissance mais par vocation personnelle (I Sam. 10 : 12).

Quatre titres décrivent les traits directeurs des prophètes de l'Ancien Testament. Ils nous montrent quelles doivent être les qualifications de l'homme que Dieu veut employer comme son témoin.

1. Les prophètes sont des « porte-parole »¹¹⁶. Ce sont des interprètes¹¹⁷, des commentateurs (exégètes)¹¹⁸, des pro-phètes¹¹⁹. Ils sont comme la « bouche de Dieu » (Jér. 15 : 19). Ils sont, avec Dieu, dans une relation similaire à celle d'Aaron par rapport à Moïse : « Ton frère Aaron sera ton prophète » (Ex. 7 : 1-2) et « Tu tiendras pour lui la place de Dieu » (Ex. 4 : 15-16). L'esprit du Seigneur anime les prophètes (II Pierre 1 : 21), dépose ses paroles en leur bouche (Deut. 18 : 18; Jér. 1 : 9), parle à travers eux (II Sam. 28 : 2) en sorte que leurs messages soient les « oracles de Dieu » (I Pierre 4 : 11) et leur langue, « la plume d'un habile écrivain » (Ps. 45 : 2). C'est pour cela que, dans l'Ancien Testament — cette Bible du Seigneur et de ses apôtres — on ne trouve pas moins de 8808 fois, selon le Dr Evans, l'affirmation : « Ainsi parle l'Eternel ».

2. Les prophètes sont des « voyants »¹²⁰. Ils doivent avoir « vu » leur message avant de le délivrer. C'est pour cela que ce message est appelé « vision » (Es. 1 : 1) alors même que ce message serait complètement, ou presque complètement, dépourvu de visions au sens où s'emploie généralement ce mot.

Il y a, pour le prophète, plusieurs moyens de « voir ».

a) la perception du message peut lui être donnée par l'intermédiaire des sens *extérieurs*. Le prophète demeure en son corps (c.f. II Cor. 12 : 2-3). Il entend et voit avec ses sens corporels (Nomb. 12 : 8).

Moïse voit et entend au buisson ardent (Ex. 3).

Samuel entend mais ne voit rien (I Sam. 3).

Daniel voit mais n'entend rien (Dan. 5 : 25).

Abraham voit et entend (Gen. 18).

b) Le message peut être perçu par les sens *intérieurs*. Le prophète est « dans l'esprit » (Apoc. 1 : 10, litt.), condition de l'extase ou « ravissement ». Ses yeux sont fermés aux choses extérieures, mais ouverts intérieurement (Nomb. 24 : 3, 15). Intérieurement, il voit ou entend. C'est par le moyen de cette « vue » intérieure qu'il reçoit une révélation picturale ou « vision »

¹¹⁶ Hébr.: *nabi*. Cf. l'arabe *nabaa* parler

¹¹⁷ *Interprès Dei*.

¹¹⁸ *Hermeneus theou*, Philon.

¹¹⁹ Grec: *pro-phètès*, non pas nécessairement dans tous les cas des gens qui prédisent. En fait, plutôt des prédicateurs que des « pré-diseurs ».

¹²⁰ Hébr.: *roeh* (I Sam. 9:9; I Chron. 9:22; Es. 30:10).

; mais celle-ci a souvent besoin d'être expliquée (Amos 7 : 7; Zach. 1 : 9 ; 4 : 4; Dan. 8 : 15-16). Par « audition » intérieure, il atteint à la révélation « verbale » qui lui impartit plus directement la connaissance.

c) La perception peut avoir pour agent une exaltation des activités naturelles de l'esprit humain. Dans ce cas, Dieu intensifie les *rêves* et les emploie comme porteurs du message (voyez par exemple Pharaon, Nébucadnetsar ou Joseph). Il peut aussi intensifier les activités de *l'entendement* et en hausser le langage vers les hauteurs de l'inspiration, comme ce fut le cas, par exemple, des cantiques de louange d'Anne (I Sam. 2), de Marie (Luc 1) et de Zacharie (Luc 1).

Ainsi Dieu a parlé par les prophètes à « plusieurs reprises et de plusieurs manières ». Mais le thème de base demeura inchangé: la sainteté et l'amour de Dieu, sa victorieuse manifestation en gloire dans ce monde, à travers ses jugements et sa grâce, jusqu'en perfection.

La loi de la perspective prophétique revêt une signification toute spéciale qu'il nous faut souligner ici. En dehors du cadre de la création, il n'y a pas de limitation de temps. «Aux yeux de l'Eternel, tout est présent. » Le prophète sortant de sa sphère temporelle pour aller en quelque sorte à la rencontre de la sphère divine pénètre, en même temps, dans la sphère des choses supra-temporelles et se tient ainsi au-dessus de toute conception de temps, en sa qualité de porte-parole de Dieu. Il peut ainsi voir l'avenir non seulement comme *futur* (par exemple Es. 9 : 7) mais, en même temps, comme *présent* (v. 6, litt.) ou même comme *passé* (v. 6 et spécialement Es. 53). La prophétie assez souvent groupe des événements qui, dans le temps, sont pourtant séparés les uns des autres. Bien que solidement ancrée à la chronologie des faits, elle survole aisément toute une période intermédiaire intercalée entre le présent et l'avenir, alors même que cette période embrasserait des milliers d'années.

Ainsi se présente la «perspective prophétique ». C'est à la fois ce qui fait la supériorité et la faiblesse, la perfection et l'imperfection du prophète. Les événements de l'avenir immédiat s'associent, dans son optique, aux événements les plus éloignés comme les pics des montagnes se fondent en une seule chaîne aux yeux du promeneur. Ainsi liera-t-il le retour de Juda arraché à Babylone au rassemblement d'Israël à la fin des temps (Es. 49 : 8-12; 43 : 5-7; 27 : 12-13), la venue du Christ en son humilité à son apparition en gloire (Es. 61 1-3)... Ces vérités sont vues comme en un seul tableau, la première étant le type de la seconde. Il apparaît clairement que deux mille ans peuvent séparer l'une de l'autre. Tandis que les prophètes poursuivaient leurs investigations en vue de connaître les temps et les moments, ils connurent par une « révélation » spéciale que le manque de compréhension n'était pas un obstacle, leur service étant destiné non pas à eux-mêmes, mais aux générations des siècles à venir (I Pierre 1 : 10-12). Le prophète voit ainsi jusqu'à trois ou quatre sommets, les uns derrière les autres. Il peut, en même temps, saisir que des vallées les séparent, mais il ignore quels en peuvent être la largeur et les détails. Sans doute comprend-il que les souffrances du Messie doivent précéder sa gloire (I Pierre 1 : 11; Luc 24 : 25-26) et qu'entre les deux doit donc s'étendre un intervalle qu'il annonce par là même¹²¹. Mais la durée et la signification profonde de cet intervalle — l'édification de l'Eglise, corps du Christ — cela reste pour lui un secret (Eph. 3 2-10; Col. 1 : 26; Mat. 13: 17). Les prophètes annoncent les temps de la fin, le royaume messianique, les nouveaux ciels et la nouvelle terre (Es. 65 : 17 ; 66 : 22). Mais que le royaume soit en fait, composé de deux sections, l'une sur notre vieille terre (Apoc. 20 : 2, 4-7), l'autre sur la nouvelle (Apoc. 21 : 1 ; 22 : 5) et qu'entre les deux prennent place le jugement, la destruction et la glorification de notre planète (Apoc. 20 9-15), cela, les prophètes ne l'ont pas vu. De là, la peinture qu'ils font du nouveau monde avec les couleurs du royaume messianique de l'ancien (Es. 65 17-25, spécialement verset 20 « mort »). C'est si

¹²¹ *Souffrances*. Ps. 2 : 1-3 ; 8 : 5-6a ; 22 : 1-21 ; Es. 52: 13 à 53 : 9. *Gloire*. Ps. 2 : 4-12; 8 : 6-7; Hébr. 2 : 5-9; Ps. 22 : 22-32; Es. 53 10-12.

vrai que l'image du millénium se mélange étroitement et se confond avec celle de la nouvelle création.

On comprend mieux ainsi la parole du Seigneur Jésus à ses disciples : «Je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Mais heureux sont vos yeux, parce qu'ils voient, et vos oreilles, parce qu'elles entendent» (Mat. 13 : 17, 16).

3. Les prophètes sont des sentinelles¹²². « J'étais à mon poste et je me tenais sur la tour; je veillais pour voir ce que l'Éternel me dirait » (Hab. 2 : 1; Es. 21 : 8).

De leur point de vue élevé, ils ont une vue sur le présent: «J'ai mis près de vous des sentinelles. Soyez attentifs au son de la trompette » (Jér. 6 : 17). Hommes de l'histoire, ils parlent un langage adapté historiquement aux hommes de cette histoire. Comme membres de leur génération, ils parlent à leurs contemporains avec, pour point de départ, la situation du moment. Ils sont ainsi à la fois des hommes chargés d'avertir le peuple, d'exhorter la nation (Es. 3 : 17), de veiller. Ils sont comme la « conscience » même de la communauté et, comme tels, ses gardiens et ses bergers (Zach. 10 : 2-3; 11 : 3, 16-17; Ez. 34 : 2).

Comme sentinelle, ils ont également les yeux tournés vers *l'avenir* et voient le jugement (Es. 21 : 5-12) et la consommation. «La voix de tes sentinelles retentit; elles élèvent la voix, elles poussent ensemble des cris d'allégresse; car de leurs propres yeux, elles voient que l'Éternel ramène Sion » (Es. 52 : 8; 62 : 6-7). Ils sont donc pour le peuple: conseillers, conscience, yeux, oreilles et surveillants.

4. Les prophètes sont des « hommes de Dieu » (I Rois 13 : 1). Ils sont des personnalités consacrées à Dieu, de « saints hommes» (II Pierre 1 : 21 ; Mat. 18 : 17). Des prophètes non sanctifiés¹²³ sont exceptionnels et ne demeurent pas serviteurs de Dieu d'une façon permanente. Dieu, en effet, désire le cœur et non la bouche seule, l'ouvrier et non l'œuvre seulement. « Je serai sanctifié par ceux qui s'approchent de moi et je serai glorifié en présence de tout le peuple » (Lév. 10 : 3; Es. 52 : 11).

Hommes de Dieu, ils n'en ont pas moins des personnalités individuelles. Dieu ne veut pas mettre de côté la nature humaine, mais la transfigurer. Il ne veut pas l'éliminer, mais l'employer à son service. Il désire, non pas des esclaves, mais des amis (Jean 15: 15; Amos 3 : 7), non des outils seulement, mais des « hommes ».

Nous aurons ainsi le langage pittoresque d'Amos le berger (Amos 7 : 14; 2 : 13; 3 : 4-6), les prophéties nationales du ministre d'état Daniel (Dan. 2 : 4-7; 7 : 8, 11), les invitations réitérées à construire le temple de la bouche du sacrificateur Zacharie, les descriptions du service sacerdotal futur, d'Ezéchiel, autre sacrificateur (Ez. 1 : 3, voir chap. 40-48). En ce qui concerne les divers tempéraments et caractères de chacun, nous trouverons le langage percutant des bouillants comme Amos et Esaïe, le style plaintif et affligé des mélancoliques Osée et Jérémie, la poésie psalmodiante de l'artiste Habakuk (ch. 3).

Parfois même, le nom du prophète est comme une signature ou un mot d'ordre qui souligne le message : l'évangéliste de l'ancienne alliance a pour nom « Esaïe» qui signifie « Yahwéh donne le salut ». Le Moïse de la restauration se nomme Ezéchiel, c'est-à-dire « Dieu rend fort ». Daniel, le prophète de l'histoire mondiale et du jugement du monde se nomme « Dieu est juge ». Leur message, bien que venant de Dieu est cependant très souvent conditionné par les affaires contemporaines. Les prophéties de l'Ancien Testament ne constituent pas une simple ligne aérienne sans contact avec le soi. C'est bien plutôt en plusieurs endroits, des allusions directes aux événements et aux personnes du moment ou de l'avenir immédiat. Placés eux-mêmes dans une situation bien définie, ils s'adressent à des hommes vivant dans des circonstances définies. C'est le plus souvent de leur propre entourage qu'ils prennent les formes et les couleurs de leur message. Chaque chose est historiquement

¹²² Hébr.: *zophim*.

¹²³ Comme Balaam (Nomb. 22-24), Saiil (I Sara. 19 : 23) ou Caïphe (Jean 11 :51 et Phil. 1 : 15, 18).

conditionnée en même temps qu'interpénétrée et imprégnée de l'éternité. Tout est à la fois humain et divin, temporel et supra-temporel.

Le prophète parle de la déresse assyrienne en même temps que du grand Emmanuel (Es. 7-12 ; Mat. 1 : 23), de l'exode hors d'Égypte comme du deuil de Rama et, par la même occasion, de l'enfance du Messie (Osée 11 : 1 ; c.f. Mat. 2 : 15 ; Jér. 31 : 15 ; c.f. Mat. 2 : 17-18). Les prophètes parlent du retour de Babylone tandis qu'ils annoncent, simultanément, le rassemblement dernier d'Israël au temps encore bien lointain du royaume de paix (Es. 11 : 1-16). Lorsqu'ils parlent de ce royaume à venir des temps de la fin, c'est déjà la gloire de la nouvelle terre qu'ils dépeignent (Es. 65 : 17 ; 66 : 22 ; 54 : 11-12 ; c.f. Apoc. 21 : 1, 18-21).

Ainsi, les faits immédiats qui font l'objet de leurs prophéties sont eux-mêmes des prophéties qui, lorsqu'elles s'accompliront, ne seront encore que l'ombre et les gages de la rédemption et auront besoin d'être elles-mêmes pleinement accomplies. Tout cela met en lumière l'ancrage historique du message prophétique¹²⁴.

Dans l'inspiration divine, l'écrivain sacré ressemble non à un canal où passerait un courant indifférent à la nature du conduit qui le véhicule, mais bien plutôt à un instrument à vent, flûte, cor ou trompette donnant son timbre propre à la mélodie. Il est aussi comme une plume dont la grosseur ou la finesse donne aux écrits d'un même écrivain une apparence

¹²⁴ On distingue aussi la prophétie « verbale » (constituée de mots. Exemple: Michée S : 2 ; Es. 9: 1-2) de la prophétie typologique. Celle-ci se sert également de mots, mais pour décrire un type; elle aura donc un double accomplissement. En sa qualité de prophétie « verbale », elle est accomplie lorsque apparaît le type annoncé ; comme prophétie typologique, elle n'est totalement accomplie que quand ce type lui-même s'accomplit dans le développement du salut (par exemple: Osée 11 : 1 et Mat. 2 : 15).

Dans cette optique, on peut comprendre sans peine que les prophéties relatives au royaume d'Israël soient fréquemment aussi des prédictions relatives à la période de l'Église. Ceci est la clé qui permet de comprendre pourquoi le Nouveau Testament applique spirituellement à l'âge de l'Église présente, certaines prophéties de l'Ancien Testament en référence manifeste, dans la pensée des prophètes, à Israël et aux temps futurs (par exemple : Rom. 15 : 12 et Es. 11 : 10 ; I Pierre 2 : 10 ; Rom. 9 : 25-26 et Osée 1 : 1 et 2 : 1 ; Actes 2 : 16-21 et Joël 3 : 1 et 2 I Pierre 2 : 9 et Ex. 19 : 6). Rien n'en est ôté pour autant à leur future application littérale (Rom. 11 : 29).

Les prophéties ont plus de signification pour Dieu qu'elles n'en ont pour les prophètes de l'Ancien Testament (I Pierre 1 : 11-12). Une simple spiritualisation des prophéties serait erronée ; elle priverait Israël des promesses dont Dieu lui fit don. Il serait tout aussi regrettable de se contenter d'une simple explication, comme si elles avaient pour seule portée la signification littérale future. Ce serait n'en retirer qu'une richesse partielle et cela ne rendrait pas justice à la manière dont le Nouveau Testament cite l'Ancien. Il est manifeste que le Nouveau Testament spiritualise l'Ancien sur une grande échelle. Il faut donc faire ceci sans négliger cela. Il est à noter aussi que les prophéties de l'Ancien Testament, lorsqu'elles présentent le royaume messianique glorieux offert à notre vieille terre, sont en même temps des prophéties typologiques, en ce qu'elles visent — par la même occasion — les conditions finales de la nouvelle création. S'il n'en était pas ainsi, nous aurions le droit de nous trouver confus du fait que toutes les promesses vétéro-testamentaires relatives au royaume ne se rapporteraient, en fait, qu'à une très courte période de mille ans sans rien dire du but final et réel de l'histoire du salut. Non, la prophétie de l'Ancien Testament a, comme noyau réel, les vérités relatives à la nouvelle terre et dont le royaume messianique (cette première portion du royaume de Dieu à venir) n'est que l'image, l'introduction et l'approche. Voyez Es. 65 : 17-25 ; 66 : 22, ainsi que *Le Triomphe du Crucifié*, p. 161.

La prophétie de l'Ancien Testament peut donc être interprétée sous quatre angles divers dans l'histoire du salut

1. Dans le cadre de leur histoire contemporaine, en relation avec les circonstances des prophètes eux-mêmes.
2. Spirituellement et typologiquement, en relation avec l'âge de l'Église.
3. Littéralement, dans la perspective des temps de la fin ; en relation avec Israël et les nations du monde, dans le royaume à venir sur notre vieille terre.
4. A la lumière de la nouvelle création; en référence aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre.

Sur le chemin de la consommation, chaque étape que l'on rencontre ne sert, en fait, que de porche. L'Ancien Testament est le vestibule du royaume visible sur la terre. Ce royaume terrestre n'est pas le but final pour autant. Il est à son tour un vestibule vers les nouveaux cieux et la nouvelle terre et, finalement, vers la perfection du Dieu tout en tous dont les bénédictions sont déjà, aujourd'hui, accordées aux croyants sur le plan individuel.

parfois fort variée. « Chaque prophète porte ainsi le sceau de son temps en tant qu'homme, de même qu'il porte le sceau de Dieu en sa qualité de prophète. Chacun à sa manière, est une « bouche » du Seigneur. Le ton qui sort de chacun de ces gosiers est tantôt élevé (comme Es. 40-65), tantôt profond (comme Es. 13-23). Le ton et la force de la voix diffèrent encore selon l'individu qui sert d'instrument. Mais le chœur entier forme une merveilleuse harmonie car le compositeur est un » (Limbach)¹²⁵.

¹²⁵ L'histoire de la prophétie couvre sept périodes: 1. Prélude, Adam à Moïse; 2. Moïse à Samuel ; 3. De Samuel aux prophètes qui ont laissé des écrits (Actes 3 : 24), Ecoles des prophètes ; 4. Le silence de Dieu (de Malachie à l'époque du Nouveau Testament) ; 5. Le ministère prophétique du Christ (Héh. 1 : 1-2) 6. La prophétie dans l'Eglise (I Cor. 12 : 10, 14 ; Eph. 4 : 11) 7. Vient ensuite le temps de l'accomplissement et de la réalisation dans le royaume messianique et, par là, la cessation de toute prophétie spéciale (Héb. 8 : 11 cf. Zach. 13 : 3-6; I Cor. 13 : 9-10).

CHAPITRE IX Le message prophétique

C'est l'esprit du Christ qui est la source de connaissance et de force de toute prophétie (I Pierre 1 : 11 ; II Pierre 1 : 21). Christ constitue, non seulement le but et le contenu de toute prophétie, mais encore son origine et son énergie inhérente. Dans les prophètes et par eux, Christ, le « logos » parlait de lui-même. Le logos parle de la personne et de l'oeuvre du Messie, en sorte que les prophètes parlaient et agissaient « au nom du Christ à venir » (Luther).

La prophétie complète ainsi l'exercice de sa vocation:

1. Elle illumine le passé, spécialement en tant qu'écrits historiques.
2. Elle juge le présent, surtout en sa qualité d'exhortation et d'appel à la repentance.
3. Elle prédit l'avenir (en particulier comme avertissement et consolation), à savoir
 - a) le jugement d'Israël;
 - b) le jugement des nations du monde;
 - c) la conversion d'Israël;
 - d) la conversion des nations;
 - e) l'apparition du Messie et l'instauration de son royaume.

I. La prophétie illumine le passé

En tant que « porte-parole » et « bouche » de Dieu, le prophète n'est pas seulement « prédisseur » de ce qui vient, mais encore proclamateur du jugement divin sur le passé et sur le présent. A ce titre, il a, au nombre de ses devoirs essentiels, la rédaction de l'histoire à la lumière d'en haut. Samuel, Nathan et Gad écrivirent chacun une chronique de la vie de David (I Chron. 29 : 29). Achija de Silo et Jédo le voyant continuèrent le récit (II Chron. 9 : 29). Schemaeja fut chroniqueur au temps de Roboam (II Chron. 12 : 15) et Jéhu, au temps de Josaphat (II Chron. 20 : 84). C'est pour cette raison que, dans la Bible hébraïque, les livres historiques sont classés parmi les « prophètes ».

Par ailleurs, la rédaction israélite de l'histoire est d'un mode original. C'est moins une *présentation* théorique de l'histoire qu'une *instruction* pratique par l'histoire. Les images du passé sont des miroirs pour le présent. « La Parole de ce temps-là parle aujourd'hui » (A. Kohlerle). Les écrivains prophétiques sont libres de toute coloration nationaliste de l'histoire. Même pour ce qui est des plus grands héros nationaux, leurs péchés et leurs chutes sont mentionnés sans fard ni atténuation¹²⁶. Ils n'y introduisent ni légende extatique de saints, ni adoration de héros déifiés. Ils considèrent le héros uniquement comme un instrument entre les mains de Dieu (par exemple : Cyrus. Es. 43 : 1) et comme le « libérateur » de la nation « suscitée » par le Seigneur (Juges 3 : 9; II Rois 18 : 5; Néh. 9 : 27, litt.). Ils sont assez candides pour mentionner ce qui est bon chez les plus mauvais et assez honnêtes pour ne pas garder le silence sur les actions mauvaises des meilleurs¹²⁷.

La postérité pourra tirer leçon de l'histoire des pères ; la narration du jour d'hier sera un appel pour l'aujourd'hui (par exemple: II Rois 17 : 7-23). Dans l'histoire que rapporte la Bible se trouve la trame d'une autre histoire vivante qui est non seulement le récit du passé,

¹²⁶ Luther disait que l'historien doit être un excellent homme, mais posséder un cœur de lion pour écrire la vérité avec courage.

¹²⁷ Pour les méchants, par exemple: la repentance d'Achab (I Rois 21 : 27-29); pour les fautes des meilleurs: le demi-mensonge d'Abraham, l'impatience de Moïse, l'adultère de David, l'idolâtrie de Salomon, le découragement d'Elie...

mais une «action divine» venant à nous continuellement dans le présent; la narration prophétique en devient une « harangue » plutôt qu'un récit, un « tu » plutôt qu'un « il », un « maintenant » plutôt qu'un « une fois ». C'est une parole en exercice qui requiert non seulement d'être connue, mais encore d'être reconnue. Comme le disait O. Weber, « Où cela se passe, la parole de Dieu passe et la vraie histoire se passe ».

II. Jugement du présent

Loin d'être le produit direct de la mentalité juive, l'Ancien Testament lutte contre la manière de vivre des Juifs. Les prophètes, loin d'épargner les péchés du peuple, les dénoncent avec force. Ainsi se trouvent stigmatisés (Es. 58 : 1): avarice, rapacité (Es. 5 : 8; Amos 6 : 4-6; Michée 2 : 2), usure (Ez. 22 : 12-13), exploitation du pauvre (Es. 1 : 17; Michée 3 : 2-3; Amos 2 : 7; 4 : 1; 5 : 11; 8 : 4-6), oppression des veuves et des orphelins (Es. 10 : 2; Jér. 5 : 28), corruption dans les procès (Es. 1 : 23; 59 : 4), tromperie en affaires, faux poids (Michée 6 : 11; Ez. 45 : 10-12), orgueil, vanité (Es. 2 : 12-17; 3 : 16-24), idolâtrie et coutumes étrangères (Ez. 8 ; Osée 7 : 11 ; 5 : 13 ; 11 : 2 ; Es. 2 : 6), fausse piété (Es. 58 : 2-3 ; Jér. 7 : 4; Osée 7 : 14; Michée 3 : 11), propre justice (Mal. 1 : 6 ; 2 : 17 ; 3 : 13) et formalisme (Es. 1 : 11-17; Mal. 1 : 10; Amos 5 : 21-23; Osée 6 : 6). Ils dépeignent le peuple comme « infidèle » (Jér. 3 : 8-11), son encens comme une abomination, ses sacrifices comme autant de meurtres et ses offrandes comme du sang de porc (Es. 1 : 13; 66 : 3); le cœur d'Israël est « de pierre » (Ez. 36 : 26), ses mains sont pleines de sang (Es. 1 : 15), sa langue est pleine d'un venin de vipère (Ps. 140 : 3). Jérusalem est une prostituée (Es. 1 : 21; Ez. 16 : 23; Osée 1 : 2-3); la nation est comme Sodome et Gomorrhe (Es. 1 : 10; Ez. 16 : 46) ; ses chefs sont des séducteurs (Es. 9 : 15), ses princes sont « rebelles et complices des voleurs » (Es. 1 : 23), meurtriers (Es. 1 : 21 ; Ez. 22 : 6) et princes de Sodome (Es. 1 : 10). Le meilleur parmi eux est comme une ronce, le plus droit pire qu'un buisson d'épines (Michée 7 : 4; c.f. Ex. 3 : 2). Parlant du peuple d'Israël de son temps, Esaïe ajoutait: «Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités, à la race des méchants, aux enfants corrompus» (Es. 1 : 4). Finalement, après des siècles de patience, Yahwéh, le Dieu de l'Ancien Testament, parlant de Jérusalem, déclare: « Cette ville excite ma colère et ma fureur depuis le jour où on l'a bâtie jusqu'à ce jour » (Jér. 32 : 31).

Les prophètes se dressent ainsi comme des colonnes de fer et des murs d'airain (Jér. 1 : 18), des hommes dont le front est dur comme le diamant, plus dur que le roc (Ez. 3 : 8-9). Ils ne cousent pas des coussinets (Ez. 13 : 18), ils ne blanchissent pas des murs lézardés ou prêts à s'écrouler (Ez. 13 : 10-12). Ils ne crient pas « Paix, paix », quand il n'y a point de paix (Jér. 6 : 14; Ez. 13 : 10).

Et pourtant, ils ont un cœur brûlant pour leur peuple et sont, en fait, les meilleurs des patriotes (c.f. Rom. 9 : 1-8). Mais c'est justement à cause de cela qu'ils ne peuvent garder le silence quant à ses péchés, alors même que leur propre cœur en serait déchiré (Jér. 4 : 19). Il leur est simplement impossible d'agir en prophètes de mensonge ou de prophétiser pour un gain quelconque (Michée 3 : 11 ; Dan. 5 : 17; Ez. 13 : 19). Objets d'une pression intérieure contraignante, ils sont subjugués, persuadés par le Seigneur (Jér. 20 : 7). Leur service est, non pas une profession, mais un *appel*, une vocation venant, non de leur propre volonté, mais d'une « nécessité » imposée d'en haut. Ce ne sont pas eux qui possèdent le message, mais le message qui les possède ! « Malheur à moi si je n'évangélise » (I Cor. 9 : 16).

En leur qualité de prophètes, ils n'étaient pas au service de la nation, mais au service d'un royaume divin, prophètes non de la foule mais de l'Esprit. Aussi, bien que vrais patriotes, ils furent considérés par les masses comme des étrangers. Ils furent trouvés trop peu «juifs » ou pessimistes et obscurantistes (I Rois 18 : 17), comme ennemis de la patrie (I Rois 21 : 20) et traîtres (Jér. 37 : 13-14). Ils furent haïs et méprisés (II Chron. 36 : 16), emprisonnés

(Jér. 38 : 28), abandonnés aux dents des lions, comme Daniel, lapidés, sciés ou tués. Ils erraient dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre..., et pourtant, le monde n'était pas digne d'eux (Héb. 11 : 37-38)!

Tels furent les prophètes d'Israël. Seule une précipitation coupable pourrait rejeter en même temps que ce qui est condamnable chez les Juifs, l'Ancien Testament, œuvre des prophètes..., en réalité, œuvre du Saint-Esprit (I Pierre 1 : 11 ; II Pierre 1 : 21 ; Héb. 3 : 7). Yahwéh, le Dieu de l'Ancien Testament dit à Ezéchiel : « Tu as auprès de toi des ronces et des épines et tu habites avec des scorpions... une famille de rebelles » (Ez. 2 : 6). Ce n'est pas à *travers*, mais *en dépit* des hommes que Dieu triomphera un jour. L'Ancien Testament n'est pas le livre de la religion nationale des Juifs, adapté à leur caractère national; c'est le livre de Dieu et de sa révélation. Si Dieu s'est servi d'un peuple pris du sein des hommes pour être le gardien de sa révélation, ce n'est certes pas à cause d'une quelconque supériorité, mais afin que le contraste de la dureté de leur cœur avec son amour, de leur hostilité à son endroit avec sa miséricorde, fasse mieux apparaître la solennité de ses jugements et la profondeur de sa grâce (Actes 7 : 51 ; Luc 4 : 25-27; Mat. 8 : 10; 11 : 21, 23; 12 : 42; Rom. 2 : 24). L'histoire d'Israël est une leçon de chose instructive présentée sur la scène publique de l'histoire du monde, un exemple et un avertissement pour toutes les nations, un miroir pour chaque individu (I Cor. 10 : 11). « Ne soyons pas pharisiens. Les fornicateurs et les adultères, les lâches et les menteurs, les parjures et les meurtriers sont loin d'être le lot exclusif du peuple juif. De tout temps, il y en a eu parmi tous les peuples, et l'avenir en donnera de nouveaux exemples. Cependant, l'Ancien Testament ne se propose pas d'être seulement le livre de l'histoire juive ou une collection de pieux récits. Il se veut surtout le témoignage du Saint-Esprit aux péchés des hommes — de tout homme — et à la grâce du Dieu qui pardonne au pécheur repentant. Pour notre propre salut et notre propre bénédiction, il désire nous raconter *comment* lâches et menteurs, parjures, meurtriers et autres pécheurs semblables ont été arrêtés par l'appel de Dieu et sont devenus des vies nouvelles dans les chemins de Dieu » (Heitmüller).

Tel est aussi le but des histoires «choquantes» de l'Ancien Testament. Précisément, la brutalité prophétique de ces récits manifeste l'incorruptibilité, l'objectivité et la vérité du tout! A cause de cela, la Bible est le livre de l'humanité, étant la peinture de l'humanité. Mais parce que cette « image de l'humanité » est vraie et réaliste, elle est choquante (Ps. 14 : 1-3). En vérité, il n'y a pas de différence; tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (Rom. 3 : 22-23; 9). Où est alors le sujet de se glorifier? Il est exclu ! (Rom. 3 : 27) ¹²⁸

¹²⁸ En ce qui concerne la vengeance, la polygamie, l'esclavage et spécialement les guerres cruelles de l'histoire vétéro-testamentaire, choses dont on prend souvent excuse, il faut souligner que l'Ancien Testament, en sa qualité d'étape éducatrice vers le Nouveau, ne met pas en sa pleine lumière l'enseignement moral de ce dernier. Selon le témoignage du Seigneur lui-même, l'ancienne alliance contenait des concessions faites « à la dureté du cœur de l'homme » (Mat. 5 : 22, 28, 32, 34, 39, 44). En ce qui concerne la manière dont les Canaanites devaient être exterminés par les Israélites, ne doit-on pas rappeler, *premièrement*, que les peuples étant des organismes, ils doivent être tenus pour responsables devant Dieu en tant qu'unité; *deuxièmement*, que les Canaanites étaient des peuples mûrs pour le jugement, livrés à la destruction, alors seulement que la mesure de leurs péchés en fut venue à son comble ? De là les 400 ans de répit écoulés entre la promesse du pays à Abraham (Gen. 15 : 18-21 ; Gal. 8 : 17) et sa conquête par Moïse et Josué. Dieu expliqua d'avance cette longue période au patriarche, disant: «Car l'iniquité des Amoréens n'est pas encore à son comble» (Gen. 15: 16). «Dieu ne peut être miséricordieux avec ses amis sans être en même temps juste avec ses adversaires. C'est la raison pour laquelle l'accomplissement de ses promesses doit souvent attendre » (Diichsel). L'acquisition de Canaan par les Israélites était conditionnée au jugement des Canaanites et ce jugement dépendait lui-même de la justice divine qui attend toujours, d'abord, que le péché arrive à pleine maturité.

III. Prédiction de l'avenir

1. *Jugement sur Israël.* — Sans repentance, pas de salut. Tant qu'il n'y aura pas humiliation devant Dieu, la nation ne connaîtra aucune bénédiction réelle ou durable. Malheur à la nation pécheresse, au peu- pie chargé d'iniquités, à la race des méchants, aux enfants corrompus » (Es. 1 : 4). « Sonnez de la trompette à Guibéa, sonnez de la trompette à Rama... (l'ennemi est) derrière toi, Benjamin » (Osée 5 : 8). « Israël a rejeté le bien, l'ennemi le poursuivra » (Osée 8 : 3). Destruction (Ez. 1 : 28; Osée 4 : 6), dépérissement (Ez. 6 : 4), désolation par catastrophes naturelles (Joël 1 : 2-12; Amos 4 : 9-10), tel est le sort réservé aux Juifs apostats qui seront « foulés aux pieds » (Es. 5 : 5), déchirés par les nations (Es. 30 : 14; c.f. 5 : 25; Ez. 23 : 22-23) et chassés loin de la face de Dieu (Jér. 6 : 30; 7 : 15; 32 : 31). Ainsi l'ont déclaré les prophètes de l'Ancien Testament. Les preuves pourraient en être multipliées par cent. Chute de l'état (Jér. 25 ; Ez. 4), disgrâce individuelle (Jér. 29 : 18), mépris et haine des nations (Jér. 24 : 9; 25 : 18 ss.; 26 : 6), colère de Dieu semblable à un feu dévorant (Jér. 4 : 8)... L'Eternel répand sa colère comme un torrent (Osée 5 : 10), son aspect est terrifiant (Es. 2 : 21), Il est comme un lion (Osée 5 : 14)!... Et ce n'est là qu'un prélude au « jour de l'Eternel » (Joël 2).

Tout cela, les prophètes le proclament au peuple juif. « A la loi et au témoignage, si l'on ne parle pas ainsi, il n'y aura pas d'aurore pour le peuple » (Es. 8 : 20).

2. *Jugement sur les nations.* — Les nations aussi sont sous la colère. Leurs « violences », leur « amour du pillage » (Hab. 1 : 9; Nah. 2 : 12-13; Hab. 2 : 8), le sang répandu (Nah. 3 : 1), leur caractère « bestial » (Dan. 7 : 3-7; Es. 27 : 1), la déification de leur propre force (Es. 10:12-15; 14:13; Jér.50:31-32; Nah. 3:8; Ez. 27:8; 28 : 2-5; 31. : 1-14; Hab. 1 : 11 ; Ez. 28 : 9), leur haine pour Israël et leur mépris du Seigneur (Amos 1 : 11; Abdias 11 ; Es. 10 : 5-7; 47 : 6; Jér. 48 : 27; 50 : 7; Ez. 25 : 3, 6)..., ces choses rendent les nations mûres pour le jugement. Leurs religions sont illusoire (Es. 44 : 9-20; Jér. 50 : 88), leurs dieux ne sont que néant (Ps. 96 : 5 litt.), toutes leurs œuvres sont entachées de péché (Ps. 14 : 2-3). Elles regardent comme rien le culte de l'Eternel et louent hautement leurs propres dieux (Es. 86 : 18-20; 10: 10; Dan. 5 : 3-4). Elles se révoltent contre le Dieu des étoiles et de l'univers (Es. 40 : 26), elles qui, prises ensemble, ne sont qu'une goutte au bord d'un seau, un grain de poussière sur la balance (Es. 40 : 15). « Car voici, dans la ville sur laquelle mon nom est invoqué, je commence à faire du mal; et vous, vous resteriez impunis I Vous ne resterez pas impunis ; car j'appellerai le glaive sur tous les habitants de la terre » (Jér. 25 : 29). Malheur à l'Assyrien (Es. 10 : 5), ce monstre arrogant (Es. 14 : 29; 27: 1). L'épée viendra sur l'Egypte (Ez. 29 : 8), ce monstre du Nil (Es. 27: 1; Ez. 29 : 3). La fosse et le piège sont pour Moab (Jér. 48 : 43), l'orgueilleux et le superbe (Es. 16 : 6). « Prends de ma main cette coupe remplie du vin de ma colère, et fais-la boire à toutes les nations vers lesquelles je t'enverrai » (Jér. 25 : 15-16). Ammon deviendra un pâturage pour les chameaux (Ez. 25 : 5) et Tyr, un rocher nu (Ez. 26 : 4). Elam mourra (Ez. 32 : 23-24) et Edom sera foulé comme au pressoir (Edom — Duma. Es. 21 : 11 63 1-6). Par-dessus tout, Babylone, ce marteau du Seigneur (Jér. 51: 20-23) deviendra pour toujours semblable à Sodome et Gomorrhe (Es. 13 : 19-20; Jér. 50 : 40). Par de tels oracles, on le voit, les prophètes d'Israël étaient en même temps prophètes des nations et l'Ancien Testament, un avertissement pour le monde¹²⁹.

3. *Conversion d'Israël.* — Mais les ténèbres ne régneront pas toujours sur la terre où il y a maintenant des angoisses (Es. 8 : 28). Sion sera rachetée par le jugement (Darby. Es. 1 :

¹²⁹ Les plus grands prophètes ont prophétisé en même temps sur Israël et sur les nations. Voyez Es. 13-23; Jér. 46-51; Ez. 25-32; Dan. 2, 4, 7, 8, 11; Amos 1, 2.

27). Le «reste» reviendra à Dieu (Es. 10 : 21 ; Jér. 24 : 7; Osée 8 : 5) et, par l'apparition du Messie, deviendra un peuple nouveau (Es. 11 : 1; 4 : 3; 6 : 13; Ez. 37 : 26-28).

Pour peindre ce salut à venir, les prophètes emploient les plus riches couleurs. Ils dépeignent ce salut en des centaines de textes splendides. Toujours leurs prophéties de salut se rapportent à l'Israël converti et renouvelé. A l'inconverti qui exploite ou supprime Jacob — que ce dernier habite encore le pays ou ait été chassé parmi les nations à cause de son péché — l'Ancien Testament ne fait pas une seule promesse de bénédiction.

Mais lorsque le Messie apparaîtra, Israël rentré dans son pays (Jér. 16 : 15), expérimentera sa grande repentance nationale (Zach. 12 : 10- 14; Apoc. 1 :7) et sa nouvelle naissance spirituelle, non par sa propre énergie nationale, mais comme fruit de l'intervention de Jésus de Nazareth t Alors surviendra le miracle juif. Le peuple maintenant impur et pécheur sera saint, si transformé et si pur que même les choses les plus insignifiantes seront dédiées et consacrées au Seigneur. « En ce jour-là, il sera écrit sur les clochettes des chevaux : Sainteté à l'Eternel! Et les chaudières dans la maison de l'Eternel seront comme les coupes devant l'autel. Toute chaudière à Jérusalem et dans Juda sera consacrée à l'Eternel des armées» (Zach. 14 : 20-21). Ainsi, à cette spirituelle et nationale résurrection d'Israël d'entre les morts (Ez. 37 : 1-14) est liée sa sainteté à venir; à la sainteté, sa bénédiction (Es. 60: 18; 61 : 10), et à sa bénédiction, la gloire de Dieu (Es. 40 : 5; 46 : 13). «Voilà ce que fera le zèle de l'Eternel des armées» (Es. 9 : 6).

4. *La conversion des nations.* — Les nations, elles aussi, doivent être bénies. Car Dieu n'est pas le Dieu des Juifs seulement, Il l'est aussi des nations (voir Rom. 3 : 29). La prophétie israélite considère les nations comme *une* famille et elles auront toutes part au salut messianique. C'est pourquoi le Seigneur détruira un jour le voile qui voile tous les peuples et la couverture qui couvre toutes les nations (Es. 25 : 7). Alors les peuples se convertiront *en tant que peuples* (Jér. 3 : 17; Zach. 8 : 20-22; Es. 2 : 3; Michée 4 : 2; Es. 42 : 4) et, pour la première fois dans l'histoire, il y aura des nations chrétiennes dans le sens scripturaire¹³⁰. «En ce même temps, il y aura un autel à l'Eternel, au milieu du pays d'Egypte, et sur la frontière un monument à l'Eternel..., et les Egyptiens avec les Assyriens serviront l'Eternel... L'Eternel des armées les bénira, en disant: Bénis soient l'Egypte mon peuple et l'Assyrie, œuvre de mes mains, et Israël, mon héritage» (Es. 19 : 19, 23, 25).

En fait, la prophétie israélite offre là son caractère extrême, car l'espérance qu'elle présente n'est pas l'incorporation des païens convertis à Israël, peuple de Dieu renouvelé, mais une alliance fraternelle entre Israël et les nations sur la base d'une même rédemption divine¹³¹.

En Malachie (1 : 11), Dieu dit : « Du soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom sera grand parmi les nations, et en tout lieu, l'encens sera brûlé en mon nom et une offrande sera présentée, car mon nom sera grand parmi les nations» (Darby). En cela, le prophète de l'Ancien Testament, avec les seules couleurs du langage vétéro-testamentaire, prédit cette vérité que le Christ allait exprimer à la Samaritaine, à savoir que le Père désire des adorateurs en esprit et en vérité, offrant leur culte non en une ville ou sur une montagne particulière, mais en quelque lieu que ce soit (Jean 4 : 21-24). C'est ainsi qu'Israël en son pays, et les nations dans le leur, feront l'expérience indispensable de la nouvelle naissance spirituelle (Ps. 87 : 4-6) et que le Seigneur régnera en roi sur toute la terre (Zach. 14 : 9) tandis que la justice et la paix gouverneront toute l'humanité.

¹³⁰ L'âge présent (du rejet temporaire d'Israël au retour du Christ) n'a pas pour but la christianisation des peuples, mais le salut individuel d'hommes et de femmes tirés du sein de tous les peuples et, par là, la formation d'une Eglise tirée d'entre Juifs et Gentils (Col. 3 : 11).

¹³¹ Franz Delitzsch, *Messianische Weissagungen*, p. 126. Berlin 1899.

5. *Le Messie et son royaume.* — La conversion d'Israël et des nations s'effectuera au moment de l'apparition du Messie. C'est lui qui est la couronne et l'étoile brillante de toute prophétie. « Les prophètes sont les étoiles et la lune ; Christ est le soleil » (Luther). « De lui, tous les prophètes rendent le témoignage que quiconque croit en lui reçoit le pardon des péchés (Actes 10 : 43). *Christ est le thème de l'Ancien Testament.* Il l'affirme lui-même (Jean 5 : 39; Luc 24 : 25-27, 46). Et c'est encore cela qu'atteste son plus grand apôtre (I Cor. 15: 3-4; Actes 26 : 22-28). C'est du seul roi des Ecritures que le témoignage des hérauts qui l'ont précédé tirent leur pleine signification. C'est dans le Nouveau Testament seul que les questions de l'Ancien trouvent leur solution.

CHAPITRE X : Les prophéties messianiques

A travers l'Ancien Testament, le Christ¹³² est regardé comme celui qui vient. Dans l'ancienne alliance, l'Évangile éclot. L'Ancien Testament est l'aube du matin. « De même que l'aube appartient au soleil, l'Ancien Testament appartient à Christ » (E. Brunner). « L'Ancien Testament raconte ce que Christ est, le Nouveau Testament dit qui Il est et d'une telle manière qu'il devient manifeste que seul connaît « Jésus » celui qui le reconnaît comme le Christ et seul connaît qui est le Christ, celui qui sait qu'Il est Jésus. Les deux Testaments correspondent aux deux noms principaux du Rédempteur. L'Ancien se rattache au titre de « Christ », celui de sa vocation, le Nouveau se rapporte à « Jésus », son nom personnel; mais les deux sont inspirés par un seul Esprit et s'expliquent mutuellement¹³³. Le portrait du Messie dans la prophétie de l'Ancien Testament est universel (F. Delitzsch). Il dépeint :

1. La personne du Messie; son humanité quant à la famille, les lieux et les moments; sa divinité (sous une forme voilée. Voir page 16, note).
2. L'oeuvre du Messie; sa venue en humilité; sa venue en gloire.

I. La personne du messie

Le Christ était déjà le centre de l'histoire du salut avant de devenir homme. Sa présentation *anticipative* dans l'Ancien Testament était en même temps une *auto-présentation*, car l'esprit de Christ animait les prophètes (I Pierre 1 : 11). L'histoire pré-chrétienne de la révélation est déjà une « histoire de Christ » avant sa venue.

1. Son humanité

Consciente du but, dans sa course à travers les siècles, la prophétie de l'Ancien Testament décrit à l'avance l'humanité du Rédempteur. Elle le fait en une série de cercles concentriques de plus en plus étroits, le but apparaissant comme le sommet effilé d'une pyramide. C'est tout d'abord:

a) *La famille*. Le Rédempteur appartient à l'humanité puisque « postérité de la femme » (Gen. 3 : 15). La chose fut donc annoncée dès le temps d'Adam et Eve.

Il descend de la famille de *Sem* (Gen. 9 : 26). La prophétie en fut donc donnée à Noé, environ 2800 ans avant Christ.

D'entre les Sémites, Il est de la postérité *d'Abraham* (Gen. 12 : 1-3) comme l'annonça Dieu lui-même vers 1900 avant Christ.

D'entre les nations issues d'Abraham, Il appartient à la lignée d'Israël, comme le montre la transmission de l'alliance à Isaac et Jacob, vers 1850 avant Christ. Voir Gen. 26 : 3-4; 28 : 13-14.

D'entre les tribus des Israélites, Il est issu de la tribu royale de *Juda* comme cela fut attesté environ 1800 ans avant sa naissance — Gen. 49 : 10; c.f. I Chron. 5 : 2; Hébr. 7 : 14¹³⁴.

¹³² Cette forme verbale se trouvait déjà en usage au troisième siècle avant la naissance de Jésus. Dans la Bible grecque des Juifs exilés en Egypte — la version dite des Septante ou Septuaginta — on trouve le mot *Christos* dans de nombreux passages tels que: Ps. 2 : 2; I Sam. 2 : 10; Dan. 9 : 25...

¹³³ W. Wischer, *Das Christuszeugnis des Alten Testament*, p. 7. 1935.

¹³⁴ En fait, c'est Ruben qui avait le droit de premier-né. Pourtant le Messie n'est pas le lion de la tribu de Ruben, celui-ci ayant perdu ses droits d'aînesse (à cause du péché rapporté en Gen. 35 : 22), en même temps qu'il était privé de ses droits relatifs au Messie (I Chron. 5 : 1 ; Gen. 49 : 3-4). Siméon et Lévi, les suivants de ses frères, étaient exclus à cause de leur action sanguinaire à Sichem (Gen. 34 : 25). A cause de cela, les droits de

Après cela cesse la spécification de la promesse et cela pour plusieurs siècles. Moïse, vers 1500, écrira, il est vrai, son quintuple livre et annoncera la venue d'un prophète comme lui (Deut. 18 : 15; Actes 3 : 22; 7 : 37). Ensuite, le tabernacle et les sacrifices serviront de types du Christ, en sa qualité de prêtre (spécialement Ex. 25-31 ; Lévit. 1-7; 16; Jean 5 : 46). Cependant aucune nouvelle précision ne portera la promesse plus loin vers son sommet. Balaam, le voyant non-juif, contemporain de Moïse, confinait sa prophétie, de la même façon, au roi à venir, à l'intérieur du seul cadre d'Israël : « Je le vois, mais non maintenant ; je le contemple, mais non de près. Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël » (Nomb. 24 : 17).

La prophétie n'est reprise que vers 1050, soit environ 700 ans plus tard, au temps de David, par Nathan, le prophète. Entre-temps était apparu un royaume d'Israël (avec Saül en 1100), ce qui, du point de vue du gouvernement royal de Dieu (Ex. 19 : 5-6; Deut. 33 : 5) était un pas en arrière (I Sam. 8 : 7) et une concession à la dureté de cœur de l'humanité (c.f. Mat. 19 : 8), mais montrait, par ailleurs, que le plan de Dieu ne peut être entravé par les œuvres humaines.

Le roi messie — à la fois divin et humain — devait venir d'Israël. Un Israélite devait donc être son ancêtre. Que cet ancêtre soit un roi n'était cependant pas du tout nécessaire. Aucune dynastie royale terrestre n'était nécessaire à la royauté du Messie et un quelconque membre de la tribu de Juda pouvait lui être choisi comme aïeul.

Mais après que le royaume fut venu, la manière dont Dieu contrôlait et dominait par-delà les erreurs des hommes se manifesta en ce que Dieu choisit pour ancêtre du Messie non une personne quelconque, mais un croyant porteur de la couronne.

Cela est, dans le plan du salut, la signification de la mission de Nathan (I Chron. 17 : 3-14). Par sa prophétie à David, les promesses messianiques relatives à la tribu royale de Juda étaient conférées à David, fils couronné de Jessé (voir Es. 11 : 1). Le Messie, dès lors, sera « le fils de David » (voir Apoc. 5 : 5)¹³⁵.

La promesse se précise ensuite à travers la famille royale de David. Des nombreux fils de David, deux devinrent transmetteurs de la bénédiction messianique: Salomon et Nathan, tous deux fils de Bathshéha (I Chron. 3 : 5). De Salomon descendait Joseph, père « légal » de Jésus (Mat. 1 : 6, 16). De Nathan descendait Marie, sa mère *effective* (Luc 3 : 23, 31). Strictement parlant, le Christ ne descend pas de la lignée royale principale de Salomon, mais de la lignée collatérale non t régnante de Nathan. La première lignée est la lignée légale, la seconde est l'organique et de signification plus profonde¹³⁶.

Ainsi, par diffusion graduelle de la lumière, la prophétie avançait du général au particulier, de la fonction au chargé de fonction, du matériel au personnel, c'est-à-dire en fin de compte, du « Christ » à Jésus. Par l'Ancien Testament, le Père conduisait au Fils, de même que dans le Nouveau Testament, le Fils conduit au Père (I Cor. 15 : 28).

Plus tard, le royaume terrestre tomba en ruines. La famille de David avec Sédécias perdit sa couronne (II Chron. 36 : 11-20). Pourtant le royaume de la puissance et de la gloire demeure à David (Es. 55 3) et comme « David », le Christ, au temps de la fin, fera paître son peuple ainsi que les nations (Ez. 37 : 24-25 ; Es. 11 : 1-10 ; Jér. 23 : 5). « Mon serviteur David

Ruben en sa qualité de premier-né furent partagés comme suit la double part de l'héritage matériel alla à Joseph en les personnes d'Ephraïm et Manassé (Deut. 21 : 15-17; I Chron. 5 : 1-2) ; la dignité sacerdotale (voir Ex. 13 2, 15) relative à Ex. 32 : 26-28, allait à Lévi (Nomb. 3 : 12, 45 8: 17-18) et la dignité royale (voir Gen. 43 : 33 ; 48 : 14, 18, 19) alla à Juda, quatrième fils de Jacob (I Chron. 5 : 2). Telle est la raison pour laquelle le Messie est le lion de la tribu de Juda (Apoc. 5 : 5; Gen. 49 : 9-10).

¹³⁵ Le nom de David apparaît 986 fois dans l'Ancien Testament et 59 fois dans le Nouveau, c'est-à-dire 1045 fois en tout (à noter que le nom de Jésus apparaît 996 fois).

¹³⁶ Matthieu donne l'arbre généalogique de Joseph, tandis que Luc présente celui de Marie, ou — pour être plus exact — celui de son père Eli (Luc 3 : 23), beau-père de Joseph (v. 23, cf. Néh. 7 : 63). Le Talmud aussi appelle Marie une fille d'Eli. Ainsi l'expliquent Luther, Bengel, Lange, Delitzsch, v. Oosterzee, Ebrard, Riggenbach, Diichsel, Modersohn, etc.

sera leur prince pour toujours » (Ez. 37 25; c.f. Apoc. 22: 16). Ainsi peut-on dire que, si l'homme parvint à la réalisation de ses désirs (la royauté terrestre immédiate), Dieu n'en maintint pas moins son droit et son dessein (le royaume céleste).

b) Le lieu. La question de la famille du Messie reçut une pleine réponse avec la prophétie de Nathan à David (environ 1050 avant Christ). Mais la question du lieu et du moment n'était pas encore éclaircie. Deux prophéties directrices devaient encore être ajoutées ultérieurement. Ce furent, 300 ans plus tard, la prophétie de Michée quant au lieu (Michée 5 : 1-2 ; c.f. 1 : 1) et, vers 536, celle de Daniel quant au moment (Dan. 9 : 24-27; c.f. 1).

Bien que fondée longtemps auparavant par un descendant de l'héroïque Caleb (I Chron. 2 : 50-51), et bien qu'ayant été le quartier général d'Abtsan, le juge (Juges 12 : 8-10), pendant sept années, Bethléem Ephrata (= maison du pain, la fertile) n'entra dans l'histoire d'Israël qu'avec une fort peu glorieuse renommée. A ce nom s'attachent le deuil, les lamentations et les gémissements (Gen. 35 : 19-20), l'idolâtrie (Juges 17 : 7 et suivants), l'immoralité, les luttes fratricides (Juges 19-21)¹³⁷ et la famine (Ruth 1 : 1). Or, ce fut de cette cité-là que Dieu, qui toujours condescend à choisir les choses les plus humbles, fit le lieu où devait naître le « Christ, le Seigneur » (Michée 5: 1 Luc 2: 11).

La prophétie se précisa encore, près de deux cents ans plus tard. Daniel, vers 536 avant Christ, annonce:

c) Le moment. Avec cette prophétie, dans le cadre de celle, plus large, des soixante et dix semaines d'années, l'annonce messianique atteint son point culminant en même temps que sa conclusion. « Sache- le donc, et comprends! Depuis le moment où la parole a annoncé que Jérusalem sera rebâtie jusqu'à l'oïnt, au conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines ; les places et les fossés seront rétablis, mais en des temps fâcheux. Après les soixante-deux semaines, un oïnt¹³⁸ sera retranché et personne pour lui » (Dan. 9 : 25-26, litt.).

Les septante semaines (litt. « les septaines ») représentent chacune sept années. Un Israélite comme Daniel n'avait aucune peine à comprendre ce langage, car la loi mosaïque reconnaît chaque septième année comme année sabbatique (Lév. 25 : 4). Les sept plus soixante- deux semaines d'années représentent donc 483 ans jusqu'à l'oïnt (le Messie). Cette période commence au moment où est prononcé l'ordre de rebâtir Jérusalem (Dan. 9 : 25). Cette mention ne peut se rapporter à l'édit de Cyrus, car ce dernier (536) concernait principalement la reconstruction du temple (II Chron. 36 : 23 ; Esdras 1 : 1-4 ; 5 : 13-15 6 : 3-5), ce qu'entreprirent le prince Zorobabel, le souverain sacrificateur Josué ainsi que les prophètes Aggée et Zacharie en l'année 516 (Esdras 5 : 1; 6 : 14-15). La reconstruction de la ville ne devint effective que plusieurs décades après, avec le prêtre Esdras, le gouverneur Néhémie et le prophète Malachie. Leur activité commença avec le décret du roi perse Artaxerxès 1er dit Longamanus, en la septième année de son règne (465-424), en relation avec la réorganisation politique de la Palestine, soit en l'année 457 avant Christ (Esdras 7 : 25-26). Le commencement de l'activité d'Esdras correspond donc au commencement des soixante et dix semaines. Il est vrai que Néhémie ne put commencer la construction de la muraille que plusieurs années après (445). De sérieuses difficultés avaient surgi et arrêté la pose des fondations. Le premier décret n'en est pas moins le commencement et le point de départ, en un mot « l'ordre » de reconstruire la ville¹³⁹. Si, à cette date, nous ajoutons les soixante-neuf semaines d'années prédites, soit 483 années, cela nous amène aux années 26/27

¹³⁷ Bien que le rapport soit seulement indirect, le lévite Jonathan — prêtre privé de la maison de Micah l'idolâtre — était venu de Bethléem (Juges 17 : 7-10, 1-5; 18 : 80).

¹³⁸ Cet « oïnt » désigne le Christ et non Cyrus ou, d'après II Macch. 4 : 34, le grand prêtre Onias assassiné en 172 avant Christ. C'était l'interprétation de l'Eglise primitive et des commentateurs ultérieurs tels que Hengstenberg, Auberlen, Keil, etc.

de notre ère, c'est-à-dire en l'année où selon Luc 3 : 1-2, Jésus commença, peu après Jean-Baptiste, à proclamer le message du royaume céleste. En effet, lorsque le Seigneur apparut en public, il avait environ trente ans (Luc 3 : 23) et puisque Hérode le Grand était vivant au moment de sa naissance (Mat. 2) et qu'il mourut en 749 de la ville de Rome, l'an 4 avant Christ, le Seigneur a dû naître en fait, entre les années 5 et 4 avant notre ère, ce qui porte le commencement de son ministère public aux années 26 ou 27¹⁴⁰.

Là aussi, l'accomplissement a donc confirmé la prophétie, et cela de la manière la plus étonnante. La prophétie de l'Ancien Testament avait exactement déterminé et annoncé le Rédempteur dans son humanité tant en ce qui concerne la famille que le lieu et le moment de son apparition.

2. *Le pressentiment prophétique de la déité du Messie*

La déité du Messie est également indiquée dans l'Ancien Testament, quoiqu'il soit juste de souligner qu'elle ne l'est que d'une manière voilée et principalement sous la forme de figures et d'énigmes. Nous la trouvons d'abord d'une manière relativement claire dans la prophétie de Nathan. « Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils » (I Chron. 17 : 13). Sur cette base, David appelle son fils du nom de Seigneur (Ps. 110 : 1 ; Mat. 22 : 44-45) et David, type du Christ, descend de son trône pour déposer sa couronne aux pieds de celui qui, assis à la droite de Dieu, est le vrai David (Osée 3 : 5 ; Ez. 37 : 24-25). De plus, ce même psalmiste écrit : « Baisez le fils, de peur qu'il ne s'irrite » et « Le Seigneur m'a dit: Tu es mon fils I je t'ai engendré aujourd'hui » (Ps. 2 : 12, 7), expression que le Nouveau Testament applique à la résurrection de Jésus (Actes 13 : 33 ; c.f. Rom. 1 : 4). Cette résurrection, disons-le en passant, fut comme la promotion du Christ. D'une vie vécue comme un serviteur, à la vie d'élévation. C'est un « engendrement » à la condition royale.

Esaïe, à son tour, montre par une image la déité du Messie en le décrivant comme « le rameau d'Isaï » (Es. 11 : 1), le « *zémach* (germe) de l'Eternel » (Es. 4 : 2), « l'Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père de l'âge (litt.), Prince de paix » (Es. 9 : 5-6). Pour Michée, Il est celui « dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité » (Michée 5 : 1); pour Jérémie, « Yahwéh notre justice » (Jér. 23 : 6) et pour Malachie, « Yahwéh que vous cherchez », « le messager de l'alliance que vous désirez » (Mal. 3 : 1)¹⁴¹.

¹³⁹ Ainsi l'expliquent Auberlen, Stockmann, Dächsel, B. Keller et Isaac Newton (le physicien bien connu).

¹⁴⁰ C'est un fait bien connu que Victorinus d'Aquitaine (mort en 465) et le Romain Abbot Dionisius Exiguus (mort vers 556) se sont trompés de 4 à 6 ans lorsqu'ils fixèrent l'année 1 de l'ère chrétienne qui ne devait pas correspondre à l'année 753 de la ville de Rome mais au moins à 749, sinon même à quelque une ou deux années plus tôt. L'année 26 est aussi la quinzième année de Tibère (Luc 3: 1) car Luc n'y compte pas les années écoulées depuis son élévation à la co-souveraineté (un peu avant le 16 janvier 12 après Christ).

¹⁴¹ Il faut aussi y rattacher l'auto-témoignage de la sagesse éternelle en Prov. 8 : 22-31 (cf. Jean 1 1-3). Nous avons présenté les témoignages dans l'ordre chronologique de l'histoire. Nathan et David vers 1050, Esaïe et Michée vers 720, Jérémie vers 586 et Malachie vers 430 avant notre ère.

II. L'œuvre du messie

La personne et l'œuvre du Messie furent considérées par les prophètes en un harmonieux contraste opposant, d'une part, son humanité, d'autre part, sa déité. De la même manière, ces mêmes prophètes établissent le contraste que forme son oeuvre sous les deux aspects de son humiliation et de son exaltation..., ces « souffrances de Christ » et cette « gloire dont elles devaient être suivies » (I Pierre 1 : 11). Tel est tout le contenu de leur prophétie.

Ps.	22	:	18;	Mat.	27	:	35
Ps.	69	:	22;	Mat.	27	:	48
Ps.			22:1;	Mat.			27:46
Ps.	22	:	31;	Jean	19	:	80
Zach.	12:		10;	Jean	19	:	84, 37
Ps.	16	:	10;	Actes	2	:	25-31; Osée 6 : 2
— et son ascension aux cieux Ps. 110 : 1; Actes 2 : 34-85							

A travers tout cela, il se présente comme le « serviteur de Dieu » souffrant et victorieux dont l'oeuvre complète la rédemption et accomplit Esaïe 53, la plus merveilleuse prophétie de l'Ancien Testament (Actes 8 : 32-35).

1. Venue du Christ en humilité

En une peinture minutieuse réellement sublime, les prophètes brosent un tableau de sa première venue, sombre arrière-plan de sa gloire rayonnante:

— sa naissance à Bethléem	Michée 5 : 1; Mat. 2 : 1
— son apparition publique en Galilée	Es. 8 : 28; 6; Mat. 4: 12-16
— sa bonté et sa douceur	Es. 42 : 2-3; Mat. 12: 17-21
— son zèle Consumant	Ps. 69 : 9; Jean 2 : 17; Mat.21 : 12
— ses miracles et ses guérisons	Es. 53 : 4; Mat. 8 : 16-17
— son entrée à Jérusalem	Zach. 9 : 9; Mat. 21 : 4-5
— la rage de ses ennemis	Ps. 2 : 1-3; Actes 4 : 25-28
— la désertion de ses amis	Zach. 13 : 7; Mat. 26 : 31
— les 30 pièces d'argent pour lesquelles Il fut vendu	Zach. 11 : 12; Mat. 26 : 15
— son côté percé	Ps. 22 : 16; Jean 20 : 25-27
— ses os qui ne furent point brisés	Ex. 12 : 46; Ps. 84 : 21; Jean 19 : 31-37
— le tirage au sort de ses vêtements	Ps 22 :18 ; Mat. 27 :35
— le vinaigre qui lui fut offert	Ps. 69 : 22; Mat. 27 : 48
— son cri de souffrance dans la détresse	Ps. 22:1; Mat. 27:46
— son cri de victoire « Tout est accompli »	Ps. 22 : 31; Jean 19 : 80
— le coup de lance du légionnaire	Zach. 12: 10; Jean 19 : 84, 37
— sa résurrection le troisième jour	Ps. 16 : 10; Actes 2 : 25-31; Osée 6 : 2
— et son ascension aux cieux	Ps. 110 : 1; Actes 2 : 34-85

A travers tout cela, il se présente comme le « serviteur de Dieu » souffrant et victorieux dont l'œuvre complète la rédemption et accomplit Esaïe 53, la plus merveilleuse prophétie de l'Ancien Testament (Actes 8 : 32-35).

2. Venue du Christ en gloire

La deuxième venue du Christ est, elle aussi, dépeinte avec les couleurs les plus vivantes et les plus magnifiques. Les prophètes, selon la loi de la perspective prophétique, voient souvent, comme en une seule image, les faits relatifs aux deux venues (Es. 61 : 1-2 ; Luc 4 : 18-20).

Couronné de la double couronne d'or et d'argent (Zach. 6 : 11-18) de la royauté et du sacerdoce de Melchisédek (Ps. 110 : 4), le Messie règne en justice sur son royaume, revêtu d'une septuple plénitude de l'Esprit (Es. 11 : 2-4).

Voici quelques-unes des gloires de cet âge d'or:

- conversion et unité d'Israël (Osée 3 : 5; 2 : 17-19; Es. 11 : 9; Soph. 3 : 18; Ez. 37: 15-22);
- renouveau pour les nations (Soph. 3 : 9);
- paix parmi les peuples (Michée 4 : 3-4);
- bénédiction répandue sur la nature (Es. 11 : 6-8; Osée 2 : 23-24);
- augmentation de l'éclat du soleil et de la lune (Es. 30 : 26).

L'Ancien Testament se présente ainsi comme un ciel piqueté d'étoiles, de même que le Nouveau est semblable à un jour pleinement ensoleillé. «Il n'y a aucune parole du Nouveau Testament qui ne regarde vers l'Ancien dans lequel il est annoncé d'avance..., car le Nouveau Testament n'est rien d'autre qu'une révélation de l'Ancien: exactement comme si l'on avait d'abord une lettre cachetée et par la suite, ouverte » (Luther, Kirchenpostille 1522). La première mention de l'avènement de la nouvelle alliance (Gabriel à Zacharie, Luc 1 : 5-17) se rattache aux dernières prophéties messianiques de l'ancienne alliance, Christ étant l'oméga de l'Ancien Testament et l'alpha du Nouveau.

III. Le silence de Dieu

Les prophètes ont parlé. Pendant des millénaires, Dieu se révéla lui-même, d'abord à l'humanité en général, puis à Israël en particulier. Depuis Moïse surtout, il y eut une chaîne ininterrompue de messages prophétiques.

Alors, soudainement, après la prophétie de Malachie, Dieu devint muet. Dieu se retira dans les cieux élevés et garda le silence, un silence et une attente qui allaient durer 400 ans.

Ici-bas, dans la vallée des larmes, l'humanité eut à attendre le Rédempteur promis pendant environ un demi-millénaire I Déjà, tout ce qui devait être dit avant l'apparition du Sauveur était dit. Quatre cents ans avant la naissance du Christ, la révélation vétéro-testamentaire était complétée et close.

Pour quelle raison, dans ce cas, fallut-il aux croyants d'Israël cette rude discipline de l'attente, cet intervalle qui va de Malachie à Jean-Baptiste? Pourquoi le Christ n'est-Il pas venu au temps de Malachie?

La réponse réside en ceci: La révélation à Israël n'était que l'un des aspects de la préparation à l'Evangile. Il fallait encore que cette préparation atteignît l'ensemble du monde et de la civilisation. C'est précisément ce qui arriva dans le temps qui s'écoule entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Les royaumes du monde y entrèrent dans l'optique de la préparation au salut, spécialement par Alexandre le Grand, l'hellénisme et l'empire romain. Si Dieu, en ce qui concerne la révélation, était devenu silencieux, Il agissait par contre à travers les événements du monde. C'est surtout le livre de Daniel qui apporte un peu de lumière sur la nuit de ces 500 ans.

L'exposé du salut dans la Bible connaît deux longues périodes sans révélation: l'époque qui s'étend entre Malachie et Jean-Baptiste d'une part, et celle qui va du Christ à l'établissement du royaume d'autre part. Cette dernière a déjà duré près de deux mille ans. Les deux se rapportent au « temps des nations» (Luc 21 : 24). La lumière de ce premier temps de silence est le livre du prophète Daniel, le prophète des nations. Le rayon lumineux semblable à l'étoile directrice pour le second de ces silences est l'Apocalypse de Jean. Le livre de Daniel fut donné aux saints de l'ancienne alliance au début de la nuit qui va de la première destruction de Jérusalem (586 avant Christ) à la première venue du Seigneur. L'Apocalypse de Jean a été donnée aux saints de la nouvelle alliance au début d'une nouvelle nuit qui, de la seconde destruction de Jérusalem (70 après Christ), ira jusqu'à la seconde venue du Seigneur. Les deux s'appartiennent ainsi: le premier étant la contrepartie du second et celui-ci étant le complément de celui-là.

E : La préparation des nations au salut.

CHAPITRE XI : Le « Temps des nations »

(Les quatre empires mondiaux de la prophétie de Daniel)

Les peuples sont comme la mer mugissante, comme des vagues furieuses qui font rage tumultueusement (c.f. Es. 17 : 13).

L'expression « temps des nations » désigne le temps pendant lequel Israël est abandonné aux mains des puissances du monde. Ce « temps des nations » (Luc 21 : 24) commença avec Nébucadnetsar (586 avant Christ). Il ne finira qu'avec l'établissement du royaume de Dieu.

Nébucadnetsar et Daniel eurent, tous deux, le privilège d'entrevoir tout le développement des grandes puissances mondiales en une prophétie qui couvre l'histoire du monde en général. Ils le virent cependant, tous deux, d'un point de vue différent correspondant à leur propre position dans le plan du salut.

Nébucadnetsar, le gouverneur païen, vit le côté extérieur de l'histoire du monde en même temps que son contenu *humain*, c'est-à-dire son « humanité » avec ce qu'elle contient de grandiose, d'héroïque et d'imposant. Le lien organique y est noté : c'est une statue colossale d'un éclat extraordinaire (Dan. 2 : 31). Par contre, le royaume de Dieu ne lui apparaît que comme une petite pierre détachée de la montagne (Dan. 2 : 34, 44-45).

Daniel, ministre d'Etat, mais en même temps saint prophète de Dieu, vit le côté *intérieur* de l'histoire, sa nature extra-humaine. Cette histoire est alors celle de « bêtes sauvages » (Dan. 7 : 4-7), faite de brutalité, de tiraillements discordants, de conflits entre peuples (Dan. 8 : 4, 6-7; 11 : 2, 4, 11) et d'oppression (Dan. 7 : 7, 19); il y distingue l'élément blasphématoire (Dan. 7 : 8, 25), tandis que le royaume de Dieu est dans cette optique nouvelle, le royaume du « Fils de l'homme » (Dan. 7 : 13-14, 27) en ce que, par lui, sera établi pour la première fois sur la terre, la domination d'une vraie humanité au sens scripturaire du terme.

Le premier royaume mentionné était une *unité* (une tête: la Babylonie); le second, une *dualité* (le buste avec les deux bras: MédoPerse); le troisième était quadruple (un léopard à quatre têtes: les quatre états qui succédèrent à Alexandre le Grand); le quatrième sera une décuple unité (dix orteils, dix cornes, mais unies en la personne de l'antichrist: le quatrième empire mondial, au temps de la fin). Mais à l'apparition du Christ, tout cela deviendra une multiplicité de débris (Dan. 2 : 35; Apoc. 16 : 19; 19 : 11-18; Mat. 21 : 44); le Seigneur, alors, comme monarque légitime des hommes, amènera tous les peuples et toutes les races à une unité réelle, sous une seule tête, lui-même (Eph. 1 : 10; Zach. 14 : 9).

Le développement et la direction de l'histoire d'est en ouest peuvent être comparés à la course du soleil ayant la nuit pour achèvement. Dans leur « évolution » régressive, de plus en plus loin de Dieu, le péché et le monde s'avancent vers leur maturation: de l'or à l'argent (Dan. 2 : 89-90), de l'argent au cuivre, du cuivre au fer (c.f. *Les quatre âges du monde* d'Ovide). Le colosse de Nébucadnetsar est debout sur des pieds d'argile (Dan. 2 : 33).

Tout cela, à la fin, sera mis en pièces. La statue géante sera brisée (Dan. 2 : 35, 45) et la souveraineté sera enlevée aux bêtes (Dan. 7 : 12). Soudainement, au sein de la nuit profonde, le soleil se lèvera. Le Fils de l'homme venant des cieux (Dan. 7 : 13; Mat. 26 : 64) établira le vrai royaume d'une authentique humanité. La pierre deviendra une montagne et remplira toute la terre (Dan. 2 : 35). « Le règne, la domination et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux, seront donnés au peuple des saints du Très-Haut » (Dan. 7 : 27).

Du VIII^e au VI^e siècle avant Christ, les peuples du monde connurent leur « printemps ». Aucune autre époque de l'histoire du monde pré-chrétien n'a eu plus de signification que celle-là dans la formation de la vie intellectuelle de l'humanité. Une vague d'inspiration traversa le monde civilisé tout entier. En Asie orientale vécurent Confucius et Lao-Tsé, les plus grands des Chinois. En Asie septentrionale, Bouddha, l'Indien le plus influent. En Perse, Zoroastre, le prophète de la religion de Cyrus. En Asie occidentale, Israël connaissait le plein épanouissement du prophétisme avec Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel. En Grèce apparaissaient les premiers germes de la philosophie: Talès, Héraclite, Pythagore et Socrate, et l'épanouissement de la poésie classique avec Sophocle, Euripide et Eschyle.

Politiquement, ce printemps n'était pas sans orage. En 650 avant Christ, Ninive était encore debout et le grand roi d'Assyrie était seigneur du Moyen-Orient. En 612, Ninive tombait, premier d'une série d'événements qui vont, dès lors, se suivre comme les vagues successives d'un courant rapide. Après quelques décades, l'empire de Nébucadnetsar est vaincu par Cyrus (538), l'empire de Cyrus par Alexandre le Grand (333), l'empire d'Alexandre est divisé après sa mort en quatre états (301) pour revenir en héritage, finalement, à Rome, premier empire qui ait connu plusieurs siècles de quiétude sans orage.

I. Le nouvel empire mondial Babylonien

« Tu es la tête d'or. » Ainsi Daniel expliqua-t-il la statue de Nébucadnetsar¹⁴². La première des quatre bêtes que Daniel lui-même put voir en vision correspond à ce royaume. Le nouvel empire babylonien était le lion à tête d'aigle (Dan. 7 : 4), le lion étant aux bêtes de la terre et l'aigle aux oiseaux du ciel, ce que l'or est aux métaux et la tête aux membres. Le nouvel empire babylonien combinait la majesté royale du lion à la rapidité et la promptitude de l'aigle. Il fut fondé par Nabopolassar (625 avant Christ), consolidé par Nébucadnetsar (604- 562) et détruit par Cyrus, le Perse (538). Son existence se prolongea environ 70 ans, soit à peu près le temps de la captivité des Juifs en Babylonie (606-536). Avec sa destruction s'accomplissait la prophétie de Jérémie : « L'Eternel a excité l'esprit des rois de Médie, parce qu'Il veut détruire Babylone. Car c'est la vengeance de l'Eternel, la vengeance de son temple » (Jér. 51 : 11, 24 ; Es. 13 : 17).

II. L'empire mondial mido-perse (588-332 avant Christ)

L'Ancien Testament salue Cyrus d'une manière unique. De toute l'histoire des nations, il est le seul guerrier qui ait été mentionné par son nom, un siècle au moins avant sa naissance, dans la prophétie israélite (Es. 44 : 28; 45 : 1). Le Seigneur, à cause de son serviteur Israël, l'a pris par la main droite pour soumettre les peuples devant lui (45 : 1, 4). Il l'appelle son «berger» (44 : 28), son « oint» qui accomplira sa volonté (45 : 1) et lui dit : « J'irai devant toi, j'aplanirai les chemins montueux, je romprai les portes d'airain et je briserai les verrous de fer. Je te donnerai des trésors cachés, des richesses enfouies, afin que tu saches que je suis l'Eternel qui t'appelle par ton nom» (Es. 45 : 2-3). L'empire des Mèdes et des Perses était le buste d'argent avec les deux bras (Dan. 2 32), l'ours qui se lève sur un côté (Dan. 7 5), le bélier aux deux cornes inégales dont la plus haute a poussé la dernière (Dan. 8 : 3, 20).

Les Mèdes et les Perses étaient des peuples frères ; cependant, les Perses, au début, étaient sous la domination des Mèdes. En 559 avant Christ, le prince persan Cyrus de Ansan

¹⁴² Bien longtemps auparavant, la vieille Babylone du temps d'Hammourabi (1900 avant Christ) avait déjà été le cerveau du Moyen-Orient et la tête intellectuelle de la civilisation.

vainquit et soumit Astyage, roi des Mèdes. Dès lors, le royaume mède devint perse. L'ours s'était, si l'on veut, levé sur un côté, le côté perse, le côté mède restant en bas. Des deux cornes du bélier, l'une, poussée plus tard, surpassait l'autre.

D'une poussée puissante, le royaume perse donna l'assaut, spécialement après la chute de Babylone (538 avant Christ) : «Je vis le bélier qui frappait de ses cornes à l'occident, au septentrion et au midi » (Dan. 8 : 4). Il est significatif que l'est ne soit pas mentionné ici. C'est, en effet, la seule direction dans laquelle les rois de Perse ne firent aucune conquête, alors que cet empire insatiable dévorait successivement terre après terre, dans les autres directions. « Lève-toi, mange beaucoup de chair » (Dan. 7 : 5). Dans la gueule de l'ours, il y avait trois côtes, les royaumes lydien (depuis 546 avant Christ), babylonien (depuis 538 avant Christ) et égyptien (depuis 525). Avec ses cent vingt-sept provinces, cet empire embrassait la quasi-totalité du monde civilisé d'alors (Esther 1 : 1). Contre la Grèce seule, ses efforts furent vains. C'est là que résidait le germe de sa chute ultérieure (Dan. 11 : 2-3).

III. L'empire mondial gréco-macédonien (dès 833 avant Christ)

La chute de l'empire perse après une durée de 206 ans (538-332) eut pour instrument Alexandre le Grand de Macédoine, fils du roi Philippe. Son empire est le ventre de cuivre et les reins de la statue de Nébuchadnetsar, la panthère aux quatre têtes et aux quatre ailes du songe de Daniel (Dan. 7 : 6), lui-même étant la grande corne du bouc qui, venant de l'ouest dans un furieux assaut, amène la défaite du bélier perse (Dan. 8 : 5-7, 21)¹⁴³.

La marche victorieuse d'Alexandre est le spectacle le plus impressionnant de l'antiquité. Elle fut comparable à la course rapide et furieuse d'un bouc dont les pieds touchent à peine le sol (Dan. 8 : 5)... Tel un léopard à quatre ailes (Dan. 7 : 6), Alexandre fondit impétueusement sur le bélier moins actif, l'ours, plus pataud. En d'incomparables victoires à Granique (dans l'ouest de l'Asie mineure - 334 avant Christ), à Issos (en Cilicie, non loin de Tarse - 333) et Gaugamèles (près de Ninive - 331), le jeune guerrier détruisit la gigantesque armée du faible Darius Codomanus¹⁴⁴, «...sans que le bélier eût la force de lui résister » (Dan. 8 : 7).

Après trois ans de guerre à peine, Alexandre, jeune homme de 25 ans, était maître de l'ancien Orient, deux fois millénaire. La domination fut donnée au léopard (Dan. 7 : 6); le bouc devint très puissant (Dan. 8 : 8). Alors le spectacle devint une tragédie. Tandis qu'il était au faîte de sa puissance, dans la fleur de l'âge¹⁴⁵, Alexandre mourut à Babylone, centre mondial, après une fête. Une forte fièvre l'emporta subitement. Il ne laissait point d'héritier sur le trône. La « corne » était « brisée » (Dan. 8 : 8, 22). « Il s'élèvera un vaillant roi, qui

¹⁴³ Les mots « bélier » et « corne » étaient des images évidentes pour un chef militaire et un pouvoir royal (Jér. 48 : 25 Dar. ; Zach. 10 : 3). Ils étaient particulièrement adaptés à la Perse en opposition à l'empire d'Alexandre : le bouc. Le bélier est, en effet, plus pacifique, bien moins agile et moins apte à se défendre que le bouc ; il est aussi moins sauvage et moins entêté ; son épaisse toison de laine peut enfin présenter une image appropriée du confort et de la prospérité relative de l'empire perse au temps d'Alexandre. De plus, les rois perses, lorsqu'ils apparaissaient à la tête de leur armée, portaient souvent — littéralement — une tête de bélier au lieu d'un diadème et les colonnes de la capitale Persépolis étaient, elles aussi, ornées de têtes de bélier.

Au sujet du bouc comme symbole d'Alexandre le Grand, Hävernack fait remarquer : « La ville d'Edessa en Macédoine reçut du roi Caranus le nom d'Aega (cf. grec : *Aix, ai gos*, le bouc). De là, le nom donné aux Macédoniens « Egéens », nom qui, selon les auteurs classiques, aurait été donné à cause des boucs qui auraient permis au roi de capturer la ville (Justin). Sous ce nom, la ville resta longtemps la résidence du gouvernement macédonien antérieur (Diodore-Sic.). Le fils d'Alexandre et de Roxane fut appelé le bouc alexandrin. Plusieurs des rois macédoniens ont leur effigie sur les monnaies, accompagnée des cornes d'un bouc, de même que cet animal servit d'emblème sur les bannières et les étendards de l'armée macédonienne (Justin). »

¹⁴⁴ A Gaugamèles, l'armée d'Alexandre était vingt fois inférieure en nombre à l'armée perse.

¹⁴⁵ Il mourut le 13 juin 333, âgé de 32 ans seulement.

dominera avec une grande puissance, et fera ce qu'il voudra. Et lorsqu'il sera élevé, son royaume se brisera et sera divisé vers les quatre vents des cieux; il n'appartiendra pas à ses descendants, et il ne sera pas aussi puissant qu'il était car il sera déchiré, et il passera à d'autres qu'à eux» (Dan. 11 : 3-4). Après vingt ans de conflits dus à ses généraux sur l'héritage d'Alexandre, quatre royaumes principaux émergèrent qui sont:

1. Le royaume syro-babylonien (le roi du nord - Dan. 11 : 6-7, 11)
2. Le royaume égyptien de Ptolémée (le roi du sud - Dan. 11 : 5, 9, 11)
3. Le royaume gréco-macédonien de Cassandre, et
4. Le royaume thraco-bitynien de Lysimachus.

Par la bataille d'Issos (Phrygie) en l'année 301 avant Christ, la prophétie de Daniel prononcée au VI^e siècle (Dan. 7 : 1, 6; 8 : 1) trouva son accomplissement littéral: « Le bouc devint très puissant; mais lorsqu'il fut puissant, sa grande corne se brisa. Quatre grandes cornes s'élevèrent pour le remplacer aux quatre vents des cieux» (Dan. 8 : 8). C'est pour cela que le léopard a, non seulement quatre ailes, mais encore quatre têtes (Dan. 7 : 6).

De ces quatre nouveaux états simultanés, ceux qui jouent le rôle le plus important pour l'histoire du salut sont les deux plus grands, le roi du sud, égyptien, et le roi du nord, syrien. De ces deux, le dernier est l'acteur essentiel. Une prophétie détaillée leur est d'ailleurs spécialement réservée au chapitre 11 du livre de Daniel. De 301 à 198 avant Christ, Israël fut sous la domination de l'Égypte. Ensuite, après la bataille de Panéa, il fut rattaché à la Syrie.

Après quelques décades seulement survint un puissant conflit entre la civilisation et la révélation, incarnées respectivement par Antiochus Epiphane d'une part et Judas Macchabée d'autre part. De l'une des quatre cornes du bouc qui grandirent à la place de la corne brisée, sortit une petite corne « qui s'agrandit beaucoup vers le midi, vers l'orient, et vers le plus beau des pays (la Palestine). Elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux, elle fit tomber à terre une partie de cette armée et des étoiles, et elle les foula » (Dan. 8 : 9-10). «Il s'élèvera un roi impudent et artificieux. Sa puissance s'accroîtra, mais non par sa propre force; il fera d'incroyables ravages, il réussira dans ses entreprises, il détruira les puissants et le peuple des saints» (Dan. 8 : 23-24). Antiochus IV Epiphane¹⁴⁶, le roi du nord, ici en vue (175-164 avant Christ), en dépit de ses projets insensés et de sa férocité, ne peut être dépeint sous la seule figure d'un barbare sans expérience. C'était plutôt un artisan enthousiaste et fanatique de la culture grecque. Après la défaite infligée à son père Antiochus III par les Romains (190 avant Christ), il était demeuré 13 ans à Rome comme otage et y avait été tellement saturé des idées gréco-romaines que l'historien allemand Mommsen pouvait l'appeler « le singe romain par profession ». Après l'année 168 avant Christ, quand les Romains lui eurent interdit de conquérir l'Égypte (Dan. 11 : 30), il proposa l'affermissement intérieur de son pouvoir par le moyen d'un savant et étroit amalgame politico-religieux de toutes les parties du royaume. A ce plan, il ne rencontra d'opposition qu'en Palestine. Pour briser cette résistance et pour justifier mieux son slogan «un roi, un état, une civilisation », il persécuta ceux des Juifs qui adoraient Yahwéh. Son but réel en cela était l'introduction de la civilisation grecque à l'intérieur du monde juif, civilisation jointe à l'adoration de Jupiter, dieu de l'Olympe.

Il prohiba la circoncision et les services au temple (Dan. 8 : 11; 11 : 81-36), interdit l'observation des sabbats et fêtes, fit saisir les écrits sacrés, en fit des tas auxquels il mit le feu, mettant à mort quiconque en était trouvé détenteur (Dan. 11 : 33). Dans le même but, il priva le temple de l'autel des parfums, du chandelier d'or, de la table de proposition et du voile qui séparait le lieu très-saint du lieu saint (169 avant Christ). Il contraignit le peuple à manger de la viande de porc; le 25 kisleu (vers le mois de décembre), en 168, à l'occasion de

¹⁴⁶ A cause de ses nombreuses folies, ses contemporains l'appelèrent «Epimanes» (le fou) au lieu d' « Epiphane » (le brillant).

la fête annuelle du Zeus olympien, il fit dresser un grand autel consacré à ce dieu sur l'autel des sacrifices à Jérusalem (I Macch. 1 : 20-24, 41-64), « abomination de la désolation » à laquelle se référa Jésus dans son discours du mont des Oliviers, comme étant une prophétie typologique des événements futurs (Mat. 24 : 15 ; c.f. Dan. 11 : 31; 9 : 27 ; 12 : 11). Par sa conduite, Antiochus devenait un type de celui que l'apôtre Jean appelle « Antichrist ». Et c'est là la raison pour laquelle il fut, lui aussi, dans la prophétie, représenté comme la petite corne du troisième empire mondial (Dan. 8 : 9, 28), de la même manière que l'antichrist est la petite corne du quatrième empire mondial (Dan. 7: 8, 20, 24-25).

Les Macchabées, héros de la liberté, levèrent l'étendard de la révolte contre cette violation de la foi révélée par la tyrannie de la civilisation (168-141 avant Christ). « Ceux du peuple qui connaissaient leur Dieu agirent avec fermeté » (Dan. 11 : 32). Après un conflit héroïque, ils retrouvèrent la liberté de religion (165 avant Christ) et même, finalement, l'indépendance politique (141). Cependant, c'est précisément à ce moment-là que l'histoire de leurs oppresseurs rendit évidente l'apparition d'une ère nouvelle pour les peuples du monde. Antiochus en effet se vit limité et contrecarré par une nouvelle puissance (Dan. 11 : 30), jusque-là inconnue de l'Orient: Rome.

IV. L'empire mondial romain (de 201 [133] avant Christ au retour du Christ)

Balaam, longtemps auparavant, avait prédit la chute de l'Orient et la montée de la puissance mondiale de l'Occident. C'était au temps de Moïse, environ douze siècles avant la naissance de Christ: « Hélas, qui vivra après que Dieu l'aura établi? Mais des navires viendront de Kittim (Chypre - voir Gen. 10 : 4; Es. 23 : 1, 12; Ez. 27 : 6; Dan. 11 : 30). Ils humilieront l'Assyrien, ils humilieront l'Hébreu et lui aussi sera détruit » (Nomb. 24 : 28-24). Douze cents ans plus tard, cette prophétie trouvait son accomplissement dans l'empire romain.

Insignifiante comme un grain de blé, en son commencement, maîtresse des peuples du Levant au Couchant en sa maturité, tel est le développement de Rome. Lorsque l'empire perse fut fondé, Rome n'était qu'une petite ville d'Italie, si petite que l'historien Hérodote ne la mentionne même pas. Aux jours du Seigneur, elle était devenue le centre du monde et son lieu de rencontre.

L'impulsion qui préside à son développement, Rome la tient de la Grèce. Par eux-mêmes, les Romains n'auraient sans doute jamais été à même de faire éclore une civilisation personnelle artistique et philosophique. Leur force reposait essentiellement dans le militarisme, le gouvernement et les lois. Pour ce qui est de la discipline et du dévouement à l'Etat, ils furent incomparables ; mais ils restèrent des demi- barbares même au faite de la puissance. S'il en fallait une preuve, il suffirait de rappeler l'amphithéâtre où s'exprimaient, sous forme de jeux, la barbarie et la brutalité romaines. L'empire romain était bien de fer (Dan. 2 : 40), les jambes de la statue de Nébucadnetsar (Dan. 2 : 38), la première phase du développement du quatrième empire, quatrième bête de la vision nocturne de Daniel¹⁴⁷,

¹⁴⁷ L'assimilation des diverses parties de la statue de Nébucadnetsar et des quatre bêtes de la vision nocturne de Daniel (Dan. 2 : 31-43; 7) aux quatre empires mondiaux de Babylone, des Mèdes et Perses, d'Alexandre et de Rome, se trouve déjà sous la plume d'Irénée (mort en 102), de Josèphe et des rabbins juifs. Luther écrit, quant à lui « Sur cette interprétation, tout le monde est d'accord, les faits et l'histoire la prouvent solidement ». Parmi les commentateurs récents qui soutiennent cette interprétation, on peut citer, entre autres, Hengstenberg, Ebrard, v. Hofmann, Dilchsel, Hävernick, Keil, Auberlen et de nombreux autres. Il n'y a d'ailleurs aucune difficulté si l'on admet que le Dieu de toute connaissance peut tout aussi aisément faire connaître à ses serviteurs les événements les plus éloignés que ceux de l'avenir le plus immédiat (cf. Es. 42 2; 44 : 7).

animal « terrible, épouvantable et terriblement fort » qui avait de grandes dents de fer, mangeait, brisait et foulait aux pieds ce qui restait (Dan. 7 : 7).

A l'origine, ce fut un petit Etat de *cultivateurs* que l'accroissement rapide de la population poussa par besoin à la conquête. Ensuite, après plusieurs guerres victorieuses sur des voisins très semblables (par exemple: les Samnites - 343-290), Rome devint, vers 300 avant Christ, *la grande puissance de l'Italie*. Il s'ensuivit inévitablement l'entrée dans la politique mondiale. D'où la naissance d'une rivalité avec Carthage, la proche voisine d'au-delà de la Méditerranée. Par la victoire de Zama sur cet adversaire le plus dangereux (201 avant Christ : victoire de Scipion sur Annibal), Rome devint la *puissance dirigeante incontestée de la Méditerranée occidentale*. Dès lors, par la seule force des choses — sans même aucune intention préalable de devenir puissance mondiale — elle se devait d'intervenir en Orient.

Semblable au fer qui brise et rompt tout, Rome réalisait la prophétie (Dan. 2 : 40). Au bout de quatre ans, la *Macédoine* fut brisée (en 197, à la bataille des Cynocéphales, en Thessalie); elle allait être détruite en 168 à la bataille de Pydna. A la suite de la victoire de Magnésie du Sipyle, au nord de Smyrne, Rome s'imposait aux *Syriens* en 190. Elle annexait le *nord de l'Afrique* comme « province » après la destruction de Carthage en 146. Ensuite, ce fut le tour de la *Grèce* par la conquête de Corinthe, celui de *l'Espagne* par la conquête de Numance en 133 et l'incorporation de *l'Asie-Mineure* en 129 par l'héritage du royaume de Pergame. Zama, les Cynocéphales, Magnésie, Pydna et Numance sont les cinq principales étapes par lesquelles Rome atteignit la puissance mondiale. C'est ainsi que se réalisait, pendant le second siècle avant Christ surtout, la prophétie de Daniel : « Il dévorera toute la terre, la foulera et la brisera » (Dan. 7 : 23) « de même que le fer brise et rompt tout » (Dan. 2 : 40). Pour parler d'une façon schématique, disons que Rome a pris l'héritage d'Alexandre le Grand en sorte que dès 146 avant Christ elle fut généralement reconnue comme étant devenue la *république militaire dominante des territoires de la Méditerranée occidentale et orientale*. « Ce fut comme si le dieu de la guerre avait foulé la terre de ses pieds de fer, faisant couler à chaque pas des flots de sang » (Herder). Néanmoins, l'ascension avait été trop violente, le temps de la fermentation était proche. Une période de révolution allait suivre (133-131), ce qui faisait dire à Propertius, au premier siècle avant Christ, « Plaise à Dieu que je sois un menteur, mais je vois Rome l'orgueilleuse tombant comme un sacrifice à sa propre prospérité ».

Avec l'expansion de son gouvernement, Rome était devenue le centre du monde. Tous les trésors coulaient ensemble vers les classes dirigeantes. Cela eut pour résultat une luxure insensée, une prodigalité, une débauche et une corruption sans précédent. Déjà en 190 avant Christ, tandis que le jeune Antiochus Epiphane séjournait à Rome, un procès gigantesque fut intenté contre plus de dix mille personnes dont la plupart furent condamnées à la peine de mort. La Rome républicaine creusa sa tombe par la conquête du monde. Au début, Rome avait été un Etat paysan, mais après qu'elle fut devenue une puissance mondiale s'étendant tout autour de la Méditerranée (dès le second siècle avant Christ), tout changea. Pour maintenir l'unité de cet empire géant, il fallut maintenir une armée composée de citoyens vivant sur un pied élevé. Pendant la longue période de leur service militaire, la maison et les dépendances agricoles des soldats étaient à demi-abandonnées en sorte qu'on les vendait à de riches propriétaires. Ainsi naquit le riche possédant, cultivant de vastes propriétés par le moyen d'esclaves. La classe moyenne était ruinée. La population paysanne était poussée insensiblement des campagnes aux villes. L'abandon des terres commençait et, avec lui, naissait la grande antithèse du capitalisme et du prolétariat. Les districts campagnards se vidant, il ne fut plus possible de maintenir ce système de recrutement militaire et il fallut engager des mercenaires. Ceux-ci étaient aveuglément dévoués au général qui les engageait. Le facteur décisif pour eux était de savoir qui les conduirait à plus de rapines et de butin, tout

en leur promettant la meilleure solde. La personnalité du *démagogue* pouvait à elle seule faire pencher la balance. L'apparition de chefs ambitieux entraîna des guerres civiles qui agitèrent l'Etat romain pendant plus d'un siècle (133-31 avant Christ)¹⁴⁸. De ces guerres civiles devait sortir finalement la souveraineté exclusive des Césars au temps du Christ. Rome entraînait ainsi dans sa sixième étape, devenant une *monarchie militaire mondiale* (dès 81 avant Christ)¹⁴⁹.

Ce développement unique est sans parallèle dans l'histoire du monde. La quatrième bête était différente de toutes les autres bêtes, avait écrit Daniel (7 : 7, 19).

Dans l'histoire de cet empire, chaque chose découle forcément de la précédente. La volonté du divin Gouverneur du monde dirigeait l'histoire de Rome avec la force du destin. *A cause du Christ*, Rome *devait* devenir ce qu'elle devint. Il est vrai que les Romains furent les « ravisseurs du monde », mais sans qu'ils l'aient su, leurs « vols » jouaient une partie importante dans les annales du salut.

Rome avait à créer un réservoir pour la civilisation, et cela en vue de l'extension de l'Évangile. Sa tâche fut donc de « rassembler » pour Christ.

CHAPITRE XII : La plénitude des temps

Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils (Gal. 4 : 4)

Reportons-nous en l'année 323 avant Christ. Comme un léopard « volant » (Dan. 7 : 6), Alexandre a vaincu l'ours perse (Dan. 7 : 5), le bélier (Dan. 8 : 7) devenu sans force. Au printemps de 334, il a entrepris sa marche victorieuse avec 35 000 hommes seulement et, en automne de l'année 331, l'empire perse était en ruines. Alexandre avait déjà dirigé ses regards vers l'ouest, mais la mort l'enleva dans les jardins du palais de Nébucadnetsar à Babylone (Dan. 11 : 3-4). La grande corne fut brisée (Dan. 8 : 8) et son empire tomba en pièces (Dan. 8 : 8, 22).

Néanmoins, Alexandre garde une profonde signification dans l'histoire du monde et dans le déroulement du plan du salut de Dieu. En effet, il ne se contenta pas d'une conquête politique et militaire de l'est et de l'ouest. Son plan, en fait, visait à souder culturellement et à unir en une seule nation l'Occident et l'Orient.

Il forma 80 000 Perses selon les règles militaires gréco-macédoniennes, introduisit le grec comme langue d'échange. Presque partout dans l'ancien Orient furent établis des théâtres, écoles, terrains de sport et avec eux pénétraient très loin à l'est, l'esprit et la mentalité grecs. Inversement, Alexandre transféra des coutumes perses dans le monde grec. Les costumes orientaux et le cérémonial perse (par exemple; la vénération du roi) furent introduits jusqu'à la cour royale. Alexandre lui-même épousa la princesse bactrienne Roxana, la « perle de l'Orient ». Huit de ses généraux, ainsi que dix mille de ses soldats macédoniens suivirent son exemple ce qui donna lieu à cinq jours d'une fête brillante riche en cadeaux de mariage, fête qui eut lieu à Suze, ville perse qui fut, on s'en souvient, la résidence de la reine Esther (Esther 1 : 2).

Ainsi naissait une union culturelle entre l'est et l'ouest, mélange que l'on appela « hellénisme ». Sous ce rapport également, l'empire d'Alexandre fut semblable au léopard de la vision de Daniel, dont le pelage magnifiquement varié correspondait bien au coloris riche et multiple de la civilisation européenne orientale.

L'hellénisme fut le produit d'une politique délibérée. C'est la civilisation créée par Alexandre lui-même. Et c'est en cela que réside son incomparable signification pour tous les

¹⁴⁸ Spécialement Marius et Sylla, César et Pompée, Antoine et Octave (Auguste).

¹⁴⁹ La septième et dernière étape est la chute déjà prédite par Balaam (Nomb. 24 :24). Chute de l'empire d'Occident en 476 après Christ et chute de l'empire d'Orient en 1453.

temps. La conscience du peuple a indiqué cela, bien que sans le vouloir, sans doute, en donnant à Alexandre, pour la première fois à un mortel, le titre de «Grand».

Son empire tomba en pièces directement après sa mort, mais le travail véritable de la vie d'Alexandre subsista. Les Romains allaient en hériter plus tard, surtout à partir du deuxième siècle avant Christ. Mais il faut souligner, parce que cela a une signification particulière, que les Romains n'allaient jamais entreprendre de romanisation, contrairement à ce que l'on aurait pu penser. Bien plutôt, continuèrent-ils, dans leur action civilisatrice, l'hellénisation du monde. L'empire romain devenait ainsi le réceptacle relativement uniforme des cultures hellénistiques. Il s'étendit du levant au couchant du soleil, des eaux du Nil aux rivages du Tyne sur les frontières de l'Ecosse et du détroit de Gibraltar aux pays montagneux de l'Iran. Et pourtant, bien que les Romains aient été les maîtres politiques et militaires du monde, *culturellement*, ils étaient conquis par les Grecs de beaucoup supérieurs sous le rapport de la pensée et de la philosophie.

Tout cela contribuait à faire naître le monde qui allait servir de berceau au christianisme primitif, accomplissement des temps. Ce monde nous semble caractérisé surtout par les six traits suivants

1. Centralisation mondiale
2. Unité culturelle
3. Commerce mondial et relations mondiales
4. Paix mondiale
5. Affaiblissement mondial de la moralité
6. Mélange religieux mondial.

I. Centralisation mondiale

Le Romain ne connaissait rien de plus grand que l'Etat. L'idéal du courage était un dévouement sans limite à l'Etat. Etre serviteur de la «Rome éternelle» était le sommet de son ambition. L'homme, l'individu disparaissait ainsi pour ne laisser que le citoyen.

L'Etat ainsi conçu trouvait son expression, s'incarnait en quelque sorte dans la personne de son chef, le César (empereur). Il était le sommet unificateur du tout, en sa qualité de «premier citoyen de l'Etat», ce qui explique la portée significative de l'adoration de l'empereur. C'était l'expression religieuse de l'unité de l'Etat poursuivie surtout depuis Caligula (37-41) et Domitien (81-96). Sa signification principale était d'ordre politique en ce qu'elle constituait la reconnaissance religieuse de l'unité extérieure et intérieure de l'empire, véritable religion d'Etat et seule contrainte en matière de croyance imposée par l'empire romain, par ailleurs si tolérant. L'empereur se présentait comme « dieu et souverain sauveur de la vie humaine » (Jules César déjà !), « fils de dieu » (Auguste), « seigneur et dieu » (Domitien), « grand prêtre », « sauveur du monde » (Auguste, Claude et Néron), « roi des rois... » Ses décrets étaient appelés « évangiles », ses lettres « écrits sacrés », son arrivée « *parousia* » (avènement), ses visites, « épiphanies ». On voit combien un conflit avec le christianisme primitif était inévitable. C'est sur ce terrain qu'allait jouer principalement la persécution des chrétiens et c'est en cela qu'en même temps, l'empire du premier siècle devenait un type de l'empire final de l'antichrist, au temps de la fin (la bête portant des noms de blasphème, aux têtes ornées de diadèmes d'Apocalypse 13 : 1). C'est de ce César tout-puissant que sortaient les ordres destinés à tous les territoires de l'empire. Sa seule volonté gouvernait le monde méditerranéen entier. Même le Fils du royaume céleste en son incarnation devint un sujet romain (Mat. 22 : 21). Pourtant, cette volonté impériale était, en fait, assujettie à la volonté du Très-Haut. Du centre de ce monde méditerranéen sortit un ordre purement politique, affectant les nations, le décret de recensement de César Auguste (Luc 2

1). Cette ordonnance politique, en dernière analyse, était un moyen dans la main de Dieu, Seigneur des seigneurs, pour amener l'accomplissement d'une vieille prophétie concernant une très petite cité du pays de Juda, la petite ville de Bethléem Ephrata, la cité de David (Michée 5 : 1; Luc 2 : 1-7). Ici se rencontrent le grand et le petit, et dans ce qui est petit se cache en fait l'ultime grandeur!

II. Unité culturelle mondiale

Il y a eu des empires plus largement étendus que l'empire romain. Certains rassemblaient un plus grand nombre de citoyens, mais jamais on ne vit d'empire unissant en lui-même comme le fit l'empire romain, tous les peuples civilisés de son temps. Ce fut un puissant assemblage des civilisations, un gigantesque processus d'égalisation et d'association qui se développa par l'hellénisation et la romanisation de l'Orient d'une part et l'orientalisation de l'Occident d'autre part.

1. *Les trois courants principaux.* — Dans son essence, l'hellénisme de l'empire romain était la conjonction de trois principaux courants:

le grec qui inclut l'art, les sciences et la philosophie; le romain avec sa vie militaire, politique et juridique, et l'oriental avec ses cultes mystiques et religieux. Aucun universalisme organique ne fut cependant créé. La cause en est imputable, semble-t-il, à l'absence, dans l'antiquité, d'une notion de l'« humanité », exception faite de la philosophie stoïcienne. La conscience générale s'était cependant élargie dans le sens d'une meilleure conscience du monde, en sorte que celui-ci était préparé à l'universalisme du message du salut qu'apportait le Christ.

2. *Le grec, langage de la mission chrétienne mondiale.* — Un autre fait revêt une importance encore plus grande: le langage unique employé dans les relations internationales. En dépit de la persistance de l'emploi des langues nationales et dialectes locaux (Actes 14 : 11-21 : 40), le grec était compris partout à tel point qu'on l'appelait dans tout l'empire « le langage commun » (grec de la Koine). Une des principales difficultés rencontrées dans le travail missionnaire des premiers chrétiens était ainsi ôtée à l'avance. Ils n'auraient pas à étudier la langue des pays dans lesquels ils allaient être envoyés, ce qui permettrait à l'Évangile de poursuivre sa marche victorieuse beaucoup plus rapidement qu'il ne l'aurait pu sans cela. Ce fut vrai surtout pour les grandes villes des côtes. Paul fut l'évangéliste des grandes cités et des ports. Dieu, dans sa providence, à travers tout le développement de la période des empereurs, préparait le grec pour en faire la langue de la mission mondiale des premiers chrétiens, en même temps que la langue du Nouveau Testament.

III. Commerce et transports internationaux

1. *Communications mondiales.* — Au milieu de la place du marché de chaque ville, il y avait une borne kilométrique indiquant la distance qui la séparait de Rome. Sur le marché de la « Rome éternelle », la borne était en or. Érigée par Auguste, elle décrivait la ville capitale comme le cœur battant de cet organisme géant des peuples. Entre Alexandrie et l'Asie-Mineure, il y avait une liaison maritime journalière (Ramsey, *Lettres aux sept Églises*. 18, 435).

Selon Pline, on pouvait aller d'Espagne à Ostia, le port de Rome, en quatre jours et en deux jours depuis l'Afrique. L'inscription tombale d'un marchand phrygien nous apprend qu'il avait fait 72 fois le voyage d'Hiérapolis, près de Colosse en Asie-Mineure, jusqu'à Rome, ce qui représente 72 fois plus de 2000 kilomètres.

Sans ce trafic mondial important, l'avance rapide du christianisme primitif eût été inconcevable. Le trafic maritime était particulièrement important, le travail évangélique s'effectuant en grande partie dans les ports, surtout en ce qui concerne Paul. « Pour la plus grande part, le monde de l'apôtre Paul doit être cherché là où souffle le vent de la mer » (Deiszmann, *Paulus*. Tübingen 1911, p. 25). Que l'on pense seulement aux séjours de Paul dans les ports de Césarée, Troas, Ephèse, Athènes, Corinthe et Rome...

Les relations par voies terrestres étaient cependant, elles aussi, de la plus grande importance. Même les pays les plus isolés et les plus lointains ont été ouverts, grâce aux routes et aux ponts. Un réseau assez complet de grandes voies bien construites protégées par des murs et des forteresses, se répandait sur tout l'empire. « Toutes les routes mènent à Rome ». Un peu plus tard, sur ces routes impériales, les messagers de l'Évangile allaient courir pour porter au monde la bonne nouvelle du Rédempteur qui venait d'apparaître. A lui seul, Paul parcourut par terre et par mer, un total de plus de 25 000 kilomètres.

2. *La diaspora juive*. — Les Juifs, eux aussi, prirent part au commerce mondial. Beaucoup de citoyens de ce pays encore à peu près inconnu de l'ouest au I^{er} siècle avant Christ, allèrent s'établir en dehors de la Palestine. Ainsi commença-t-on à parler de la diaspora (dispersion). Alexandre le Grand avait transporté 10 000 Juifs vers Alexandrie qu'il était en train de construire. Le roi Ptolémée Lagos et ses successeurs y établirent une colonie de plus de 100 000 Juifs. Au temps des apôtres, 50 000 Juifs environ habitaient Rome. C'est en Babylonie et en Syrie orientale qu'ils étaient le mieux représentés. En Egypte, ils constituaient un huitième de toute la population et à peu près la moitié de la population d'Alexandrie, la capitale. Des cinq sections de la ville, deux étaient entièrement occupées par des Juifs, tandis que de nombreux autres occupaient les quartiers mixtes. Presque tout le commerce des céréales était entre leurs mains (c.f. Actes 2 : 9-10).

3. *Les prosélytes*. — Par le moyen des Juifs dispersés, Israël commença à être connu des nations du monde. Les Gentils prenaient contact, en même temps, avec sa religion. Plusieurs se sentirent attirés par la foi simple et sublime en ce Dieu unique. Les Juifs, y compris les pharisiens, les « séparés » et les plus zélés représentants de leur nationalisme (Mat. 13 : 15), portaient au loin le travail missionnaire. Ceux qui avaient été gagnés recevaient l'appellation d'« additionnés » ou « ajoutés » (en grec: *prosélytès* - Actes 2 : 11; 8 : 26-40; 10 : 1-2). Un prosélyte à part entière était reçu dans le judaïsme par la circoncision et le baptême par immersion.

Partout, Paul s'associait à la diaspora juive (Actes 13 : 5, 14; 14 : 1; 17 : 1, 10; 18 : 4; 19 : 8). Sans la synagogue, le lieu juif de la prière (proseuché, Actes 16 : 13), l'activité d'évangélisation de l'apôtre eût été à peine concevable.

Depuis l'époque d'Alexandre le Grand, les rapports mondiaux édifiaient ainsi la base d'une des méthodes les plus importantes du travail des premiers chrétiens dans la proclamation de l'Évangile.

4. *Point de départ des voyages missionnaires de Paul*. — Il y a plus. Paul devait certainement des remerciements indirects au monde juif de la diaspora. Ce fut grâce au service des Juifs de la diaspora, convertis à Chypre et à Cyrène, que naquit l'église chrétienne d'Antioche (Actes 11 : 20), tandis que les Juifs de la Palestine, manquant de contacts et de compréhension pour le monde non-juif, se cantonnaient à la proclamation de l'Évangile aux Juifs et aux vrais prosélytes (Actes 15 : 1-6). Dans l'Antioche de Paul, centre de luxure et de péché de l'ancien monde, « cité des buveurs » comme devait l'appeler plus tard un des empereurs, là même, les disciples reçurent pour la première fois le nom de « chrétiens » (Actes 11 : 26). L'Antioche d'Antiochus, la petite « corne », antichrist du troisième empire mondial

(Dan. 8 : 9-14 11: 21-45), devenait le point de départ de la mission mondiale du christianisme. Ironie du gouvernement divin de ce monde par Dieu (Ps. 2 4). Vraiment, la lumière luit dans les ténèbres (Jean 1 : 5).

5. *La Bible de la mission mondiale.* — Ce cours des idées devait atteindre son zénith dans la version des Septante. Les Juifs qui vivaient hors de Palestine oublièrent assez vite la langue hébraïco-araméenne. Après quelques générations, la nécessité d'une traduction grecque de la Bible juive se fit sentir pour les services de la synagogue. En quelques décades, une telle traduction devint réalité.

Ce fut la *Septuaginta*. Cette version aurait été appelée ainsi (du latin) parce que, selon la tradition juive, elle aurait été l'œuvre de 72 scribes palestiniens qui y auraient travaillé 72 jours, séparés les uns des autres en 72 cellules, pendant les jours du roi Ptolémée II Philadelphe (284-246 avant Christ). En fait, elle fut l'œuvre de beaucoup de traducteurs et prit corps graduellement en Egypte (Alexandrie) entre 250 et 100 avant Christ. Il semble que la dernière partie à avoir été traduite soit le livre de l'Ecclésiaste (probablement pas avant le premier siècle avant notre ère)¹⁵⁰. Cette version devint ensuite un moyen puissant entre les mains de Dieu pour préparer et poursuivre l'œuvre de la proclamation de l'Évangile par les premiers chrétiens. A travers elle, le monde des Gentils fut mis en contact avec la foi révélée du judaïsme. Paul et les autres prédicateurs de l'époque l'employèrent au cours de leurs voyages. En fait, c'est même des Septante que les auteurs du Nouveau Testament tirent leurs citations de l'Ancien Testament. Cette Bible originellement juive devint ainsi l'instrument missionnaire par excellence du christianisme primitif, ce qui explique pourquoi les Juifs dans leur opposition au christianisme, cessèrent de l'employer dès le second siècle.

IV. Paix mondiale

Cette paix mondiale fut un fruit particulier du gouvernement des Césars. Les Romains étant devenus seigneurs de toute la terre, les passions se modérèrent et l'on vit s'établir la très louée paix romaine ou « pax romana ». Quoique l'époque d'Auguste n'ait pas été entièrement exempte de toute guerre, le temple de Janus, dieu de la guerre, à Rome, pouvait enfin être fermé en l'an 29 avant Christ, après plus de deux cents ans de batailles ininterrompues (depuis 286). Tous les récits des efforts d'évangélisation dans le monde montrent le rôle que peut jouer la guerre ou la paix par rapport à l'activité missionnaire. Il est donc permis de dire que sur ce point-là aussi, le chemin était préparé pour l'Évangile.

V. Dégénérescence mondiale

Au point de vue moral, ce monde si magnifiquement civilisé portait en soi un germe de mort. Les flots d'or qui coulaient dans la capitale du monde, surtout depuis la victoire sur Annibal (202 avant Christ), conduisirent à une telle luxure que la souillure et la vulgarité levèrent bientôt la tête avec insolence. L'aristocratie et le prolétariat étaient les classes les plus dépravées. Selon les descriptions de Tacite, Suétone et Juvénal, on ne saurait trouver de peinture assez noire pour décrire la déchéance de la moralité dans l'aristocratie et parmi les officiers d'État les plus hauts placés. Débauche, glotonnerie et licence étaient l'ordinaire, spécialement au milieu du premier siècle. Les classes les plus basses étaient tombées très bas, elles aussi. Dans les grandes villes helléniques, le manque de travail ruinait les masses. *Panem et circense*, du pain et des jeux. Telles étaient leurs revendications auprès du

¹⁵⁰ A. Schiatter, *Geschichte Israël von Alexander dem Grossen bis Hadrian*, pp. 50-52. Cal. 1906.

E. Sauer, *l'aube de la rédemption*.

gouverneur. Le jour, ils flânaient paresseusement. Le soir, ils se rendaient à l'amphithéâtre, exutoire de la brutalité romaine. Si denses étaient les foules qui se rendaient aux combats de bêtes sauvages, aux combats de gladiateurs et autres jeux analogues, que les empereurs Vespasien et Titus durent faire construire à Rome le vaste amphithéâtre Flavien auquel on donna (au Moyen Age) le nom de Colisée, sans doute à cause de la statue colossale de Néron (*colossus Néronis*) dressée à proximité. Cet amphithéâtre comptait 55 000 sièges. Lors de sa dédicace, douze mille bêtes et dix mille gladiateurs périrent en un spectacle qui se renouvela cent vingt jours.

Il en était autrement de la classe moyenne. Les papyrus témoignent que là se trouvait encore une certaine charpente de décorum, moralité, vie de famille et sentiments religieux. Par contre, on ne croyait plus guère aux divinités de la Grèce ou de l'Italie. La masse du peuple s'était tournée vers les dieux orientaux de l'est lointain qui gagnaient du terrain en grand nombre en ce temps-là.

VI. Mélange religieux mondial

Ce point représente donc le dernier trait caractéristique essentiel de la période de l'empire romain. Des communautés religieuses orientales, d'Égypte, de Perse, de Babylone et d'Asie-Mineure opéraient une réelle poussée et formaient des associations secrètes appelées « mystères ». On connut rarement époque aussi religieuse que celle de « l'accomplissement des temps ». De l'Égypte vint la vénération d'Isis et d'Osiris (Sérapis) ; de Perse sortit le culte de Mithra, surtout dans l'armée. À son côté était le culte de Cybèle d'Asie-Mineure, avec le service d'Attis. D'Orient était venue aussi la vénération de l'empereur.

De l'Orient venait une véritable migration de dieux et d'idoles, un amalgame et une fusion de religions et de cultes qui semblent bien avoir été uniques dans l'histoire humaine par sa confusion toute « babylonienne » de divinités. Dieux d'État, dieux grecs, dieux de l'Orient, religions et mystères mélangés, le tout se mariait toujours plus étroitement en une puissante rivière unique et colorée. Au point de vue religieux, l'est faisait la conquête de l'ouest. Rome donnait sa vénération à toutes les divinités souvent horriblement grotesques, insensément confuses et d'une fantaisie malade. Ce monde méditerranéen tout entier ressemblait à une gigantesque marmite remplie de mixture. Un chaos religieux orientalo-occidental sans parallèle voyait le jour. Les anciennes religions étaient en banqueroute spirituelle. Mais, par là même, elles servaient de desseins de Dieu dans sa préparation du monde à la proclamation du salut.

1. *Egalité des dieux.* — Grâce aux relations internationales et à ce mélange des civilisations survenus depuis Alexandre le Grand, les peuples apprirent à se connaître mutuellement en même temps qu'ils entraient en contact avec la foi et l'adoration caractéristiques des uns et des autres. Une question allait se faire jour tout naturellement :

Qui d'entre eux avait raison ? Les Perses attestaient que Ahura Mazda était le dieu principal ; les Grecs affirmaient que c'était Zeus. Pour les Romains, c'était Jupiter, pour les Babyloniens, Marduk, pour les Égyptiens, Ammon de Thèbes... Et si, par hasard, ils avaient tous également raison ? Si tous ces dieux n'étaient en fait que des noms différents donnés à une même divinité ? C'était au moins une solution très pragmatique. Ainsi s'établit une égalité internationale et innombrable de divinités. Avec le mélange et la fusion des opinions diverses sur la divinité s'étendait graduellement une conformité de cérémonial. On vit poindre les premières tendances à l'harmonie des peuples sur les questions religieuses. L'idée d'un dieu à la tête de tous ces autres qui, jusque-là, prévalaient dans chaque pays isolément, gagna de plus en plus d'esprits. Les hommes imaginèrent un dieu principal commun dont tous les autres ne seraient en fait que révélations et manifestations individuelles. Sur le monde non-juif du

temps des empereurs, commençait ainsi à planer une croyance plus ou moins perceptible en *un* dieu.

Nébuleuse et vague, avec tout ce qu'elle avait d'incertain, c'était pourtant déjà une foi centrée sur un Dieu, c'était déjà le pressentiment d'un vrai dieu des cieux et de la terre, encore « inconnu » mais que les messagers de l'Évangile allaient proclamer au monde (Actes 17 : 23).

2. *Religions secrètes d'Orient.* — Plus importante encore que cette identification de toutes les divinités fut l'activité missionnaire des religions de l'est en voie d'établissement. Que ces religions soient venues de l'est était en soi significatif au plus haut degré. Lorsque des maîtres religieux viendraient de l'Orient pour enseigner l'Occident, on ne s'en étonnerait pas et l'on prêterait l'oreille à leur message.

De plus, la plupart de ces religions orientales avaient en commun *l'idée fondamentale d'un dieu de la nature qui meurt et revient à la vie*. Cela est si vrai qu'ils en étaient venus à déifier le dépérissement et la revivification du monde végétal ou bien encore le coucher et le lever du soleil, de la lune ou des étoiles ¹⁵¹.

Ces diverses « fois » de l'Orient étaient évidemment édifiées sur une base totalement différente de celle du christianisme. Il est à peine utile de souligner tout ce qui oppose la déification de la nature ou encore l'interprétation mystique des mouvements des astres à la base sur laquelle repose l'Évangile, à savoir la révélation *réelle* de Dieu et les *faits historiques* de la mort littérale et de la résurrection tout aussi littérale du Rédempteur (I Cor. 15 : 18-19). Dans un sens pourtant, toutes les religions de la nature préparaient les Gentils à comprendre le message relatif à la mort de Jésus en croix et à sa résurrection.

Mais la question essentielle en tout cela est que ces religions étaient toutes des religions de la *rédemption*. Par là, elles répondaient à l'état d'esprit fait d'affliction et d'aspiration à quelque chose de transcendant qui caractérise la période des empereurs romains, comme c'est le cas, d'ailleurs, dans toute époque de décadence d'une civilisation quelconque. Dans les mystères de Mithra, cette fuite hors du monde évolua même vers le suicide de repentance.

3. *Aspirations vers une rédemption.* — Qu'une telle prise de conscience du besoin de rédemption s'éveille à ce moment précis, se justifie par la révolution effective opérée dans tous les domaines par la conquête du monde, les relations internationales et l'affaiblissement de la moralité. C'est en cela que nous percevons le mieux combien le monde gentil avait été préparé au message de l'Évangile et pourquoi la Bible dit que « les temps étaient enfin accomplis ».

L'ancien monde était centré sur le côté subjectif de l'univers, son propre côté. On n'y reconnaissait de réalité que le côté visible. L'autre côté était regardé comme chimérique et obscur. Sous cet angle, la pente de l'esprit humain allait du dedans vers le dehors, d'où le goût de l'architecture, de la sculpture, du décoratif, du drame, des spectacles, processions et marches triomphales. De là, aussi, la disparition de l'homme en tant qu'individu et personnalité libre au bénéfice de la nation dont il n'était plus qu'un simple « citoyen ».

¹⁵¹ Ainsi, par exemple, en Asie-Mineure, on célébrait au printemps (du 22 au 25 mars) la fête de la réanimation du dieu Attis, dieu de la nature. Au troisième jour de la fête, le grand prêtre annonçait au peuple que « Attis est revenu ; réjouissez-vous à sa parousie ». En Syrie, le printemps dépérisant en sécheresse de l'été était l'occasion d'un deuil, celui du dieu Tammus Adonis (Ez. 8 14-15). Du 13 au 16 novembre, quand le Nil baissait et que le blé était semé pour mourir. l'Égypte portait Je deuil du dieu du Nil, Osiris, et le 25 décembre, date approximative du solstice d'hiver, il y avait en Perse l'anniversaire du jour du réveil de Mithra, dieu soleil, de Baal, en Syrie et d'autres ailleurs. La Grèce avait des divinités similaires Dyonisos, Orphée et Hyacinthe. Tyr avait Melkhart, et Tarse, Sandan (voir Bröckner, *Der Sterbende und Auferstehende Gott Heiland in den orientalischen Religionen*. Tübingen, 1920).

Maintenant tout changeait. Une transformation s'opérait qui allait conduire du dehors vers le dedans, en même temps que de ce côté-ci vers ce côté-là. La conquête du monde méditerranéen par Rome, la mise à sac par ce conquérant des trésors trouvés, l'injustice, l'oppression des provinces, le matérialisme et l'immoralité des classes dirigeantes et inférieures associés au commerce et aux rapports mondiaux, ne pouvaient qu'amener finalement une réaction contre toute cette splendeur et cette frivolité extérieures, en même temps qu'un sentiment de déception et de vide dans le cœur de ceux qui gardaient encore quelque sens du noble et du vrai.

Or, si le bonheur ne peut se trouver de ce côté-ci, le regard le cherche naturellement avec d'autant plus d'instance de l'autre côté. Si la vie dans ce monde est mélancolique et sans joie, si la terre ne peut offrir le bonheur et les réalités profondes auxquelles l'âme ne renonce jamais tout à fait, alors, l'existence réelle et vraie, heureuse et pleine doit être là-haut. Aussi commença-t-on à considérer le corps comme la « prison » de l'âme, la mort comme la mise en liberté et une « naissance à l'éternité » comme le disait Sénèque¹⁵².

A ce changement du présent vers l'avenir se joignit un revirement de l'extérieur vers l'intérieur. Le visible avait failli, le regard allait donc se tourner vers l'invisible qui comprend l'intérieur, donc le cœur avec le conflit qui s'y est toujours livré entre le bien et le mal. L'introspection est souvent une triste déception. La conscience du péché augmenta surtout dans les II^e et III^e siècles de notre ère, après les orgies du temps des premiers empereurs, en sorte qu'une attitude générale de pénitence gagna l'ensemble du monde méditerranéen.

De plus, à ce revirement du visible et de l'extérieur vers l'invisible, et l'intérieur s'ajoutait une attirance nouvelle vers le transcendantal, le mystique. Le sentiment de déception né des expériences antérieures donnait à cette mystique un caractère de tristesse et de mélancolie parfois changée en horreur ou désir de fuir par auto-châtiment, mortification et même mutilation volontaire, dans le seul but de gagner la paix de l'âme.

Cela explique que des dizaines de milliers de personnes se soient tournées vers les dieux de l'est qui promettaient à l'homme la délivrance désirée. Le contrôle de la vie et même de la mort devait être conquis dans l'existence individuelle. Cela, les religions orientales semblaient l'apporter. Les dieux de l'est n'étaient pas seulement la déification de la mort, mais la victorieuse conquête sur la mort d'une nouvelle vie sortant de la mort. Or l'homme fait partie de cette nature complexe qui sans cesse disparaît pour renaître à nouveau. La délivrance pour l'homme devait donc consister en une étroite association à la loi universelle. Cela signifiait dans la pensée des Gentils déifiant la nature, une union mystique avec le dieu de la nature mourant et revivant.

Ce qui est ancien doit « mourir » — d'où les peines, mortifications ou tortures volontaires. Ce qui est nouveau doit « revenir à la vie » — d'où les repas sacrés, les degrés mystiques, les immersions, les initiations secrètes¹⁵³.

Victoire sur la mort, re-naissance, immortalité et bonheur éternel, tels étaient les bénédictions poursuivies par les religions à mystères de l'Orient. *In aeternum renatus* « né à nouveau pour toujours », était l'inscription courante employée sur la pierre tombale des dévots du dieu perse Mithra. « Soyez consolés, vous pieux. Car comme le dieu a été sauvé, ainsi serez-vous sauvés, vous aussi, de toute détresse ». Telle était l'une des formules religieuses de la religion d'Attis en Asie-Mineure.

4. *L'attente des peuples.* — Ces lointaines approximations répandaient cependant en cercles larges le pressentiment d'une pleine délivrance prête à être manifestée.

¹⁵² Philosophe stoïcien, précepteur de Néron, frère de Gallion (Actes 18 : 12).

¹⁵³ On peut citer par exemple l'horrible baptême de sang perpétré dans le « Taurobolium » des mystères de Cybèle en Asie-Mineure. L'initié était debout dans une fosse recouverte de planches. Sur celles-ci était immolé un taureau. Le sang coulait à flots par les interstices des planches sur la personne qui se tenait dessous.

Sous ce rapport aussi, les regards se tournaient vers l'est. C'est de là que l'aide viendrait. Les pressentiments s'habillaient souvent de vêtements païens. «Le cycle des saisons — ainsi disait-on — est complété. L'âge d'argent sort de l'âge d'or et de l'âge d'argent celui du fer. Maintenant que ce dernier a accompli sa course, le cycle va recommencer. Saturne, une fois de plus reprendra le pouvoir et l'âge d'or reviendra. »

Jusqu'à un certain point, les pressentiments prirent une couleur juive. On peut d'ailleurs aisément retrouver leur origine dans le cadre des prophéties d'Israël. Suétone aussi bien que Tacite font mention d'une rumeur largement répandue d'après laquelle l'Orient devait d'ailleurs venir puissant et un courant considérable viendrait des Juifs¹⁵⁴.

Extrêmement digne de remarque est l'écho de ces pressentiments dans le quatrième chant du berger dû au poète romain Virgile, au premier siècle avant Christ. Là, le poète chante l'âge d'or qu'un enfant ramènera, venant des cieux. Alors la paix régnera sur la terre, les terres dispenseront leurs dons sans exiger le rude travail des hommes. Le bœuf ne craindra plus le lion et le joug sera ôté de dessus les bêtes qui labourent. Le vendangeur ne travaillera plus à la sueur de son front. Cela n'est rien d'autre que la prophétie israélite du royaume à venir (Es. 9 : 6 ; 11 : 6-7). Parmi les peuples du monde extérieur retentissait, pleinement perceptible, l'écho de la prophétie messianique.

Jusqu'à ce que, à la fin, venant de l'est, du lever du soleil, par la bouche de simples témoins, éclatât de plus en plus fort, la proclamation qui allait conquérir le monde:

Réconciliation pour l'humanité Salut pour tous les pécheurs,
Celui qu'Israël sciemment attendait
Celui que les peuples du monde, inconsciemment désiraient,
Le Christ est apparu!

Ainsi, toute l'histoire pré-chrétienne du salut est l'histoire de la manière dont l'humanité fut conduite vers le Rédempteur du monde. Le peuple d'Israël avait été préparé par la révélation, les peuples du monde, par les événements et le cours de la politique et de la civilisation.

L'Ancien Testament est promesse et attente, le Nouveau est réalisation et accomplissement. Dans l'Ancien Testament, les armées se rangent pour la bataille de Dieu. Dans le Nouveau éclate le triomphe du Crucifié. L'Ancien Testament est l'aube du matin, le Nouveau est le lever du soleil et l'apogée du jour éternel.

¹⁵⁴ Les deux historiens, écrivant en l'année 120 (après Christ) environ, rapportent que les anciens livres sacerdotaux contiennent des affirmations d'après lesquelles les descendants des Juifs saisiraient l'autorité du monde (voir Tacite, *Hist. V. 13* et Suétone, *Vesp. 4*).

Appendices

I Les noms de Dieu

Toute l'histoire du salut est celle du Dieu qui manifeste sa gloire en se révélant à travers la création et la rédemption. Or, la nature intime d'une personne ou d'un objet s'exprime dans le nom qui le désigne, selon cette phrase de Delitzsch: «Le nom d'une chose est l'empreinte de sa nature et l'expression de l'impression qu'elle produit».

En tant qu'auto-révélation de la divinité, l'histoire doit donc être la manifestation des noms essentiels de Dieu. Et comme Il se manifeste à la fois à travers la création et la rédemption, nous devrions nous attendre à la révélation de deux noms essentiels, l'un relatif à sa souveraineté et à son pouvoir en tant que créateur, l'autre en relation directe avec son alliance et son amour rédempteur.

C'est précisément le cas. Dieu se dépeint lui-même de deux façons essentielles : comme *Elohim*, créateur et gouverneur universel, comme *Yahwéh*, rédempteur et dieu de l'alliance. Que ces deux noms soient effectivement les deux noms principaux de Dieu ressort clairement de la fréquence de leur emploi dans les saintes Ecritures. Tandis qu'*Adonai* (Seigneur) est employé 450 fois, *Zébaoth* et *El* (Dieu-Puissant), chacun 238 fois, *Eloah* et *El Shaddai* (Tout-Puissant), chacun quelque 50 fois et *El Elyon* (le Dieu Très-Haut) 82 fois seulement, on trouve 2570 fois *Elohim* et près de 6000 fois *Yahwéh*. Tous ensemble, les noms de Dieu apparaissent donc environ 10 000 fois dans l'Ancien Testament, ce qui montre leur profonde et glorieuse signification dans le cadre de la révélation biblique.

Elohim de *Alah* (arabe *Aliha*) = «être effrayé de» est le Dieu tout-puissant¹⁵⁵ qui doit être considéré avec respect et crainte. *Yahwéh*¹⁵⁶ vient de *hawa*, «être, exister», c'est l'Eternel, celui qui «existe, demeure», donc aussi «l'inébranlable, le fidèle, celui qui est toujours» ou, comme le Seigneur se présente lui-même: «Celui qui est, qui était et qui vient» (Apoc. 1 : 4, 8; 4 : 8).

¹⁵⁵ Le nom est renforcé par la terminaison finale *im* (cf. *cherubim*, *sera phim*), pluriel de la plénitude divine. Mais le verbe qui l'accompagne est toujours au singulier en sorte qu'y sont pleinement exprimées l'unité divine aussi bien que sa pluralité.

¹⁵⁶ La prononciation correcte du tétragramme hébreu JHWH est apparemment *Yahwéh*. La prononciation *Jéhovah* fut introduite, pour la première fois, par des érudits chrétiens, il y a quatre siècles. La première trace de cette prononciation étant trouvée chez le moine franciscain Peter Galatinus, un Israélite baptisé, dans son livre *Les mystères de la vérité catholique (De Arcanis Catholicae Veritatis)*, 1518) publié un an après que Luther eut épinglé ses thèses à Wittemberg. Par ailleurs, une tradition du Père de l'Eglise Théodoret (390-457) nous apprend que les Samaritains auraient dit *Jahe*. Cette prononciation est confirmée par Epiphanius (mort en 408 de notre ère), et A. Deissmann a trouvé les noms divins *Jaoue* et *Jabe* dans les papyrus judéo-grecs des second et troisième siècles. La prononciation correcte est perdue, les Juifs ayant toujours craint — se référant en cela à Lévit. 24: 16 — de prononcer le nom de Dieu, et ayant eu l'habitude de dire *Adonai* (Seigneur) en lieu et place de YHWH. Les manuscrits hébreux originaux ne contenaient que les consonnes, mais lorsque, plus tard, les Massorètes (transmetteurs du texte) ajoutèrent les voyelles au texte, ils placèrent les voyelles d'*Adonai* sous le tétragramme qu'on lisait *Adonai*. Ainsi oubliat-on de plus en plus la prononciation correcte au bénéfice du *Jéhovah* de Galatinus.

1. Le nom de «Yahwéh»

En des formes variées, la gloire du nom Yahwéh illumine l'histoire du salut.

Le fondement est Yahwéh-Jiré - le Seigneur qui pourvoit, celui qui pense au sacrifice, qui achève l'expiation (Gen. 22 : 14).

Le but est Yahwéh-Shammah - le Seigneur est là, le tabernacle de Dieu avec les hommes (Ez. 48 : 35) tandis que

Le chemin vers le but est : Yahwéh seul.
Il est

Yahwéh Rohi - le Seigneur mon berger (Ps. 23 : 1);

Yahwéh Ropheka - le Seigneur qui me guérit (Ex. 15 : 26)

Yahwéh Zidkenu - le Seigneur notre justice (Jér. 23 : 6);

Yahwéh Shalom - le Seigneur qui est paix (salut. Juges 6 24).

Et dans la bataille contre les puissances qui voudraient nous ravir ces bénédictions, Il est

Yahwéh Nissi - le Seigneur ma bannière (Ex. 17 : 15) ; oui,

Yahwéh Zebaoth - le Seigneur des armées¹⁵⁷.

Comme tel, Il est le chef des armées des étoiles et des galaxies (Es. 40 : 26; 45: 12; Juges 5 : 20; Job. 38 : 7), le chef suprême du monde des anges (I Rois 22 : 19 ; II Rois 6 : 17 ; Josué 5 : 13-15 ; Néh. 9 : 6; Ps. 103 : 21 ; 148 : 2) et le commandant de ses guerriers ici-bas (I Sam. 17 : 45; Nomb. 10 36). En qualité de Yahwéh Zebaoth, Il commande à toutes ces armées afin de conduire son peuple au triomphe, et son royaume à sa perfection. C'est pourquoi Yahwéh Zebaoth est son nom le plus puissant, l'expression la plus éloquente de son pouvoir sur le monde, en même temps que son nom royal le plus élevé. « Portes, élevez vos linteaux; élevez-les, portes éternelles! Que le roi de gloire fasse son entrée. Qui donc est ce roi de gloire ? Yahwéh Zebaoth (l'Eternel des armées), voilà le roi de gloire! » (Ps. 24 : 9-10).

2. Le double nom « Yahwéh Elohim »

Elohim est le Dieu élevé, le supra-temporel élevé bien au-dessus des limites du créé : Yahwéh est le Dieu intra-temporel qui y entre et y témoigne de lui-même.

Elohim est le créateur, donc l'origine et le but; Yahwéh est le rédempteur, le dieu de l'histoire.

Elohim est principalement le dieu du commencement et de la fin; Yahwéh est avant tout «le dieu du milieu» qui se glorifie à la fin.

¹⁵⁷ C'est aussi la raison pour laquelle, dans la période qui suivit la captivité à Babylone, le nom «Eternel des armées» devint le nom principal. Jérémie l'emploie 80 fois, Aggée 14 fois, Zacharie 50 fois et Malachie 24 fois. Pour le reste affaibli et insignifiant, né dans une profonde tristesse et revenu de la captivité, la connaissance et la «reconnaissance» de Dieu en tant que Yahwéh Zebaoth était un réconfort capable d'insuffler l'assurance de ce que le Seigneur, commandant invisible des puissances du ciel, porterait sa cause à la victoire et son peuple au but. c'est pourquoi aussi nous voyons apparaître la traduction grecque de ce nom dans le livre de l'Apocalypse (*pantokrator*) (neuf fois dans les textes 1 : 8 ; 4 : 8 11:17; 15:8; 16:7; 16:14; 19:6, 15 et 21:22), l'Apocalypse étant le livre qui décrit la plus grande détresse du peuple de Dieu, dans un conflit qui l'oppose au pouvoir de ce monde... mais qui décrit en même temps le coup décisif porté à l'armée de l'antichrist et la brillante victoire du peuple des rachetés.

Le royaume de *puissance* deviendra le royaume de *gloire*. Entre les deux s'étend le royaume de *grâce*, dont le contenu essentiel est la rédemption. Yahwéh est le dieu qui, dans le cours de cette histoire, est le médiateur entre le commencement et la fin, et qui unit pour toujours la grandeur du dieu Elohim à la gloire de Yahwéh. L'histoire devient ainsi le retour de la création d'Elohim (l'homme en particulier), sous la conduite de Yahwéh, au dieu Yahwéh-Elohim. Ce double nom devient ainsi le motto de toute l'histoire de l'univers, de la même manière que « Jésus-Christ » est le motto de l'âge néo-testamentaire.

II : Le caractère graduel du plan du salut

Dieu a parlé à plusieurs reprises et de plusieurs manières (Héb. 1 : 1).

Dieu est l'Éternel, le créateur du monde. Il est la cause supra-temporelle de toute existence temporelle. «Seigneur! Tu as été pour nous un refuge de génération en génération. Avant que les montagnes fussent nées, et que tu eusses créé la terre et le monde, d'éternité en éternité, tu es Dieu» (Ps. 90 : 1-2).

Ce Dieu d'éternité a appelé les âges à l'existence (Héb. 1 : 2, litt.). De lui sont issus : «le mystère de sa volonté » (Eph. 1 9), les décrets de création et de rédemption. Lui « qui accomplit toute chose selon le conseil de sa volonté» (Eph. 1 : 11) s'est «proposé en lui-même » ce dessein (Eph. 1 : 9, litt.), en sorte qu'Il est le créateur et le roi non seulement de l'univers, mais encore des périodes de l'histoire du monde, c'est-à-dire des âges (I Tim. 1 17, litt. : roi des âges). Il est le commencement, l'alpha, car de lui et par lui sont toutes choses (Rom. 11 : 36), et si la fin de toute chose «retourne » à lui « afin que Dieu soit tout en tous» (I Cor. 15 : 28), c'est parce que la «fin » réside dans le commencement, l'alpha contient l'oméga. « Pour lui sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les âges! Amen ! » (Rom. 11 : 36).

Ce but final de Dieu — amener toutes choses ensemble sous une même tête (Eph. 1 10) — Il ne l'a pas révélé en une fois dans la plénitude de sa signification. Bien au contraire, originellement, sa sagesse fut une chose cachée (I Cor. 2 : 7) et le «mystère» de son décret fut «gardé secret au temps des âges» (Rom. 16 : 25; Eph. 3 5, 9 ; Jean 16 12-13). C'est graduellement, à travers l'histoire du salut, que Dieu a fait connaître ce plan. Heureux sont nos yeux et nos oreilles qui voient et entendent ce que n'ont pu percevoir, malgré leur ardente investigation, les saints hommes des temps anciens (Mat. 13 : 16-17 I Pierre 1 : 10-11).

Le progrès ne fut pourtant pas régulièrement progressif, comme le serait une ligne ascendante continue. Il faudrait plutôt parler de sections de temps auxquelles certaines limites furent assignées et qui se suivent à l'image des marches d'un escalier. A l'intérieur de chaque période, Dieu assignait aux hommes un certain chemin à parcourir, après quoi Il intervenait à nouveau, mais dans un nouveau cadre d'événements. Il se révéla d'abord à l'humanité comme à un tout et traita avec elle en tant qu'unité. Cela dura environ deux mille trois cents ans. Il laissa alors subitement les hommes livrés à eux-mêmes et choisit un individu (Abraham), inaugurant pour lui une toute nouvelle ligne d'histoire. Quatre cent trente ans plus tard, Il y ajoute une *loi* à laquelle Israël devra se conformer pendant mille cinq cents ans. Après cela, la nation d'Israël est mise de côté et un peuple est formé d'entre toutes les nations. Mais finalement, Israël, premier peuple élu, sera à nouveau repris et rétabli après de longs siècles de dispersion. Au second peuple de Dieu sera donnée la gloire céleste, tandis que l'ensemble de l'humanité sera bénie d'une manière visible.

De l'ancien monde finalement jugé par le feu, un monde nouveau sortira pour conduire enfin la création jusque vers la consommation.

Tout le cours du salut se présente ainsi comme une chaîne de périodes richement colorées, escalier montant, véritable organisme historique fait de parties articulées. Ce caractère graduel de l'histoire du salut la gouverne à tel point qu'il doit être regardé comme son principal aspect externe et comme le principe de toute la structure de la révélation.

L'étude du développement du salut doit donc conduire à reconnaître les caractères particuliers de chacune de ces périodes, pour autant qu'elles soient révélées dans la Bible. L'Écriture sainte n'est pas un « bloc» uniforme, mais un merveilleux organisme articulé, à la fois historique et prophétique, qui doit donc être lu organiquement avec le discernement des âges et dans le cadre de chacun d'eux. Le nom que l'on donne à ces « degrés» importe peu, qu'on les appelle « périodes du salut », « âges» (*éons* étant le terme le plus rapproché des

termes originaux : *olam* et *aion*) ou « dispensations » (économies, du grec *oikonomiaï*. Voir Eph. 1 : 10 ; 3 : 2; Col. 1 : 25; I Tim. 1 : 4). La Bible ne donne de définition précise ni pour l'une ni pour l'autre de ces définitions¹⁵⁸. De là, les divergences possibles, entre commentateurs, sur la division et sur la classification des divers âges ou dispensations. Il importe certainement bien plus de reconnaître la chose elle-même que de discuter de l'expression qui la désigne. Le point essentiel est de percevoir ces étapes et de reconnaître leurs différences et leurs relations intimes.

Une époque, dans l'histoire du salut, est une période historique ou une « tranche » d'histoire marquée par des principes divins bien spécifiques et bien définis. Elle s'accompagne d'un contexte spécial et de devoirs spéciaux en relation avec l'ensemble du conseil divin du salut. Chacune manifeste au regard de l'homme une nouvelle grandeur et une nouvelle magnificence du Fils, car tous les âges se rapportent au Fils (c.f. Hébr. 1 : 2). Cela explique que des principes valables dans une période puissent se rapporter, en même temps, à d'autres. Il n'en reste pas moins que leur agencement relatif en un complexe de principes n'apparaît qu'une seule fois dans une époque et pendant un temps déterminé auquel il appartient. Chaque époque se distingue donc des autres et forme à elle seule une entité inclusive. Une nouvelle « tranche d'histoire » commence toujours lorsque du côté de Dieu un changement est introduit dans la composition des principes valables, c'est-à-dire quand du côté de Dieu trois choses concourent :

1. La continuation de certaines ordonnances jusque-là applicables.
2. L'annulation d'autres règles jusque-là imposées.
3. L'introduction de principes nouveaux.

Avec l'introduction, par exemple, de la période présente du salut, les *principes généraux* de la morale exprimés par la loi, demeurent inchangés (Rom. 8 : 4 et 13 : 8-10), bien que dans un esprit complètement nouveau.

Des *principes nouveaux* sont introduits tels que l'admission totale des Gentils sur un plan d'égalité avec les Juifs et la position « sur-céleste » des rachetés.

Certaines *ordonnances*, par contre, ont été *abolies* : ordonnances mosaïques à l'égard du culte, circoncision ou sacrifices extérieurs, sacerdoce particulier avec autel et vêtements spéciaux.

Ces règles étaient des ordonnances divines, mais en même temps, il s'agissait de principes dispensationnels dont la validité regardait seulement une période déterminée, « jusqu'à ce que vienne la postérité à qui la promesse a été faite » (Gal. 3 : 19). Elles ont été accomplies en Christ et remplacées par des lois spirituelles beaucoup plus élevées (Hébr. 13 : 10; I Cor. 5, 7-8...) C'est ici que nous pouvons réaliser la portée pratique considérable de cette si indispensable distinction des dispensations dans le plan divin du salut. L'oublier, c'est risquer de tomber dans l'auto-sanctification légaliste et dans la confusion.

Beaucoup de principes de base du catholicisme sont le résultat inévitable de la non-observance de ces distinctions. Si, en effet, en dépit du Nouveau Testament, on considère les

¹⁵⁸ On peut cependant remarquer que la Bible mentionne d'une manière précise un certain nombre d'âges :

1. Les âges qui nous ont précédés (Eccl. 1 : 10 litt.) parmi lesquels plusieurs s'accordent à reconnaître : a) l'âge de la création primitive; b) l'âge prédiluvien ou de la restauration.
2. Le présent âge mauvais (Gal. 1 : 4).
3. Les âges à venir (Eph. 2 : 7) soit : a) l'âge à venir ou âge millénial ; b) l'âge des âges ou nouvelle création. Dans son livre *Israël et les Nations* (p. 195. Nancy 1960), Raymond Chasles propose une définition intéressante de ce qu'est un âge : « Un âge dans la Bible — comme une ère en géologie — est une période de durée variable, qui s'étend entre deux grandes transformations physiques de la terre et des conditions de la vie humaine qu'il modifie ». Le sens du mot « dispensation » est beaucoup moins rigoureux. Un seul âge peut en fait être le cadre de plusieurs dispensations divines. Bien que l'essentiel ne soit pas le mot employé, mais la vérité qu'il recouvre, il nous paraît pour le moins tout à fait normal de tenir compte de cette distinction. (N.d.T.)

principes dispensationnels de la loi mosaïque, donnés à Israël, comme toujours applicables et pour tous les peuples, il est logique de regarder comme bibliques l'existence d'une prêtrise spéciale, l'usage de l'encens, de vêtements sacerdotaux et autres choses analogues. En effet, la distinction des dispensations diverses du plan de Dieu est à la fois extraordinairement pratique et d'une profonde importance pour l'histoire des hommes et pour le culte de l'église¹⁵⁹.

L'Écriture sainte nous montre le plan de rédemption en son entier, dans une «perspective» définie, celle de la croix. Si éloignée dans le temps avant ou après la croix que soit une période de cette histoire, elle est toujours vue en relation avec elle. Cependant, plus elle en est éloignée dans le temps, plus brièvement elle se trouve dépeinte et inversement. La conclusion de l'histoire comme son commencement est un point : « afin que Dieu soit tout en tous » (I Cor. 15 : 28). Néanmoins le détail de tout ce que cela implique est encore scellé pour nous. «Les choses cachées sont à l'Éternel» (Deut. 29 : 29).

Nous savons que l'histoire est plus large que semble le dire la Bible lue superficiellement. Ce que la Bible contient concerne une partie du tout, celle qui est en relation directe avec le chemin de notre salut, ce dont nous avons besoin pour atteindre le but du salut. Les âges qui suivront montreront alors la sagesse et la richesse sans limites de la grâce et de la bonté de Dieu en Christ-Jésus (Eph. 2 : 7).

¹⁵⁹ On pourrait objecter que si l'Ancien Testament et même certaines affirmations isolées des évangiles (par exemple : Mat. 10 : 5-6) ne peuvent s'expliquer dans le sens d'une application directe à nous-mêmes dans nos circonstances, alors une contradiction existe avec le fait que *toute* l'Écriture nous est donnée (II Tim. 3 : 15-17). Répondons que, bien sûr, toute l'Écriture nous appartient, que toute la Bible, Ancien et Nouveau Testaments, du commencement à la fin est la parole de Dieu (II Pierre 1 20-21), mais que si tout est écrit *pour* nous, tout n'est pas écrit *de* nous ou nous *concernant*. Il serait, par exemple, essentiellement faux de «spiritualiser» sans autre les promesses du royaume données par Dieu au peuple de l'alliance, Israël, et de les transférer à l'Église. L'Esprit-Saint inspira la rédaction de Rom. 9 à 11, précisément dans le but de dénoncer une telle manière de faire. En ce qui concerne l'Ancien Testament et en ce qui concerne certaines affirmations des évangiles (par exemple : Mat. 21 : 45), il faut tenir compte du sens direct et du sens indirect, c'est-à-dire qu'il faut
maintenir:

- a) l'interprétation directe qui est loin de s'appliquer toujours directement à nous-mêmes, et
- b) l'application morale indirecte qui, toujours, contient quelque chose pour nous (II Tim. 3: 15-17). Cette distinction est la contrepartie indispensable et le parallèle en relation avec la distinction des périodes de l'histoire du salut et de la révélation graduelle du plan divin de la rédemption.

III Table chronologique de l'histoire de l'Ancien Testament

Remarques préliminaires

L'Écriture sainte ne contient pas une chronologie donnant l'année exacte ou la date précise de tout personnage ou événement. Elle donne pourtant de nombreuses généalogies extrêmement précieuses et autres détails chronologiques dignes de confiance et accompagnés de dates historiques, particulièrement en relation avec l'époque des rois d'Israël. Les calculs extra-bibliques concernant l'histoire de cette époque ancienne ne peuvent pas non plus être établis avec une absolue certitude, du moins lorsqu'il s'agit de dates antérieures à 500 avant Christ. Pour ce qui est de l'histoire de Rome, par exemple, les dates données comme précises par les historiens romains des temps passés sont en fait, très faiblement attestées jusqu'à Pyrrhus (jusque vers 280 avant Christ). C'est encore plus vrai des dates de l'histoire de l'ancienne Égypte ou de l'Assyrie. Établir une table chronologique de cette époque ne peut donc être qu'une manière de donner des dates approximatives (du moins pour ce qui précède les cinq derniers siècles de l'ère pré-chrétienne). Cette table doit pourtant suffire à nous donner une idée de la suite des événements ainsi que des intervalles qui les séparent les uns des autres.

1. Jusqu'à la fondation du royaume d'Israël

<p><i>Palestine et Israël</i></p> <p>Avant 2100 avant Christ: Pré-Canaanites, habitants originaux de la Palestine. Avant 2000: Canaanites en Palestine.</p> <p>Vers 2000: Gouvernement élamite en Palestine. Vers 1900: Domination babylonienne en Palestine. Abraham.</p> <p>1500 env. : Moïse. 1500-1400 env.: Hégémonie égyptienne en Palestine. 1400 env. : Le royaume hittite brise la seigneurie égyptienne en Palestine. 1100 env.: Samuel.</p>	<p><i>Egypte - Babylonie</i></p> <p>Avant 2200 avant Christ: « L'Ancien Empire» (Égyptiens, dynasties I à X). De 2100 jusque vers 1800 env.: le «Moyen Empire» (Dynasties XI à XVII, surtout la XIIe).</p> <p>Vers 1900: Hammourabi, roi de Babel De 1800 à 1600 env.: Les Hyksos en Égypte. 1750 à 1300 env.: Les Cassites règnent en Babylonie.</p> <p>1750 à 612 env.: Les Assyriens. 1600-1100 env.: Le «Nouvel Empire » égyptien (dynasties XVIII à XX).</p> <p>1400 env. : Période de Tel el-Amarna, Aménophis IV. 1250 env. : (1300?) : Ramsès II. 1225 env.: (1250?): Menephtah.</p>
--	--

2. Du début du royaume d'Israël à la destruction de Jérusalem
(1050-586 avant Christ)

<i>Palestine et Israël</i>	<i>Assyrie - Babylonie - Egypte</i>
<p>1. <i>Royaume unique (1050 à 950 env.)</i></p>	
<p>Vers 1050 : Saül. Vers 1000: David. Vers 975: Salomon. Vers 950: Division du royaume (975 ou 932 ?).</p>	
<p>2. <i>Royaume divisé: Juda et Israël (950-722 env.)</i></p>	
<p>950-722: Royaume d'Israël des 10 tribus. 950-586: Royaume des deux tribus. Vers 860 : Elie. Vers 790: Jonas. Vers 760 : Amos. Vers 750: Osée.</p>	<p>Xe - IXe siècles : Commencement de Rome.</p>
<p>740-690: Esaïe.</p>	<p>745-727: Tilgath Pilnéser (Pul) d'Assur. Fondation effective du gouvernement mondial assyrien.</p>
<p>725: Michée. 722: Destruction de la Samarie par Sargon.</p>	<p>735: Début de la chronologie romaine (« fondation de Rome »). 732 : Destruction par Tilgath Pilnéser du royaume de Damas. 727-722 : Salmanésér V d'Assyrie. 722-705 Sargon d'Assyrie</p>
<p>3. <i>Le Royaume survivant de Juda (722-586)</i></p>	
<p>Vers 660-620 (?) : Nahum</p>	<p>705-681: Sanchérib (Sénachérib) d'Assyrie. 681-669: Esar-Haddon d'Assyrie. Egypte conquise. L'Assyrie est au faite de sa puissance.</p>
<p>Vers 630 : Sophonie</p>	<p>669-625: Assurbanipal. Déclin de l'Assyrie. Vers 650: La Médie est un royaume indépendant.</p>
<p>587/6 : Destruction de Jérusalem par Nébucadnetsar.</p>	<p>625-605: Nabopolassar de Babylone. 625: Babylone indépendante de l'Assyrie. 612: Destruction de Ninive par Nabopolassar de Babylone et Cyaxare (?) de Médie. 610-594: Pharaon Néco d'Egypte. 605: Nébucadnetsar, roi de Babylone.</p>

3. De la destruction de Jérusalem à la clôture de l'histoire de l'Ancien Testament
(586 avant Christ jusque vers 430 avant Christ)

<i>Palestine et Judée</i>	<i>Babylone - Perse - Egypte</i>
<p>626-580: Jérémie. 606-536: Captivité à Babylone. 606 jusque vers 536: Daniel. 586-516: Dévastation du Temple. 592-570: Ezéchiel.</p> <p>536: Cyrus permet le retour de Babylone. Zorobabel et Josué.</p> <p>520-516: Reconstruction du Temple. Aggée et Zacharie.</p> <p>Vers 450 (?) : Malachie. 458/7: Esdras à Jérusalem. Les 70 semaines de Daniel commencent. 445: Néhémie à Jérusalem. Muraille reconstruite.</p>	<p>605-592: Nébucadnetsar de Babylone. 588-564: Pharaon Hophra d'Egypte.</p> <p>555-539: Nabonide, dernier roi de Babylone. 558-529 : Korès (Cyrus) de Perse. 520 (env.) : Cyrus soumet la Médie. 546: Cyrus conquiert Crésus de Lydie. 538: Babylone est conquise. Avènement de la domination indo-européenne.</p> <p>529-522: Cambyse de Perse. 525: L'Egypte devient province perse (jusqu'en 332).</p> <p>521-485: Darius I Hystaspès de Perse. 492-490: Première et deuxième guerres perses contre la Grèce. 485-465 : Xerxès Ter de Perse (Assuérus). 480-479 : Troisième guerre perse contre la Grèce. 465-424: Artaxerxès I (Longamanus) de Perse (Arthasastha).</p>

4. *Epoque qui sépare l'Ancien du Nouveau Testament*
(à partir de 430 env.)

<p style="text-align: center;"><i>Palestine</i></p> <p>332: Alexandre le Grand à Jérusalem. La Palestine passe sous le gouvernement macédonien. 301-198: Palestine sous gouvernement égyptien.</p> <p>250-100 env.: Formation de la version dite des « Septante ».</p> <p>198 : Bataille de Panéa (Panéon). La Palestine tombe sous le gouvernement syrien.</p> <p>168: Antiochus pille le temple à Jérusalem et fait interdire le culte de Yahwéh. Décembre 168 : Erection d'un autel à Zeus sur l'autel des sacrifices à Jérusalem. 167: Commencement du soulèvement macchabéen (Prêtre Mattathias et ses cinq fils). 166-160: Judas Macchabée. Décembre 165: Nouvelle dédicace du Temple. 164: Conclusion do paix. Liberté religieuse.</p>	<p><i>Empire d'Alexandre - Ses successeurs - Rome</i></p> <p>(343) 326-290: Guerre Samnite de Rome. 336-323: Alexandre le Grand. 334-331 : Déclin de l'empire perse (Danus III Codomanus). 334: Bataille de la Granique. 333: Bataille d'Issos.</p> <p>331 : Bataille de Gaugamèles (Arbèles). 323-301 : Les guerres de succession. 323(304)-285: Ptolémée I (Lagos) d'Egypte (Ptolémées jusque 80 avant Christ).</p> <p>312-281 : Séleucus 1er (Nicator) de Syrie. (Séleucides jusqu'en 64 avant Christ'. 284-246: Ptolémée II (Philadelphie) d'Egypte.</p> <p>264-241 : Première guerre punique. 218-201 : Seconde guerre punique (Annibal). 218: Bataille du Tessin et de la Trébie. 217: Bataille du lac Trasimène. 216: Bataille de Cannes d'Apulie. 202: Bataille de Zama.</p> <p>197: Bataille des Cynocéphales. La Macédoine est conquise par les Romains. 190: Bataille de Magnésie. La Syrie est conquise à son tour par les Romains. 175-164: Antiochus 1er (Epiphane) de Syrie.</p> <p>146: Corinthe conquise. La Macédoine devient province romaine. 146: Carthage conquise. L'Afrique devient</p>
---	---

<p>142: Reconnaissance de l'indépendance de la Judée. 141-63: Dynastie des Macchabées (Hasmonéens).</p> <p>63: Pompée à Jérusalem. Palestine sous gouvernement romain. 47: César en Palestine.</p> <p>20 Nouveau temple commencé</p>	<p>province romaine.</p> <p>133: Numance est détruite. L'Espagne est conquise. 183 : Mort d'Attale III de Pergame. 133-31 : Guerres civiles romaines. 129: Province d'« Asie» incorporée.</p> <p>31: Octave défait Antoine à Actium. 30: Octave (Auguste) seul gouverneur.</p>
--	--

5. *Epoque du Nouveau Testament*

<p><i>Palestine</i></p> <p>6-4 env. avant l'ère chrétienne: naissance du Christ (non pas en l'année 753 de Rome mais env. 747. Hérode meurt en 749 de Rome.) 26-86: Ponce Pilate, procureur de Judée. 26-27: Apparition publique de Jean- Baptiste et du Christ. 30 : Mort et résurrection de Jésus. 31: Déposition de Pilate et Caïphe.</p> <p>66-72: Guerre judéo-romaine.</p> <p>Avril 70: Destruction de Jérusalem par Titus</p> <p>132-135: Révolte juive de Bar-Kochba. David Jérusalem conquise. Juifs interdits de séjour en Judée.</p>	<p><i>Empire romain</i></p> <p>30 avant Christ à 14 après Christ (19 août). César Auguste. 12 après Christ (peu avant le 16 janvier) : Tibère est élevé à la co-régence. 14-37: Tibère, empereur.</p> <p>37-41: Gains Caligula. 41-54: Claude 1er. 54-68: Néron. 64: Incendie de Rome.</p> <p>69-79: Vespasien.</p> <p>79-81: Titus. 81-96: Domitien. 96-98: Nerva. 98-117 : Trajan. 117-138: Adrien.</p> <p>395: L empire est divisé par Théodose.</p>
---	---

	<p>Empire romain d'Occident: Honorius. Empire romain d'Orient: Arcadius. 476: Chute de l'empire romain occidental.</p> <p>1453: Chute de l'empire romain oriental.</p>
--	--

IV les Rois d'Israël

1. Royaume unique: de 1050 à 950 avant Christ env.

Saül
David
Salomon

2. Les deux royaumes Israël et Juda : 950-722 avant Christ env.

Juda	Israël
Roboam	Jéroboam
Abija	
Asa	Nadab
	Baësha
	Ela
	Zimri
	Omri
Josaphat	Achab
	Achazia
	Joram
Joram	
Achazia	Jéhu
Athalie	
Joas	Joachaz
	Joas
Amatsia	Jéroboam II
Asaria	Zacharie
	Schallum
Jotham	Menahem
	Pékachia
Achaz	Pékach
	Osée

3. *Royaume de Juda: 722-586*

Ezéchias
Manassé
Amon
Josias
Joachaz
Jojakim
Jojakin
Sédécias

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 JANVIER 1967
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE NOUVELLE
L.-A. MONNIER
2002 NEUCHATEL SUISSE